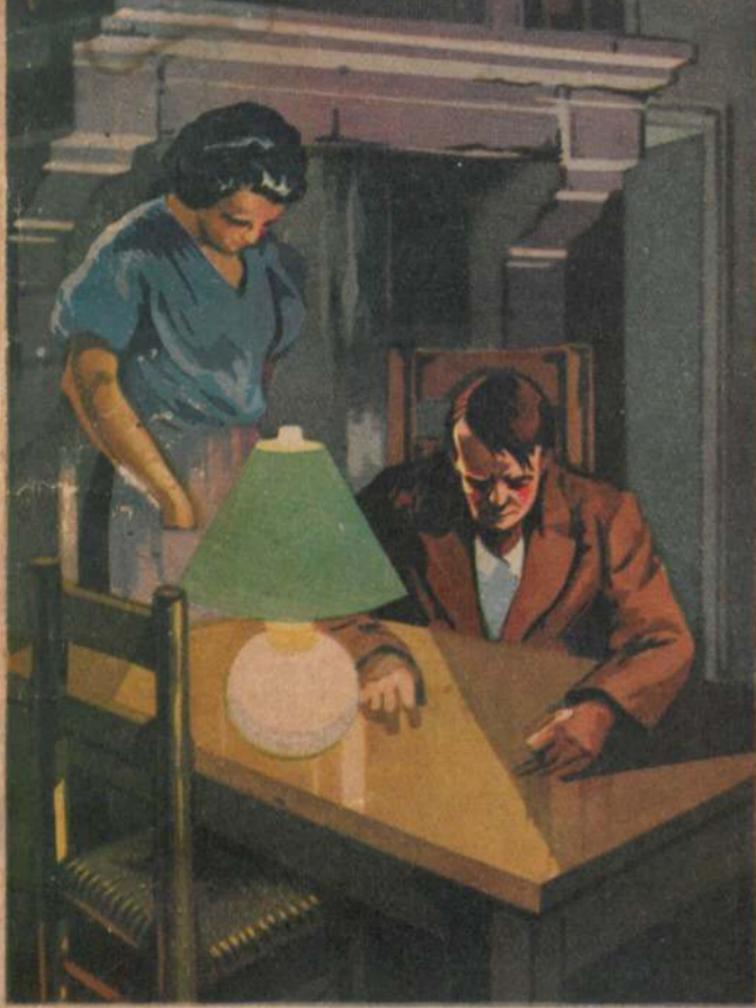


LIS
P

SOUS L'AIGUILLON!

PAR M. de CRISENOY



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (10^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Mode",

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

**16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.**

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. **16 pages dont 4 en couleurs.**

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. **16 pages dont 4 en couleurs.**

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

c92773

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fousse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 9]. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Réver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danois.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurant.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Paris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Entgme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dettes sacrées.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVES : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalls.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêves d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C92773

M. de CRISENOY

SOUS L'AIGUILLON !

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Sous l'Aiguillon!

I

Le village riait tout entier sous le baiser du soleil. Le printemps s'y était installé tout à coup, il y avait de cela huit jours. Furtivement, comme en cachette, il avait, le long des branches, préparé rameaux et bouquets, et, un matin, alors que les habitants gardaient encore le souvenir du gel récent et des cotéaux dépouillés, il avait montré son visage où triomphait le soleil, encadré de feuilles et de fleurs... Depuis ce jour — huit jours déjà — il n'avait pas quitté Meillac. Chaque matin il apportait au village quelque nouvelle surprise. Les feuilles, libérées des bourgeons, allongeaient et déplissaient leurs verdures; les cognassiers, dans les jardins, piquaient leurs étoiles pourpres; sur les bois des cerisiers, des bouquets blancs se bouscuaient; les marronniers déplaient leurs parasols; les lilas, dont les tendres

feuilles avaient répondu les premières aux avances du soleil, gonflaient en hâte leurs panaches; l'aubépine fleurissait la haie, et, dans la prairie plus verte où le Mazelé babillait, les peupliers, tout revêtus de soleil, semblaient autant de palmes d'or dressées pour la venue d'un dieu...

François Cazelous, qui revenait de Laborie, où il avait fumé la vigne, s'arrêta sur la route, blanche déjà de poussière.

C'était un beau grand gars, grand surtout; mais, jeune comme il était encore, les années qui allaient venir auraient vite fait de l'étoffer... Son visage tanné, ses yeux vifs, ses cheveux drus et, tout à l'heure, sa démarche souple et ferme témoignaient de sa vigueur.

Il était descendu de la vigne, sa fourche encore sur l'épaule, laissant Solas ramener seul la charrette vide.

Le vieux Fougac se mourait; François avait voulu passer, afin de prendre des nouvelles.

A l'oustal, il avait trouvé la femme de Fougac, la Bathilde, tout en pleurs. Elle ne quittait plus le malade.

— Il n'en a plus pour longtemps, avait expliqué la vieille femme; il ne dit plus bien ce qu'il veut dire, et le médecin m'a prévenue qu'il finirait tout doucement, comme une lampe qui s'éteint... Alors, j'attends près de lui, j'attends que la mort me le prenne.

François avait balbutié quelques mots de vague compassion, et puis il avait fui cette figure ravagée et ces yeux rouges de larmes... Les Fougac avaient fêté, il y avait seulement quelques mois, leurs noces d'or. Il n'était pas, dans le village, de ménage plus uni...

Mais, parvenu à mi-chemin entre l'oustal et Meillac, l'allégresse printanière et, plus encore, ses

propres préoccupations avaient chassé l'impression de cette double agonie : celle du mort et de la vivante. François s'était arrêté.

La main posée en auvent au-dessus de ses deux yeux, il regardait le village... Tel qu'il était placé là, il le voyait en entier, accoté au pied des collines vêtues de frêles arbrisseaux. Il en pouvait reconnaître les principales demeures : la maison du bourrelier, avec son mur de crépi rose et son porche où la glycine commençait de s'entr'ouvrir; la maison du maréchal ferrant, son escalier, sa terrasse; la métairie des Johannès; celle des Cassagnes, où il croyait deviner le reflet clair de la mare; le clocher pointu de l'église, et puis, à gauche, la demeure des Somaniac, des gens du pays dont les fils avaient émigré à Paris, mais qui revenaient deux, trois fois l'an.

Celle-ci était flanquée de pavillons qui témoignaient de la fortune faite et donnaient à l'habitation, déjà fière de son pigeonnier et des balcons de sa façade, des allures de petit castel.

A l'opposé luisait le toit des Masclat, rouge et jaune dans la lumière.

Derrière la métairie pointaient, au-dessus des étables, les tuiles fauves de son propre toit, récemment remis à neuf.

Les yeux de François Cazalous, après avoir erré de droite à gauche, rapidement, comme hésitants, s'arrêtèrent sur Masclat.

Que regardait-il au juste : Masclat ou son toit à lui? Qu'en savoir, confondus ainsi qu'ils étaient par le recul qui en faisait une même chose, une chose unique, isolée des autres demeures par un espace vide, dans lequel l'ormeau de la place de l'église étirait ses longues branches, voilées d'un feuillage pâle.

A présent que le regard de François s'était posé

sur ces toits, sur ce vieux rougeâtre toit, large et moussu, et sur ce petit coin de tuiles fraîches, voici qu'il ne les quittait plus... Dans l'ombre de ses prunelles abritées au creux de sa main, une flamme s'allumait, puis vacillait, s'éteignait, remplacée par quelque chose qui était de la tristesse, de la rancœur, de l'amertume, quelque chose de douloureux, reflet d'un cœur tourmenté.

La veille encore, le jeune homme était entré sous ce toit,... dans la salle spacieuse et sombre où les cuivres allumaient des lueurs, mais il n'y avait pas vu cette Maryse qu'il cherchait. Seule, la vieille Faustine Masclat, acouquinée dans le cantou, où elle devait s'être endormie, l'avait appelé, tout à coup, de sa drôle de voix chevrotante :

— Hé! c'est toi, François Cazelous! C'est toi, *moun fil!* Ma vue n'est pas si basse encore que je ne te reconnaisse pas... Tu viens sans doute pour les semences?

François avait répondu « oui », et, tandis que ses yeux exploraient tous les coins d'ombre, comme s'il conservait l'espoir d'en voir surgir Maryse, la vieille femme lui expliquait :

— Benoist est parti à la ville, et Maryse est avec lui... Caroline est au potager... Veux-tu la voir, Caroline?

Au geste qu'il avait fait, la bonne vieille avait repris, clignant son œil vif encore :

— Hé bé! c'est pas pour elle, n'est-ce pas, que tu venais à l'oustal, ni non plus pour la Faustine, ni non plus pour les semences?...

La vieille, alors, s'était tue. Elle avait pris dans ses mains le tisonnier et, penchée sur le foyer, elle fourgonnait les braises; des étincelles jaillirent.

— Tu as tort, dit-elle tout à coup, se redressant et regardant François en face, tu as tort : elle ne t'est point appareillée.

Caroline Masclat rentra dans le même moment... Tout de suite, elle s'empressa :

— C'est toi, François? Maryse te les portera, les semences. Elle a accompagné le père, mais ils seront là avant la nuit.

Et François, heureux d'être encouragé, n'avait plus regardé l'aïeule qui marmonnait dans son coin, en branlant sa vieille tête.

Encouragé! Ah! ouitche! pour ce que ça lui servait. Encouragé! Ça rendait sa peine plus amère.

Maryse, hier, n'était pas venue; et puis, enfin, si la fille avait senti les siens hostiles, si tout ne s'accordait pas pour qu'ils pussent faire un ménage: le désir des parents, le bien qu'il avait à lui, son amour n'eût pas été aussi ouvertement dédaigné. Et c'était cela sa souffrance: son grand amour méprisé!

François ne regardait plus l'oustal... Ses noirs sourcils froncés creusaient un pli vertical au-dessus de l'arête de son nez; ses yeux erraient droit devant lui, mais sans rien voir, à présent, rien autre chose que sa souffrance, car il avait prévenu Maryse...

Justement, il lui avait dit :

— Demande au père de me préparer les semences; j'irai les chercher, Maryse... Tu seras à l'oustal, tantôt?...

Sa voix avait eu, malgré lui, une inflexion de prière, et elle s'était éloignée, répondant vaguement quelque chose qu'il avait à peine entendu.

Et parce que le ton de la fille avait été plus hésitant, les paroles moins précises, il avait follement espéré qu'elle lui donnerait cette preuve de bonne amitié: l'attendre hier à l'oustal.

Et, bien au contraire, cela, cela: son cœur, une fois de plus ouvert sous ses yeux, comme un livre, elle l'avait repoussé, froissé. Ce voyage à Cahors,

avant, n'était pas décidé. C'est donc après qu'elle avait su qu'il espérait la rencontrer qu'elle s'était résolue à accompagner le père... Et les semences qu'elle n'avait même pas portées!...

— Ah! la mauvaise, la mauvaise fille! s'exclama François malgré lui.

Et sa main, qui serrait la fourche, se crispa contre le bois...

S'il l'avait eue là, devant lui, cette Maryse, il eût été capable, peut-être, de l'empoigner, de la secouer, à moins que..., oui, à moins qu'il ne l'implorât encore, espérant une fois de plus, de son espoir insensé, que son grand amour jaillissant l'envelopperait de sa flamme et que tous deux, tous deux enfin seraient le même foyer brûlant...

François s'était remis en marche... Sur les haies, l'épine noire, la dernière épine à fleurir, ouvrait des myriades d'étoiles blanches, et leur parfum pénétrant enivrait son cœur et sa tête... Des oiseaux sans nombre pépiaient dans les branchages, affairés à construire leurs nids, ou chantant déjà leurs amours... Des pervenches, des fleurs de Pentecôte se dressaient au pied du talus. L'air était tiède, le ciel luisant. François pensa qu'il était seul, seul, sans famille et sans amour; seul, abandonné de tous, voué à une vie misérable, malgré tout ce bien au soleil que les siens lui avaient laissé, malgré Pier-rille, la petite sœur, dont le front pur, les yeux pensifs, le rire clair étaient la joie de son oustal; seul, malgré que la jeunesse fût devant lui comme une longue route où il n'avait pas fait trois pas; seul toujours et désespéré, sombre, perdu enfin dans un abîme où il n'était ni ciel, ni fleurs, ni verdure, ni soleil, ni amour, ni bonheur, rien pour lui, parce que Maryse Masclat n'aimait point François Caze-lous et que François, lui, l'aimait...

Sans vouloir rien regarder, sans voir personne

sur son chemin, le regard fiché à terre, le chapeau de paille descendu jusqu'aux sourcils, François traversa le village. Deux femmes qui tricotaient, assises sur le tronc de l'ormeau, que l'orage avait abattu, se poussèrent l'une l'autre du coude :

— Té! le pauvre, il a tout pour être heureux!

— Pécaïre! Ça viendra, le bonheur... Il peut attendre, attendre un tout petit peu...

Leurs yeux, dans leurs figures ridées, pétillaient d'une malice joyeuse où n'entraît nulle méchanceté. Les deux coques noires de leurs mouchoirs s'agitaient pareillement. Elles le suivaient du même regard, plus amusé qu'apitoyé, et lui, qui les devinait, faisait sa face plus sombre et sentait qu'il les détestait. Oh! celles-là, bien sûr qu'il les aurait étranglées! Rien n'aurait pu l'empêcher!

A la porte de l'oustal il eut à peine le temps de voir, dans la demi-obscurité, l'ombre menue de Pierrille, assise derrière la table de chêne...

Elle épluchait les pommes de terre.

— Ça sera prêt à l'heure, la soupe? questionnait-il brutalement, sans dire ni bonjour ni bonsoir.

La fillette sursauta.

— Comme te voilà brusque, François!

Elle se tut, observant de son regard de petite femme le visage de son frère, que le chagrin avait durci.

Seulement, ses mains longues et brunes s'activèrent plus qu'auparavant; les pelures cendrées s'amoncelèrent.

Dans l'âtre, l'eau de la marmite chantait doucement, sous la chaleur de la flamme.

François considéra un instant toutes ces choses familières : les peyrolles, l'horloge bruyante, le vaisselier et le buffet garni encore des seaux de cuivre que les filles, autrefois, portaient remplis d'eau sur leurs têtes, la fontaine ventrue et l'évier au-dessous

duquel, dans les moments de grand silence, on entendait le glouglou du ruisseau qui baignait, de ce côté, l'oustal...

Sur la table, un énorme bouquet de jonquilles débordait l'ouverture du verre. De Pierrille, il ne voyait que la jeune tête penchée, ses cheveux bruns sagement partagés par une raie, ses mains qui, en moins de rien, dépouillaient la chair jaune de son enveloppe couleur de terre.

Pierrille, lorsqu'elle eut fini, leva timidement sur son frère ses yeux couleur de fumée. Elle avait de grands yeux gris, un peu tristes, parfois malicieux, habités le plus souvent par un rêve qu'elle était seule à connaître... Mais François, sans affectation, avait détourné la tête... Bien que Pierrille fût plus jeune que lui de six ans — elle allait avoir quatorze ans, alors que lui atteignait déjà ses vingt ans, — il redoutait, certains jours, le regard de sa petite sœur...

— Je monte, dit-il; tu m'appelleras... Pourquoi Bastienne n'est-elle pas là?

C'était une femme du village qui venait pour les gros ouvrages.

— Bastienne est allée à Cahors, répondit la fillette lentement, comme à regret, comme si elle devenait qu'au fond de ce nom, Cahors, une plaie gisait, qu'elle avivait.

Ce fut bien ce qui arriva.

— Cahors! Cahors! grommela François.

Toute sa rancœur, remontant à la surface, fut sur le point d'éclater; mais, s'étant ressaisi à temps, le garçon sortit de la salle, claquant la porte derrière lui.

Pierrille souleva le couvercle de la marmite, s'appêtant à y faire glisser ses pommes de terre; ses mains, seulement, tremblaient un peu.

François était monté d'un trait jusqu'à sa

chambre, une belle chambre, presque la plus belle, et qu'il eût donnée à Pierrille si la fillette ne s'y était pas opposée. Leur mère était morte là, dans le grand lit surélevé, sur ces paillasses où lui-même étendait, chaque soir, son corps las de jeunesse, ses membres rompus de travail.

Pierrille avait gardé la chambre qu'elle occupait du vivant de leur pauvre mère, et qui, au vrai, convenait mieux à une jeune fille, et c'est François qui, accédant tout à la fois à la volonté de sa mère et au désir de sa sœur, avait pris dans la maison la place de la chère défunte.

La fenêtre était grande ouverte; de cette fenêtre on plongeait jusque dans la cour des Masclat, au-dessus, juste, des étables, plus basses que le corps de logis.

François, en deux enjambées, s'approcha, le regard dur, le geste brutal.

Sur la fenêtre, trois, quatre pots de terre rouge étaient rangés côte à côte, portant d'énormes bouquets d'un superbe myosotis... Les multitudes des corolles, l'intensité de leur bleu, semé de taches minuscules, le rapprochement des vases de terre, formaient comme une large bande où, sur le fond des verdure, s'allongeait, en un gros bourrelet, le rempart des fleurs d'azur...

Nul n'aurait pu les regarder sans éprouver quelque surprise de l'exubérante vitalité dont ces verdure et ces fleurs témoignaient...

François Cazelous, sans doute par habitude, les considéra un instant... Quel charme possédaient ces plantes pour retenir si longuement ses yeux? Immobile, il demeurait devant elles avec un visage attentif, tout comme s'il eût écouté, au travers des corolles mystérieuses, respirer un souffle aimé. Lorsque, tout à coup décidé, son regard eut rompu le charme, ses yeux paraissaient adoucis...

Il passa sa main sur son front et, sans plus se préoccuper de la cour des Masclat, il sortit de la chambre et redescendit l'escalier.

— Eh bien! pitchounette, dit-il à Pierrille, qui tournait le dos, nous allons faire la dinette tous les deux, puisque Bastienne n'est pas là!

Pierrille se retourna brusquement, et dans ses yeux, une joie, soudain, éclata.

Le repas fut aussi gai qu'auraient pu le rêver deux enfants, deux enfants au regard neuf, à l'âge d'innocence et d'extase; aussi gai que si François n'avait pas déjà senti sourdre au fond de son cœur de chair le flot trouble de la passion; aussi gai que si Pierrille ne venait pas d'éprouver, au contact de la souffrance fraternelle, le poids de son cœur à elle, plus lourd et déjà maternel.

II

Cette rémission dans la peine ne fut pas de longue durée... Une fois le repas achevé, François aida Pierrille à laver et à ranger la vaisselle, puis il repartit de bonne heure pour le sommet du Fageot.

Depuis deux ans, bientôt trois, il y soignait, tout au haut, quelques arpents de vigne, des plants américains, bons à présent pour la greffe.

Le Fageot était l'une des quatre collines qui dominaient le village, rocailleuse comme les autres, à peine voilée, de place en place, par les verdure légères des jeunes chênes et des érables, tachée des bouquets épineux des maigres genévriers... Son cône

aride émergeait pourtant du socle vert que dessinaient, en sa base, les blés, les luzernes, les maïs et, dans le fond du vallon, l'herbe courte et parfumée qui encadrait la rivière.

Peu ou point de vigne, jusqu'à présent, sur ces pentes; mais François, précisément, avait utilisé ce terrain sur le Fageot, l'un des plus arides sommets de ces mamelons sans verdure, un terrain, après tout, bien exposé, grillé à souhait par le soleil. Il n'y avait que la vigne qui consentît à pousser là, et, dans le fond, n'était-ce pas la vigne qui manquait le plus au domaine?...

François possédait, en effet, sur le versant, juste au-dessus de l'oustal, deux bois de chênes, où la truffe ne boudait pas, et, dans le pré, le long du Mazelé, trois beaux noyers, des pruniers, un bouquet de châtaigniers, au devant desquels s'étendait le beau tapis des cultures, loin, très loin, jusqu'aux cerisiers qui fermaient l'entrée du labour.

François attendait aujourd'hui un homme pour greffer sa vigne,... un homme qui s'y connaissait, car c'était là un travail délicat et auquel, pour le moment, il n'eût osé se risquer...

Un instant, en montant le coustalou, le jeune propriétaire supputa par la pensée le rapport que, dans la suite, dans deux ou trois ans tout au plus, il espérait de ce vignoble : trois bonnes barriques, peut-être... Il allait, se frottant les mains. Ce serait du fameux vin... Il évoqua le plaisir de la première cuvée, ce vin que l'on goûterait entre amis, un beau soir d'automne, les yeux clos pour mieux déguster. Ce serait précisément après son service militaire; il pourrait être marié...

Dans la chambre, la chambre spacieuse, traîneraient des atours de femme... Ce serait le même lit, égayé seulement d'une courtepointe soyeuse et neuve, les mêmes meubles, ceux de sa mère jeune

mariée... Peut-être bien que Maryse les couvrirait de housses claires, ainsi qu'avait fait chez elle une des amies de Pierrille, et cela seul suffirait à leur donner l'aspect pimpant qui conviendrait à leur bonheur... Pour le reste, on n'aurait pas mieux... Ces vieux meubles étaient solides à l'usage, plus solides, bien sûr, que du neuf...

Inconsciemment, les pensées de François Caze-lous suivaient le cercle impitoyable. Il se pencha, cueillit une herbe... Maryse Masclat,... leur bonheur,... Maryse... Et puis il baissa la tête, envahi de nouveau par sa peine. Soit qu'il gravit la colline, soit qu'il promenât ses regards sur le vallon verdoyant où le ruisseau étincelait comme un ruban de pierreries, le jeune homme ne pouvait plus rompre cette chaîne d'amour si lourde et parfois si légère... Que lui importait, à lui, que le soleil fût, cette saison, plus radieux, les feuillages plus dorés, l'air plus léger, le bleu du ciel sans brisure... Que lui importait, à lui, puisque Maryse ne voulait tant seulement pas le regarder...

Voilà pourtant près de six mois qu'il tournait tout autour d'elle, comme le maladroit papillon autour de la flamme nocturne; six mois qu'il s'était aperçu qu'il n'y avait qu'une femme au monde et qu'avec cette fougue passionnée qui était au fond de lui-même il s'était dit : « C'est Maryse, et Maryse sera ma femme!... »

Maryse! Il l'avait toujours vue à ses côtés, dans Meillac. D'aussi loin qu'il se souvenait, elle faisait partie du village, elle était une de ses figures familières, non pas comme ses maisons, ses collines, ses arbres et l'église même sur la place. Non, c'était tout autre chose...

Il avait toujours eu du plaisir à la rencontrer, même dans le temps où ses nattes brunes bondissaient sur ses épaules, quand elle descendait les

pentés; mais enfin, à ce moment-là, et même plus tard, bien plus tard, alors qu'elle était devenue cette grande belle fille sérieuse et dont le rire, cependant, était si proche des lèvres fraîches, elle n'était pas encore l'unique...

Cela lui était venu tout à coup, aux vendanges passées, dans un temps où, pour dire vrai, il n'y pensait même pas... C'était durant un jour brûlant... Assoupi à l'ombre de la haie, il s'était réveillé au bruit des voix des vendangeuses. Elles étaient quatre, arrêtées de l'autre côté de la haie, et qui riaient, qui jacassaient, dans la joie du labeur achevé, dans l'ivresse du jour doré, dans la fièvre de cette jeunesse qui courait au long de leurs veines. Elles parlaient de leurs amoureux, et il avait remarqué qu'elle, Maryse, ne faisait aucune confidence... Ses compagnes la taquinaient :

— Et toi, Maryse, dis-nous ?

Lui continuait d'écouter, oppressé par une anxiété dont il ne cherchait pas la cause. Mais Maryse se défendait.

Alors les filles, successivement, lui nommaient les gars du village; seulement toujours — était-ce franchise ou malice? — elles n'accolaient pas à ces noms le nom de la silencieuse.

Et c'est alors que François avait entendu l'une des ricuses dire son nom, son nom à lui. Son cœur s'était arrêté; mais l'émoi, vite, avait fait place à la colère, car les malignes se moquaient :

— François Cazélous! Un enfant! Bé! tu es trop vieille pour lui, Maryse!

Maryse avait élevé la voix :

— Trop vieille! J'aurai dix-huit ans aux noix... François, lui, en aura dix-neuf...

— Ah! ah! C'est donc François ton amoureux!...

Et les autres de partir à rire et sans vouloir même entendre la protestation de Maryse :

— Je n'ai pas dit ça, Anaïs.

François non plus, de l'autre côté de la haie, n'avait pas voulu retenir cette timide protestation... Elle n'avait pas dit cela, mais elle n'avait pas dit non... Bien plus, elle avait défendu François, elle ne le trouvait pas trop jeune... Était-ce donc qu'elle pourrait l'aimer?...

Et c'est à ce moment que François s'était aperçu qu'il l'aimait, lui, depuis toujours; oui, depuis le temps où il la voyait dévaler le coustalou, aussi folle qu'une chevrette, et, plus tard, mener paître le troupeau, poussant ses brebis devant elle, droite et attentive, dominant de sa taille menue la houle des croupes affairées... C'est à ce moment que François avait compris qu'elle était pour lui, à Meillac, bien autre chose, vraiment, que son visage d'arbres et de prés, de métairies et de collines: c'était l'âme même du village que François voyait dans ses yeux, qu'il entendait dans son rire clair, dans sa voix au timbre grave; son âme qu'il regardait passer, le soir, lorsqu'à la tombée du jour elle entraît seule à l'église.

Depuis que François Cazelous avait compris ce que Maryse était pour lui, il s'était rapproché d'elle, timidement tout d'abord, et puis franchement, hardiment, car la hardiesse lui était venue à voir l'accueil affectueux que Maryse lui faisait.

Période de rêve et d'espoir, jours de bonheur vite envolés... Avant même les premières neiges, toute sa joie s'était glacée... Maryse, enfin, avait compris que François ne voulait plus être le fraternel camarade près duquel elle avait grandi. Elle avait saisi le sens de ses visites fréquentes, de ses regards, de ses sourires. Un soir, dans le bois de chênes où il l'avait rencontrée, il avait osé lui dire :

— Maryse! Je t'aime... Maryse!

Elle l'avait regardé...

Oh! les grands yeux interloqués, au fond desquels

il n'y avait pas d'amour, mais de la surprise, de l'effroi! Et ce recul! Il le verrait donc toujours... Et ces mots qui semblaient tomber, sur l'ardeur de son cœur, comme des gouttes d'eau lourdes et froides :

— Oh! François! Il ne faut pas! François, je n'ai rien fait pour ça... Pardonne-moi : je ne savais pas... Jamais plus ne me parle ainsi... Promets-moi, François, promets-moi!

Lui n'avait pas consenti à faire la moindre promesse, et ils s'étaient quittés brusquement : elle, avec le visage tourmenté qu'elle avait si souvent maintenant; lui, la physionomie sombre, le front dur, le regard buté, le cœur gonflé, non pas seulement de chagrin, mais de fiel aussi, de fiel...

La déception était trop forte, après l'attente trop assurée...

Depuis, sans doute, il avait repris espoir, il était revenu patiemment, persévéramment, assiéger ce cœur qui se refusait. Il n'avait pas eu l'orgueil de lui cacher son amour. Comment eût-il pu le cacher? Il éclatait, cet amour, dans ses regards et ses démarches... François s'était fait humble et petit... Puisque les raisons de son cœur ne prévalaient pas encore, il n'avait même pas craint de laisser le pas aux raisons où le cœur n'avait mot à dire; mais, justement, celles-ci étaient complices. Ses parents lui avaient fait bon visage, Benoist et Caroline, et jusqu'aux petits frères et sœurs... Il n'y avait que Faustine; mais la vieille ne comptait guère.

Il était aisé de voir que tous eussent été heureux de l'accord des jeunes gens... François était un beau parti : il avait un gentil avoir, il était travailleur et sage, un peu jeune — « le bon défaut, avait dit Caroline Masclat, dont chaque jour vous corrige », — bref, tout conspirait autour d'eux pour leur bonheur, même Pierrille, sa petite sœur, qui avait eu, de tout temps, pour Maryse une tendresse admira-

tive et qui, maintenant qu'elle voyait son grand frère assidu chez les Masclat, s'informait malicieusement de l'époque de leurs noces. Tout,... oui, tout,... sauf ce qui était en eux, en elle, surtout, au fond du cœur.

— C'est plus dur qu'un rocher, un cœur! prononça François tout haut, en frappant rageusement une pierre du fer aigu de sa bêche. La pierre rendit un son bref, et une voix sembla lui répondre, dispersant le rêve de François :

— C'est toi, François?... Dépêche un peu... Faut faire vite la besogne, mon gars...

C'était l'homme auquel François avait donné rendez-vous, un dénommé Louis Juhors. Il avait travaillé, le matin, chez les Dartigue, dont le mas était juché sur l'autre versant du Fageot, et il avait été convenu qu'il rejoindrait le jeune cultivateur après le repas de midi.

François pensa confusément que lui s'était attardé à aider Pierrille à l'oustal; ensuite, il ne s'était pas pressé...

Le chagrin, à certains jours, appesantissait ses membres.

— Dépêche! cria encore l'homme. N'entends-tu point le pinson? Ecoute : il chante à la pluie.

François s'arrêta et prêta l'oreille une seconde au cri rauque de l'oiseau, si différent, en effet, de son habituelle chanson.

— Faisons vite, dit-il brièvement.

— Hum! Vite! Il faut le temps, pardine!...

François ne répondit pas... Louis Juhors était bougon, et puis le mieux n'était-il pas de se mettre à l'œuvre, sans attendre?

Ils furent tout de suite au travail...

Tandis que François déterrait les plants, Louis préparait sa greffe, et puis, dans la racine à l'air, il pratiquait une entaille en laquelle il introduisait

la chair vivante de l'autre vigne; il ligaturait ceps et greffe. François replaçait la terre... Certains pieds, encore trop frêles, étaient laissés de côté... François n'y enfonçait pas les pieux de bois qu'il avait portés à l'avance et au long desquels s'enrouleraient les sarments sortis de terre...

Les deux hommes travaillaient silencieusement... C'était surtout dans le labeur que François oubliait son mal. De temps à autre, il se redressait et regardait, proche de lui, la pente sèche du Fageot avec, dans le fond du vallon, Meillac, à demi caché par le rideau frissonnant d'une haie de jeunes peupliers...

Les ifs du cimetière du village faisaient l'effet de cierges sombres, des cierges de mort, pensa François.

Mais, plus souvent, le garçon jetait les yeux de ce côté où l'orage menaçait. Le ciel n'était pas, loin de là, aussi uni que le matin; il était, au-dessus d'eux, strié de rayures légères, fines comme des barbes de plumes, et, plus loin, des nuages pomelés s'amoncelaient. L'horizon, soudain, s'assombrit.

Louis Juhors saisit François par le bras :

— Ecoute, dit-il, écoute...

C'était un bourdonnement confus qui montait et emplissait le silence. Deux nuages noirs, tourbillonnants et chuchotants, montèrent du fond du vallon, masquant un instant l'azur.

— Elles rentrent, dit l'homme : c'est sûr que l'orage est proche!

François se rendit compte alors que les abeilles du mas Dartigue regagnaient précipitamment les ruches... Penchés sur la terre sèche, les deux hommes se hâtèrent. Les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber alors que François plantait le bois du dernier pied de vigne... Ils n'eurent que le temps de se terrer dans l'espèce de petite cahute

construite par le jeune garçon afin d'y laisser ses outils. Ils y étaient très mal à l'aise, n'y ayant pas même leur hauteur... N'importe, ils préféreraient rester là, le dos courbé, mais au sec, que de recevoir la douche que le ciel leur dépêchait avec libéralité...

Tous deux, au seuil de la cabane, regardaient les rigoles d'eau qui se creusaient, les mottes qui se détachaient, les ruisseaux sinueux des minuscules torrents dévalant vers la vallée.

A deux reprises, un éclair zébra l'horizon, suivi d'un roulement lointain; puis, par un phénomène étrange, la pluie s'arrêta tout à coup... Une main impérieuse et puissante l'eût retenue au bord des nuages qu'elle n'eût pas cessé plus vite...

Le ciel s'éclaira, le soleil brilla de nouveau, coulant des rayons dorés sur les feuillages mouillés, des chants d'oiseaux retentirent, et François, qui, tout à l'heure, n'avait d'yeux que pour l'alignement mélancolique des tuteurs des ceps greffés,... François ne vit plus ces croix de bois que les bâtons, sous la pluie, avaient irrésistiblement évoquées...

Parce que son cœur était trop jeune et sa passion trop brûlante pour désespérer toujours, il releva la tête, consolé momentanément.

— Ça fera du bon vin, dit-il, désignant, de son menton, le plant nouvellement greffé.

— Du bon vin, acquiesça l'homme.

Cazelous fixait la terre nue et les poteaux dépouillés, mais il les voyait feuillus et pliant sous les lourdes grappes. Il redescendit à Meillac d'un pas vif, le cœur plus léger.

« Pôvre de nous! eût dit sa mère, celle qu'on appelait la sainte; pôvre de nous aux cœurs fragiles! pôvre de nous qui rions et qui pleurons tout ensemble, hier dans l'allégresse, aujourd'hui dans la peine, alors qu'hier et aujourd'hui sont dans le fond si pareils!... Pôvre de nous!... »

— Je vais à la Rochambrée, dit François, aux abords du village. J'ai besoin d'un aiguillon pour toucher les bœufs au labour, et il y a, au fond de la combe, tout plein de jeunes châtaigniers.

III

Martine Cazelous, la mère de François et de Pierrille, était morte il y avait déjà deux ans. Veuve de bonne heure, elle avait peiné toute sa vie pour élever ses deux enfants et garder intact leur bien...

Un caractère énergique, l'habitude de porter seule la responsabilité de ces deux vies entées sur elle, sa nature vive, décidée, lui auraient facilement donné l'apparence d'une assurance qu'elle était loin de posséder. Elle avait une intelligence trop déliée, une sensibilité trop vive pour avoir tant de sûreté... Sa vie, ainsi que la vie de tous ceux qui réfléchissent et dont le cœur est ardent, était une suite de débats, de combats même, souvent, mais au dehors il n'en paraissait pas grand'chose. Toute petite, à partir du moment, toutefois, où elle avait su réprimer des violences qui éclataient en colères, elle était déjà comme cela, sage et fermée aux confidences...

C'est l'amour-propre qui tout d'abord l'avait portée, non point à dissimuler — c'était une âme très droite, — mais à refréner cette absurde sensibilité qui, sous le coup de la passion, s'échappait en gestes absurdes et en paroles regrettables, de même qu'il y

avait encore une certaine vanité dans cette timidité, cette pudeur qui l'empêchaient le plus souvent de se livrer.

« Du feu sous la cendre », avait dit d'elle, certain jour, un des curés de Meillac, plus psychologue que beaucoup...

Mais ce feu, fort heureusement, pour avoir été si longtemps couvé sous la cendre des apparences, n'avait pas été étouffé.

Mal mariée, Martine avait beaucoup souffert, mais personne d'autre qu'elle-même n'avait pleuré sur elle-même, et son mari n'avait jamais soupçonné l'intensité du supplice que cette femme subissait par lui.

Veuve, elle n'avait plus eu en vue que le bien de ses enfants; seulement, comme tant de vertus n'auraient pu germer sur ce terrain rocailleux qu'elle avait reçu en partage, il avait fallu que cette femme accrochât sa pauvre vie, dans le fond besogneuse et trébuchante, à ce quelque chose d'assuré que réclamaient sa faiblesse, ses passions, ses propres incertitudes.

Au plus profond de sa peine, Martine avait rencontré Dieu, et, soumise désormais à tous les vœux divins, elle ne s'était plus appliquée qu'à chercher, tant bien que mal, à chaque jour que Dieu lui donnait, cette volonté souveraine.

Et c'est ainsi que Martine avait élevé ses enfants...

Toutefois, elle avait affaire à deux caractères difficiles : François, Pierrille; l'un brutal, l'autre toute tendresse, mais l'un et l'autre passionnés ainsi qu'elle-même l'avait été. Et puis, et puis, avec soi-même, quand donc en a-t-on fini et peut-on mener à bien quelque grande œuvre que ce soit, dès lors qu'entre l'œuvre et le but se dresse l'égoïsme de l'homme?

Martine avait continué de batailler jusqu'au jour

de la dernière, de la terrible bataille des mois qui avaient précédé sa mort.

Peu à peu, la religion loyalement pratiquée avait adouci les angles de son caractère ardu, et depuis toujours, cette femme, dont personne n'avait soupçonné les combats, avait acquis l'estime de tous.

Le ciel qui plane au-dessus des demeures du village n'est guère que le toit agrandi de la maison de famille. Mille choses apparemment futiles permettent d'y peser les âmes et d'y jauger le fond des cœurs. Martine auprès de ses enfants ou au chevet des mourants, Martine recueillie à l'église ou embesognée aux champs, portait avec elle une lumière qui pénètre toujours peu ou prou les êtres, même les plus opaques. « La sainte », disait-on tout bas, un peu malicieusement parfois; la malice était en surface, mais la conviction au fond.

Ce fut pourtant le moment où Martine Cazelous connut la plus véhémement lutte de sa pauvre vie batailleuse, ce jour où elle comprit que cette vie, précisément, allait lui être arrachée : une paille après la moisson !

François n'avait pas dix-huit ans; Martine avait douze ans seulement...

Leur mère les avait nourris corps et âmes, de tout son amour... Elle les avait élevés, instruits elle-même, surveillés; elle avait semé à pleines mains le bon grain de sa propre vie par la parole et l'exemple; mais voici qu'à l'heure d'abandonner tous ses soins elle avait été saisie d'une inexprimable terreur. Le docteur de Cahors qui lui avait dit la chose avait été un brin brutal; il avait manié la parole comme le bûcheron la hache, et le cœur tendre de Martine, ce pauvre cœur dont toute sa dévotion n'avait jamais atténué la douloureuse fragilité, ce tendre cœur avait failli demeurer comme

enseveli sous le poids d'une amertume jusqu'alors encore inconnue.

François avait donc dix-sept ans; Pierrille venait d'avoir douze ans. Martine n'avait plus de bouvier, François suffisait au travail; depuis qu'il avait ses seize ans, il menait la charrue, et ses bras solides ne tremblaient pas sur les mancherons. Pierrille était déjà une petite femme experte aux travaux de l'oustal, à la lessive et la cuisine, au poulailler, au jardin. Elle aussi, depuis des années, menait paître les quatre brebis que les agneaux, aux grands yeux cerclés de noir, accompagnaient à la saison, et même la pastoure, au pacage, ne restait pas inactive : elle savait tricoter les bons bas chauds pour l'hiver. Le frère et la sœur étaient tous deux en bonne santé, bien que Pierrille fût d'apparence plus malingre.

Martine, donc, aurait pu penser qu'elle entendrait paisiblement l'appel que Dieu lui faisait...

Hélas! hélas! pôvre de nous! il n'en avait rien été... Elle qui se croyait dans la main de son Seigneur comme ces balles de coucous que les enfants, au printemps, lancent aux quatre coins du pré, elle avait connu des heures,... des heures...! de longs jours, des nuits, non pas vraiment de révolte, mais d'un tel accablement qu'elle ne pouvait penser que celui-ci fût sans péché...

Comme le cri de l'oiseau de nuit, dont on affirme qu'il annonce du malheur, des voix lugubres l'assailaient, et elle qui savait bien quelle flamme ardente couvait au cœur de ses enfants, elle qui connaissait cet âge de feu, si proche toujours de l'abîme, elle, Martine, ne pouvait se défendre de les voir rouler tous deux au fin fond de je ne sais quel ténébreux précipice, parce qu'elle, leur mère, n'allait plus être près d'eux pour les tenir en sa main.

Avoir tant peiné et souffert et tant semé dans les larmes, et se voir impuissante, non pas seulement à

moissonner dans la joie — elle ne demandait pas cela, — mais à assurer mieux encore, grâce à sa vigilante présence, le succès des moissons futures, c'était plus, oui, vraiment plus qu'elle n'en pouvait porter...

Les laisser tous les deux seuls, si aveugles, si petits, faibles encore et crédules, travaillés par tant de jeunesse...

Pauvre Martine... Elle se reprocha plus tard, lorsqu'elle eut enfin triomphé de la consternante vision, d'avoir, durant ces jours, oublié que la moisson tout entière appartient au Maître du champ, et non seulement la moisson, mais aussi les ouvriers, et qu'il n'en est pas un d'utile et que cela est bien ainsi, puisque semailles et moissons sont tout entières aux mains d'un Père.

La nuit, elle se réveillait en sursaut. Elle pressait à deux mains son cœur, comme pour y retenir cette vie qu'elle savait mesurée et dont le rythme la terrifiait. Alors même qu'elle parvenait à apaiser les battements fous de ce cœur, elle n'osait se rendormir... Entendrait-elle encore une fois la douce et paisible alternance des respirations des enfants?... Le réveil la surprendrait-il dans la vie ou dans la mort?...

De la mort, elle ne voyait plus que le trou obscur dans la terre, cette terre grasse, habitée, ... et si vite, si vite après, cette chose innommable, cette horreur!

Elle se prenait à regretter tant de plaisirs refusés, tant de douceurs dédaignées; cette ligne que traçait sa vie et qui montait d'un jet là-haut. Elle détestait ses rigueurs, ses inutiles rigueurs. Pour quoi, pour qui? C'était si court!

Plus tard, pourtant, elle put se rendre cette justice que, dans les jours les plus sombres, elle n'avait jamais consenti à cette désespérance. Alors même que ses yeux s'emplissaient de larmes en contem-

plant son François, ou qu'un baiser de sa Pierrille venait lui fendre le cœur, quelque chose, au fond d'elle-même, continuait de doucement, mais obstinément protester contre l'affreuse tentation, et si faible, si peu sensible, si lointaine que parût cette voix, elle la savait là, toujours, et il n'y eut pas une seconde, une seule seconde de ces jours tourmentés où elle ne lui donnât raison.

« Vous ne permettez pas, Seigneur, que l'ennemi nous confonde. » Martine, un jour, se releva, fortifiée... Ses terreurs, ses appréhensions, ses cruels pressentiments, peu à peu, se dissipèrent, comme se dissipe la brume à l'approche du soleil. Et cependant, ces jours-là, la mort frappait dur à la porte; son cœur tressautait dans sa chair comme le cœur de l'oiselet emprisonné dans une main.

Les dernières semaines qui précédèrent sa mort, Martine retrouva tout entière sa belle sérénité et cette splendide sécurité que seuls connaissent les élus qui n'ont d'assurance qu'en le Christ. Martine, définitivement cette fois, et dans la paix sensiblement reconquise, accepta tout filialement : sa vie, sa mort et l'abandon où elle pensait laisser les siens...

Ceux-ci, toutefois, elle crut devoir les prévenir. Devoir étrangement douloureux, car ils l'aimaient de toute leur âme, mais que Martine accomplit sans défaillir, fermement et tendrement. La beauté même de ces derniers entretiens est impossible à redire...

A tous deux, elle traça la route : leur travail, tous leurs devoirs et leur mutuelle assistance, et, bien longtemps après sa mort, François croyait encore entendre cette voix brisée par la souffrance et l'amour :

— Aimer Dieu, Lui le premier, et plus tard ceux que Dieu vous donnera. Le servir, Lui, Lui d'abord... Mes tant aimés, si je pensais qu'un jour pourrait venir où vous vous détourneriez de Dieu, de Dieu

qui doit nous réunir, croyez-moi, je reviendrais plutôt sur terre pour vous arracher au mal... Oui, croyez-moi, mes chers petits... Je demanderais à Dieu un signe, un signe qui vous éclairerait... Je vous quitte, mais je ne vous laisse pas orphelins...

Cette foi accrue était un sublime spectacle et, plus qu'un spectacle, une vie qui, une fois de plus, de la mère se communiquait aux enfants.

Martine Cazelous mourut aux premières primevères...

Ni ses enfants, ni ses voisines, rassemblés à son chevet, ne purent verser de larmes. Des larmes! la paix de la moribonde les avait, par avance, tarées...

Avant d'appeler le prêtre, Martine avait partagé entre François et Pierrille les plus humbles et chers objets qui, pas à pas, avaient accompagné sa vie...

François avait son missel et ces touffes de myosotis, à sa fenêtre, dont elle soignait, les derniers mois, les pousses vigoureuses et charmantes. Pierrille avait son chapelet, et sa mère lui avait fait don du rosier pourpre qu'elle avait greffé l'an passé.

Et, depuis, les jeunes gens avaient vécu appuyés l'un sur l'autre, fraternellement, calmes et, dans le fond, heureux, et la passion de François, c'était le premier orage qui menaçait leurs deux cœurs.

IV

La nuit tombe vite au printemps, et Maryse s'imaginait qu'au retour de Cahors son père eût craint qu'elle ne vint les surprendre... Mais non : il ne pressait pas la jument. Maryse même put se figurer que, s'il n'y avait pas eu, au bout de la route, l'écurie vers laquelle s'activait *la Roussine*, ils seraient restés en chemin.

A quoi donc pensait le père?... Maryse avait remarqué qu'il n'avait pas ses lanternes. Bast ! après tout, elle s'en moquait : *la Roussine* avait le pied sûr, et la route était assez large ! La nuit, d'ailleurs, n'était pas toute proche encore... On la devinait seulement au soleil qui n'éclairait plus que le sommet des coteaux, à l'ombre bleue qui, peu à peu, se violaçait et emplissait le fond des combes...

Le ciel, au couchant, était rose, et, dans sa lumière irisée, les vitres des mas, par instants, s'enflammaient, simulant un incendie ou l'éclair fulgurant d'un diamant dans le soleil.

La jument allait son train, un train paisible, assurément.

La route suivait un vallon vert, planté de noyers ; mais, au travers du réseau des branches à peine bourgeonnées, l'œil pouvait suivre la procession des bouleaux qui escortaient la rivière.

L'ombre du vallon montait, et Maryse savait bien, pourtant, que, du même coup de filet, la nuit surprendrait les arbres, les champs et les voyageurs.

Seul, le ciel resterait, là-haut, comme une route claire sur leurs têtes.

La jeune fille regarda son père, et une secrète appréhension l'étreignit. Il conduisait *la Roussine*, raide et gourmé, l'esprit ailleurs et peut-être pas si loin, car sa bouche avait un tic que Maryse connaissait bien. Il avait à dire une chose qui lui causait du souci...

Précisément, l'attelage arrivait au pied d'une côte. Le père laissa aller les rênes, et *la Roussine* en profita pour ralentir encore l'allure.

Benoist se tourna vers sa fille; il avait une stature épaisse, un visage rond et qu'il avait rasé de frais pour le voyage de Cahors. Ses joues, brûlées par le soleil, étaient sillonnées de lignes creuses qui dessinaient une curieuse cartographie... Son regard manquait de fermeté, mais sa voix était rude et dure.

— Maryse, dit-il, j'ai attendu, pour te parler, que nous soyons seuls, bien seuls... Personne ne nous entendra... Et moi, le père, je voulais que personne ne sache...

Il se tut quelques secondes, durant lesquelles on entendit distinctement le souffle de la jument.

Maryse, les yeux au plancher, évitait le regard de son père.

Celui-ci haussa les épaules, et puis il reprit plus durement :

— Qu'est-ce qui te prend, hein, Maryse, de faire mauvais visage à François? Hein? dis-le, ce qui te prend? Voici déjà quelque temps que la mère me le laisse entendre, mais je ne voulais pas la croire. Est-ce vrai, Maryse, ce qu'on m'a dit?

Pour toute réponse, la jeune fille baissa la tête. Petite et menue aux côtés de son gros homme de père, elle était comme un oiseau effaré; une belle

et vigoureuse jeune fille, pourtant, mais la taille de Benoist sortait aussi de l'ordinaire.

— Qui ne dit mot consent ! maugréa encore celui-ci. Pourrais-tu me dire tes raisons?...

Maryse releva un peu le front et jeta tout autour d'elle le regard d'une biche aux abois. Cette heure avait donc sonné... Il fallait qu'elle sonnât, cette heure ! Elle le savait bien, la pauvre, ... elle qui vivait dans cette attente.

Rien ne vint, ni du vallon, ni des coteaux, ni des chemins, qui pût la sortir de peine... Fallait-il donc répondre ce soir et voir ce soir sa paix détruite ? Mais, comme elle hésitait encore, le père Benoist se fâcha :

— Mille et mille troupeaux ! cria-t-il. Mordious ! me répondras-tu ? C'est oui ou c'est non, je pense ! Fais-tu mauvaise mine à François ?

— J'aime bien François, haleta Maryse.

— Ouais ! Pour devenir sa femme ?

Maryse rougit, secoua la tête. Et ceci mettait nettement fin à toutes les incertitudes...

Le père Benoist aussi rougit. Il n'aimait pas à ce qu'on lui résistât... C'était une nature simple et fruste. Quelques principes guidaient sa vie, mais appliqués au petit bonheur, et qui devenaient dangereux, livrés à une nature bornée. Qu'une femme, qu'une fille lui résistassent, c'était chose courante chez lui, mais il ne fallait pas, mordious ! qu'on s'opposât à lui en face...

Il fut étrangement tenté :

— Et si je t'ordonnais de l'épouser ?

Maryse se tint coite, tremblante. Que dire ? Quoi faire ? Quelque parole qu'elle prononçât, celle-ci ne risquait-elle pas de la conduire au pire : à cette résistance ouverte que son père ne pardonnait pas et qui rendrait sa vie plus âpre ?

La fillette parut regarder obstinément la pointe

de ses souliers de ville, mais elle priaït mentalement les saints anges de l'assister. Ceux-ci, sans doute, écoutèrent cette naïve prière. Benoist ne renouvela pas sa demande. Il préféra faire sentir à Maryse tout le poids de son mépris.

— Sotte! dit-il. Pour te l'ordonner, encore faudrait-il que François voulût de toi, et, au train dont il paraît que vont les choses, ça n'est pas encore pour demain; mais c'est cela qu'il faut changer. Tu vas me promettre, Maryse, d'essayer d'aimer François. Allons! ne fais pas la mauvaise tête... Que lui reproches-tu, à François? N'est-il pas un beau garçon? Et sage, et laborieux, encore!... Et, toi qui aimes bien l'église, n'est-il pas juste à ton gré, dévot autant qu'un homme peut l'être?... Sa mère, tu sais, était une sainte... C'est notre curé qui le dit... Il a du bien, un joli bien... Ses champs et ses vignes touchent les nôtres,... tout comme nos toits... Et toi, ma fille, tu sais bien que tu n'auras que ta chemise sur le dos... Dame! avec tes frères et sœurs...!

« Allons, allons! si t'es bonne fille, on te donnera bien quelques nippes!... N'as-tu pas déjà de belles pièces dans ton trousseau? Car, ça n'est pas pour te vanter, mais tu n'es pas maladroite, et François Cazelous, pour sûr, a tiré un bon numéro... »

Benoist Masclat s'interrompit. Il riait presque, maintenant. Au fond, il était optimiste et il ne s'imaginait pas que quelque chose ou quelqu'un pourrait jamais venir se mettre au travers de ses projets.

Maryse, elle, serrait ses lèvres pour s'obliger à se taire, anxieuse et froissée tout ensemble de voir que son père parlait tout comme s'ils étaient d'accord.

Benoist Masclat continua :

— Pense donc, Maryse, tu ne nous quitteras

point,... car sa maison est à deux pas, et une jolie maison, encore, avec un beau pigeonnier. Toi qui disputes toujours chez nous après nos malheureux pigeons, tu aurais ceux-là bien à toi.. Pierrille t'aime comme une sœur, et tu sais comme elle est mignonne.

Benoist se tut, à bout d'arguments. Toutefois, il était content de lui. Il ne s'était pas emporté et il avait certainement fait entendre raison à Maryse. Sa grosse face en devint, en un clin d'œil, tout épanouie. Fier de lui, de son éloquence, il cherchait pourtant encore une parole décisive.

Il arrêta net la jument, posa sa main vigoureuse sur l'épaule de Maryse :

— Tu ne trouveras pas mieux, ma fille... Demande conseil à ta mère... Tu sais qu'elle raconte toujours que les mariages sont, par avance, écrits Là-Haut, dans le Ciel...

Benoist Masclat leva le doigt, et son geste, sur cette route où l'ombre montait, vers le ciel où scintillait une étoile, ne manquait pas de grandeur.

— Guette, ma fille, lui dit-il, si tu ne vois point vos noms Là-Haut...

Maryse, pourtant, demeura froide. Était-ce orgueil ou logique?... En tout cas, elle détestait que son père, qui n'entrait guère à l'église, invoquât le Ciel pour ses desseins...

Lui, le bonhomme, n'y regardait pas de si près et se figurait volontiers que, dès lors que sa fille croyait, il avait là, dans les mains, une infaillible recette. Il fut vexé, dans le fond, que Maryse demeurât silencieuse et obstinée... Son épaule, même, instinctivement, se déroba. Ses gros sourcils se rapprochèrent. Il fut sur le point d'éclater. La nuit, ainsi que l'avait prévu Maryse, les enveloppa tout à coup...

Il jura, fouetta *la Roussine*. C'est vrai qu'il n'avait pas ses lanternes.

Ceci sauva encore Maryse. D'autant plus que la caresse de l'air et le manteau de froidure que la vallée, au passage, accrochait à leurs épaules les rappelèrent à d'autres soucis.

— Mets ça, dit-il à sa fille, désignant la couverture restée pliée entre eux deux. Il nous reste encore, ma fine, six bons kilomètres à faire.

Durant ces six kilomètres, ils n'échangèrent pas un mot. Cependant, l'inébranlable optimisme du cultivateur se raffermissait peu à peu... Il avait trop bien parlé pour que Maryse restât butée. Seulement, c'était une vraie mule; il fallait lui donner le temps. Elle, la petite, remerciait mentalement le Ciel de l'assistance accordée, attribuant à ses prières que le père n'eût, pour cette fois, exigé que cette vague promesse.

Lorsque la charrette atteignit le pied de Costa Rita, l'une des collines qui avoisinent Meillac, le père et la fille levèrent la tête, d'un même mouvement irraisonné. La Costa Rita, « Côte Rôtie », le jour grillée de soleil, n'était plus qu'un gros dôme sombre au long duquel l'obscurité unifiait sol et broussailles.

Une lumière, pourtant, y brillait, une petite lueur, vive et nette comme une étoile, et qui paraissait étrange, perdue dans ce désert de nuit.

C'est cette lueur que, sans s'être concertés, le père et la fille regardaient.

— La folle, grommela Benoist, tandis que Maryse sentait son cœur se serrer.

Le père Masclat se pencha sur la jument et la cingla de son fouet. Elle, qui sentait proche l'écurie, enleva la côte au galop. Mais le cahotement des roues sur le terrain rude et pierreux n'empêcha

point Maryse Masclat, cramponnée à la charrette, de suivre le cours des idées que cette lueur évoquait.

Le visage du père restait sombre. Leurs pensées, dans le fond, s'apparentaient, et c'était Rose Bazailles, cette vieille qui gîtait seule sur cette pente, dont le souvenir les poursuivait.

Rose Bazailles! Une petite vieille qui avait tout pour être heureuse, hormis l'amour et la jeunesse, dont elle avait passé l'âge, et qui se cachait là-haut, comme une chouette au creux d'un vieux mur.

Cette fille, qui était riche, n'avait pas un compagnon, ni servante, ni domestique... Ceux-ci fuyaient l'humeur sauvage, irascible de la maîtresse de céans et son avarice aussi, se plaignant d'y mourir de faim. Il était d'ailleurs probable que cette Rose, qui n'avait guère de la rose que les épines, n'était pas autrement fâchée de la mauvaise réputation que lui faisaient, l'un après l'autre, les serviteurs congédiés... Elle sacrifiait à l'opinion en s'encombrant de ces gens-là; mais pourquoi avait-elle fait choix de cette médiocre demeure, alors qu'elle possédait, à quelques lieues vers Méchemont, une jolie métairie, sinon pour vivre tranquille, loin des hommes qu'elle abhorrait? Aussi, après plusieurs années, avait-elle définitivement renoncé à découvrir cette perle qui seule lui eût convenu : une servante à sa dévotion et nourrie surtout d'injures.

Et cependant Rose Bazailles n'avait pas toujours été cette petite vieille recroquevillée, qui trottait sous ses maigres chênes d'une allure de souris traquée...

Cela lui était venu avec l'héritage, inespéré, il faut le dire, d'un frère aîné de son père... Elle qui ne possédait pas deux liards s'était vue, du soir au lendemain, une héritière, dans ce pays où peu de bien suffit à vivre... Du coup, elle s'était figuré que chacun, autour d'elle, l'enviait : sa sœur d'abord,

ou plutôt sa demi-sœur, qu'elle avait laissée végéter avec sa nombreuse famille — elle était mariée à Cahors, — plutôt que de lui tendre la main, puis ses voisins, tous ses voisins...

Perdant de plus en plus la tête et incapable de diriger judicieusement la métairie qu'elle n'avait jamais voulu vendre — car la terre, malgré tout, c'est plus sûr que tout le reste, — elle avait fini par se rendre au conseil d'un homme d'affaires qui lui avait trouvé un métayer, homme exact et consciencieux... L'homme d'affaires se chargeait des comptes, et Rose Bazailles, qui eût discuté pour un sou avec une marchande de salade, acceptait les yeux fermés les revenus que lui remettait cet homme, dont les allures et la science supposée en imposaient à sa rusticité autant qu'à son ignorance.

Et elle s'était retirée, désormais débarrassée des soucis qu'elle était, certes, incapable d'assumer, dans cette petite maisonnette en laquelle elle se terrait, d'un bout à l'autre de l'an, disant à qui voulait l'entendre que l'on serait bien mal venu à vouloir l'y assassiner, vu qu'elle n'avait jamais un sou devant elle.

Et c'était vrai... Cette femme, qui, sans posséder une fortune, aurait pu mener aisément une vie de petite bourgeoise, vivait de soupe et de raves, était vêtue de haillons, dépensait parcimonieusement, faisant régler les quelques notes qu'elle pouvait faire par le fameux homme d'affaires, heureuse seulement de ces visites au cours desquelles elle apprenait que son coffre-fort, à la banque, contenait quelques milliers de francs de plus...

Une telle manière de vivre différait trop de ce qu'exige le sens commun pour que les gens ne jugeassent pas Rose Bazailles selon leur logique à eux, évidemment fort éloignée de la logique qui dirigeait la pauvre femme.

Au sujet de Rose Bazailles, les avis étaient partagés. Les uns disaient : c'est une vilaine avare, une femme sans cœur, une vieille sorcière ;... d'autres affirmaient qu'elle était folle... Le curé était de ceux-ci, et même toujours il ajoutait, paternellement bienveillant :

— Pôvre femme, il lui sera peu demandé, car elle a bien peu reçu!

Un troisième parti prétendait qu'il y avait déjà longtemps que la métairie de Verbrie n'appartenait plus à Rose, si même jamais elle lui avait appartenu... Ceux-ci étaient l'exception. Ils avaient beau jeu, pourtant, car la métairie était loin et on n'y pouvait aller voir, et puis y eût-on été que l'on n'eût pas obtenu grand'chose du métayer, homme peu disert et qui, en sus, n'avait jamais rien eu à démêler directement avec Rose. De même, on traitait de légende l'histoire des billets de mille enfouis au fond du coffre-fort, et c'est ainsi que la malheureuse femme vivait, dépouillée de tout, y compris de cette considération que ceux qui possèdent obtiennent pourtant à si bon compte, sans confort comme sans affections, ayant à peine le nécessaire, misérable, hormis toutefois ce rêve d'or dans lequel se déroulaient ses jours ternes et qui, hantant son cerveau déséquilibré, paraissait suppléer, pour elle, à toute réalité...

Une seule chose avait ébranlé quelque temps l'opinion des habitants et contribué à conserver à la vieille fille quelques rares sympathies. Cette chose, c'était l'affection que son vieux cœur racorni paraissait encore garder à un neveu à elle, un fils aîné de sa sœur. Elle le recevait, gamin, au cours des vacances de Pâques, un mois complet aux grandes vacances. Elle avait toujours pour lui un lit au fond du grenier, au-dessus de sa propre chambre, et si, lorsque le garçon était là, le menu restait frugal, il

devait être suffisant, à en juger par sa bonne mine et les dires du boulanger.

Jacques Alciate — c'était son nom — avec le temps était devenu un homme. Il était de moyenne taille, mais solidement charpenté, avec des traits nets et fermes, sans dureté, une physionomie mobile, un regard assuré, qui eût été facilement dominateur si un sourire très doux n'en fût venu fréquemment tempérer l'autorité.

C'était un fait, en tout cas, que, tout petit, il faisait déjà marcher au doigt et à la baguette les enfants de Meillac aux jeux desquels il se mêlait. Toutefois, il s'était, aux Pâques de l'an dernier, brouillé avec la vieille Rose, et il avait dit aux Masclat qu'il ne reviendrait pas chez elle.

V

Pour que Jacques, après la scène qu'il avait eue avec sa tante, eût songé à se réfugier sous le toit des Masclat — car c'est sous leur propre toit qu'il avait passé sa dernière nuit au village, — il fallait qu'il eût l'habitude d'y fréquenter...

Et, de fait, c'est chez le cultivateur qu'il venait déjà, tout enfant, jouer avec Maryse et avec son frère Féli.

Féli avait exactement son âge, et Maryse qui, toute petite, était déjà entreprenante et décidée, suivait partout les deux garçons. Sans doute, François Cazalous fréquentait, lui, la métairie d'un bout de l'année à l'autre; mais François, à peine plus âgé

que Maryse, faisait à celle-ci l'effet d'un enfant, alors que toujours, en quelque sorte, elle avait considéré Jacques Alciatte comme un homme. Ne faisait-il pas preuve, enfant, de ce sentiment protecteur, instinctif et délicat, que les meilleurs éprouvent aux côtés d'une femme? Maryse n'avait peur de rien lorsque Jacques était avec elle, ni du mugissement du taureau échappé de la prairie, ni de la solitude des combes, hantées le soir d'ombre violette, ni du cri de l'effraie sous les chênes, ni des figures singulières que prenaient, dans les nuits de lune, les buissons et les chemins, ni même des coups des mauvais gars.

C'est cette confiance absolue qui avait été, tout d'abord, le fond de cette affection qui l'unissait à Jacques Alciatte, un fond d'autant plus précieux que ses rapports avec Féli et surtout avec les autres gars du village, plus rapprochés de son âge, étaient toujours, plus ou moins, sous le signe du poing ou de la griffe, comme les jeux de ces chatons issus de la même portée.

Avec Jacques, pas de niches à craindre, mais, au contraire, de belles surprises dont il lui emplissait les mains : fleurs et fruits, et le jouet taillé à même l'écorce de l'arbre.

Bref, Jacques avait dix-neuf ans et Maryse n'en avait pas seize que les jeunes gens s'étaient promis l'un à l'autre, et l'attitude des parents, leurs paroles, leurs plaisanteries étaient bien la plus certaine de toutes les approbations.

C'est que, dans ce temps-là encore, les Masclat étaient de ceux qui croyaient dur comme fer à la fortune de Rose et qui tenaient tout uniment la vieille fille pour un être avaricieux. La façon dont Rose Bazailles en usait avec son neveu pouvait leur permettre d'espérer qu'un jour viendrait où le garçon serait maître de cette petite fortune que la

vieille fille possédait... Et puis, enfin, Jacques était un garçon plaisant... Le père savait qu'il était bien réputé à Cahors et qu'après le service militaire il se ferait aisément, en ville, une « gentille situation ». Ils n'ignoraient pas non plus que Jacques aimait bien la terre, et ils le croyaient capable de s'y mettre, s'il le fallait. Déjà, pourtant, ils pensaient à François; mais François n'était pas alors ce qu'il était aujourd'hui. Il s'était dégrossi tout à coup. Rude et revêche auparavant, comme un pommier avant les fleurs, c'est seulement depuis quelques mois qu'il s'amendait et promettait d'être un beau gars; lui aussi avait du bien, et il commençait de tourner autour de Maryse, comme l'ombre autour du peuplier. Et c'est pourquoi le père et la mère Masclat n'avaient plus pensé qu'à François, dès lors que Jacques n'était plus le beau parti qu'ils espéraient.

Il était venu, le malheureux, lui-même, leur annoncer que sa tante le déshéritait... Lui-même, dans l'innocence de son âme, il leur avait porté le coup... un coup qu'ils ne prévoyaient pas et qu'on eût dû, pourtant, prévoir, car enfin, quelle constance attendre de cette pauvre folle de Rose? Mais il est des gens qui, toujours, se repaissent d'illusions.

Ainsi étaient les Masclat. Ils bâtissaient, à tout bout de champ, quelque château en Espagne... Ils avaient, le père et la mère — car la bonne vieille Faustine n'entrait pas dans tous ces calculs, — supputé par la pensée le bien de Rose Bazailles, en avaient déjà disposé : Jacques vendrait la métairie — la fameuse métairie, — viendrait s'installer à Meillac. A quelle allure peuvent courir certaines imaginations, alors surtout qu'elles se figurent s'empresser vers un tas d'or!...

Quoi qu'il en fût, la déception avait été fort rude, au moment où, après des mois d'accord, les Masclat

songeaient à fêter officiellement les jeunes gens!

Sur la route du retour, Benoist, ainsi que Maryse, croient revivre cette soirée...

Jacques, pâle un peu, mais calme, pourtant, et s'efforçant de sourire, et si loin, le malheureux, de supposer que sa pauvre vieille folle de tante avait pu être pour quelque chose dans l'accueil des mé-tayers...

Maryse l'entend dire encore :

— Eh bien! vous savez, mes amis, je pars plus tôt que je n'avais dit... Ma tante me met à la porte!

— Bah! avait protesté Benoist, querelle d'amoureux, sans doute; cette pauvre Rose n'a que toi à aimer.

— Ça doit être encore de trop, avait constaté le garçon avec philosophie; la pauvre vieille doit avoir l'esprit dérangé...

C'était bien rare que Jacques Alciatte parlât ainsi de sa tante, et Maryse, qui le connaissait, devina à cette parole qu'il était beaucoup plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Allons donc, ça s'arrangera! affirmait madame Masclat.

— Vraiment non... Je ne pense pas... Pour moi, je suis décidé : je n'y remettrai pas les pieds. D'ailleurs, je ne pourrais pas. Elle m'a fichu à la porte, et je viens même vous demander de passer la nuit chez vous.

— Bon Dieu! s'écriait la Faustine, il y a une place pour toi, *moun fil'*!

Jacques avait narré alors cette dispute, qui avait éclaté brusquement, à propos de rien, pour dire, une réflexion qu'il avait faite au sujet d'un trou dans le toit.

— Et maintenant, avait ajouté le jeune homme, je me rends compte que, depuis longtemps déjà, la bonne femme me cherchait noise; mais, habitué

à ses manières, je ne m'en faisais pas du tout...

— Tu y retourneras demain, protesta Benoist.

— Que non pas! affirma Jacques. Pensez-vous qu'elle a prétendu que je venais pour l'héritage,... son héritage!... Et que, étant sûre de la chose, elle avait fait un écrit comme quoi je n'aurais pas un sou, ni moi, ni maman, ni personne. Elle voulait même me le lire!

— Je comprends que ça t'ait mis en rogne! reconnut le père Masclat.

— Hé! pas son maudit papier, mais cette idée d'affirmer que je venais pour la dépouiller, alors que je me moque de ses sous et que la première chose à faire, en cas d'une pareille aubaine, ce serait de donner leur part à maman et à mes frères.

— Tout de même! T'es rien maboule! n'avait pu se tenir de s'exclamer le père Masclat.

Mais Jacques, sûrement, avait cru qu'il plaisantait, surtout que Maryse, dans le même temps, et sans souci des gros yeux de Caroline, avait crié :

— Pour sûr, tu aurais partagé!

— Alors, interrogeait Benoist, cette fois-ci plus sèchement, c'est tout ça, votre dispute?...

— Oui, tout ça, et, pour le moins, ça suffit!...

Le père s'était tu, et Maryse croit encore sentir le froid subit de ce silence passer en frisson sur son dos.

— *Boun Diou!* marmottait Faustine, réfugiée dans le cantou, si c'est permis, des choses pareilles!...

Féli, renversé sur le banc, la tête appuyée au mur, semblait guetter, dans les peyrolles de cuivre, les braises que l'âtre y allumait; les deux petits, Claude et Marie, regardaient Jacques avec des yeux effarés, parce qu'ils pensaient à sa vieille sorcière de tante et à cette immense marmite qui, nuit

et jour, paraît-il, bouillait dans son foyer sans flammes.

Caroline et Benoist paraissaient tous deux hostiles... Caroline, les yeux à terre, déjà raidie pour la lutte. Benoist, congestionné, moins encore par la colère que par les idées à sortir de sa cervelle épaissie...

Et ça faisait un tel contraste, cette atmosphère d'inimitié, avec les jours précédents, que Jacques, lui-même, peu à peu, en avait senti l'atteinte.

Il s'était levé brusquement.

— Si je vous dérange...

— Pécaïre! nous déranger!... avait protesté la Faustine.

— Tout de même! Tu peux passer la nuit ici, avait ajouté Caroline, après avoir consulté du regard son mari.

Jacques avait alors cherché le regard de Maryse... Et celle-ci savait bien que leurs fiançailles, leurs vraies fiançailles, dataient de ce regard-là.

Avant, elle aimait Jacques, sûrement, mais un peu comme la source qui va d'instinct à la rivière... Aujourd'hui, c'était autre chose : elle l'aimait pour toute la joie de la vie, mais peut-être davantage encore pour la peine, toute la peine dans laquelle, plus encore que dans le bonheur, s'enracinent les vies humaines.

Elle lui avait, dans ce regard, rendu tout ce qu'elle avait reçu de protection et de confiance, car c'était elle, ce soir-là, qui le protégeait du mal et l'assurait du lendemain.

Il l'avait bien compris, d'ailleurs, lui qui l'avait dévisagée de ce beau regard assuré qui était sien et auquel déjà, tout petit, les gars de Meillac obéissaient.

Et il lui avait souri, d'un sourire bravement confiant, un brin de malice brillant au fond de ses pru-

nelles dorées. Que pesait, auprès de leurs jeunes amours, le mécontentement d'un instant?... Autant en emporte le vent!

Le lendemain, au fond de la combe où le soleil levant glissait un bras de lumière, il l'avait, lui, entourée de ses deux bras, plus chauds et plus doux à son cœur que le rayonnement du soleil... Et là, ils s'étaient de nouveau promis, promis l'un à l'autre, pour toujours.

Maryse n'était pas fille à oublier cette promesse. Il eût fallu, mon Dieu! rien moins que de lui arracher le cœur... Alors, après, on pourrait voir...

La fille sourit de cette vision macabre.

Un cahot plus rude que les autres la rappela au moment présent. Hélas! il n'était autour d'elle ni Jacques Alciatte, ni cette douce chaleur d'amour, ni même cette amère pensée de mort, douce encore venant par Jacques, mais la route sombre dans la nuit froide et le père qui jurait.

La Roussine avait heurté du sabot une mauvaise pierre... Benoist l'avait retenue à temps; mais de penser que la bête aurait pu se couronner comme cela, bêtement, à deux pas de la métairie, le mettait comme en fureur...

Après tout, était-ce cela ou la rancœur des soucis imprudemment agités, tandis que Maryse rêvait?...

Les premières lumières du village apparurent au fond de la nuit. Maryse distingua, en passant, le pont de pierre et l'ombre blanche du grand cerisier fleuri. Des cris d'enfants, des voix de femmes résonnèrent; l'église dressa sa masse trapue.

Benoist la contourna, puis se trouva au sommet du raidillon qui conduisait à Masclat. Rendu prudent par le faux pas de *la Roussine*, il la retint solidement; pourtant, celle-ci franchit avec un grand élan la barrière, fort heureusement toujours ouverte lorsque Benoist était absent. Une roue écrasa quel-

ques branches d'une des plantes de mahonia, placées de chaque côté de l'entrée.

Quelques secondes plus tard, la charrette s'arrêtait devant la porte, au haut de laquelle se découpait le rectangle de verre éclairé par la lumière de l'intérieur.

La porte s'ouvrit et des clartés s'allongèrent sur le sol, tandis que Benoist et Maryse descendaient de la voiture.

— Pas de lanternes ! s'exclama Féli.

Le père dédaigna de répondre. Sans se préoccuper du garçon, auquel il abandonna l'équipage, il entra dans la cuisine.

C'était une vaste pièce carrée, dallée de pierres inégales. Deux buffets, un bahut, une table de chêne avec un banc de chaque côté, en constituaient le mobilier ; la suspension à pétrole éclairait, de sa lumière jaune, la table servie pour le repas, les assiettes de faïence, les cruches remplies de piquette ; dans le foyer, alimenté de sarments secs, des flammes montaient, vives et hautes, rougeoyant dans les bassines qui leur faisaient vis-à-vis. L'odeur de la soupe aux choux s'échappait de la marmite pendue à la crémaillère.

Maryse était entrée dans la salle derrière son père, et elle remarqua tout de suite que sa grand'mère, la Faustine, avait déserté le cantou... Deux chats s'allongeaient à leur aise sur la bancelle où la vieille avait coutume de s'asseoir.

« Pourvu qu'elle ne soit pas malade ! » eut le temps de se dire la jeune fille, qui savait bien que la bonne femme se rangeait à son parti... Mais celle-ci sortit, tout à coup, du coin d'ombre où donnait l'office attendant à la grande salle.

La vieille femme, au seuil de la petite pièce, regarda Maryse, qui suivait de près son père. Elle branlait curieusement le menton. Les coques noires

de sa coiffure se balançaient sur sa tête comme un signal, et Maryse, accoutumée à voir maintenant sa grand'mère somnolente ou recroquevillée sur sa chaise, auprès du foyer, s'imagina que quelque chose de nouveau était survenu.

Lorsque Faustine fut sous la lampe, ses yeux brillèrent, l'espace d'un éclair, comme au temps de sa prime jeunesse. Étincelle rapidement éteinte.

Caroline la regardait.

— Votre assiette, mère, dit-elle.

Faustine tendit son assiette, drôlement creuse, pour le *sabro*. Son regard s'était éteint. Toutefois, Maryse demeurait persuadée qu'elle avait quelque chose à dire, quelque chose... — était-ce son imagination hantée par le souvenir de Jacques qui le lui faisait voir partout? — quelque chose qui concernait Jacques.

Les gens mangeaient sans mot dire, apaisant leur première faim avec de grandes lampées bruyantes.

Maryse, entre chaque cuillerée, regardait à la dérobée les siens autour de la table.

La Faustine, repliée maintenant sur elle-même, avec son visage fripé comme la peau d'une petite pomme oubliée toute l'année dans l'arbre; sa mère, si plaisante encore avec ses yeux de jais dans son visage trop maigre; mais elle la sentait, ce soir-là, plus loin d'elle, presque hostile... Féli avait un drôle d'air; deux à trois fois, il la regarda en dessous. Le regard de Caroline oppressait surtout les convives. Les deux petits n'osaient pas rire; parfois, ils se poussaient du coude, ouvraient la bouche, mais, au « hum! » bruyant de leur mère, la refermaient précipitamment.

Il n'était pas jusqu'à Benoist qui ne ressentit un malaise d'un accueil dont le silence se prolongeait bizarrement.

— Ah çà! dit-il à un moment, en relevant sa

large face et tenant en l'air la fourchette où s'emmêlait la salade.

Mais ses yeux, qui cherchaient les yeux de sa femme, comprirent que le moment n'était pas venu d'interroger.

Alors il se mit à parler des courses faites à Cahors. Maryse, pour essayer de dissiper cet inexplicable trouble qu'elle ressentait depuis son retour à l'oustal, s'efforçait de dire son mot.

Benoist approuvait, heureux de cette détente, espérant déjà à demi que ses paroles de tantôt cheminaient dans cette tête rebelle.

Caroline, également, lui donnait la réplique.

« Elle n'a donc rien contre moi », pensait en elle-même la jeune fille.

Le soir, seulement, au moment de se coucher, la petite, enfin, comprit...

La Faustine avait rôdé toute la soirée dans la cuisine, feignant de ne pas entendre sa belle-fille qui la pressait d'aller au lit.

— Laisse-la, avait même fini par intervenir Benoist, qui n'aimait pas que l'on molestât sa vieille mère.

Si bien que Caroline, fâchée, était remontée avant elle.

Maryse était déjà dans sa chambre, et, bien qu'elle prêtât l'oreille, elle n'avait point entendu le pas traînant de sa grand'mère le long des marches de bois.

Elle eut pourtant enfin l'idée que son père et sa mère étaient couchés; elle sortit à pas de loup et rencontra Faustine, juste au haut de l'escalier. Et la vieille lui souffla :

— Je ne devrais peut-être pas te le dire, mais, pécaïre ! il m'a fait pitié !...

— Jacques ! s'exclama Maryse.

— Il est venu, confia Faustine. Demain, toute la

journée, dans la combe de la Rochambrée, eut le temps de lui chuchoter la vieille femme.

Caroline rappelait déjà sa fille. La fillette n'eut que le temps de dégringoler en bas, tandis que Faustine présentait à sa belle-fille sa vieille face paisible.

— Je viens de la rencontrer qui descendait à la cuisine, expliqua-t-elle à sa belle-fille.

Caroline, satisfaite de les voir séparées, après s'être assurée que sa mère allait à sa chambre, rentra, elle aussi, se coucher.

VI

Depuis qu'elle était levée, Maryse cherchait en vain quelque prétexte pour s'éloigner... Sa mère était tout autour d'elle, comme l'armée au pied de la citadelle...

Et cependant, elle était tard venue, cette aube... Maryse l'avait attendue toutes les heures, fermant les yeux dans l'espoir que, lorsqu'elle les rouvrirait, le jour blanchirait la vitre; mais, à chaque fois, la fenêtre dessinait le même carré décevant, taillé à même la nuit.

Tantôt la jeune fille ressassait sa peine de n'avoir pas été là hier... Juste hier! Le père était à Cahors! Jacques serait venu... Caroline, sans doute, lui aurait fait grise mine, mais, elle, rien que d'un sourire, aurait tout remis en place... Jacques aurait su, une fois de plus, qu'il pouvait compter sur elle, toujours! Sait-on jamais assez cela?... Et elle aussi

aurait su, car, enfin, depuis le jour où son fiancé avait quitté le pays, ils ne s'étaient pas revus seuls, et il devait lui écrire.

Elle n'avait reçu aucune lettre, rien qui lui dise que leurs vies étaient demeurées scellées; mais, enfin, il était venu.

Il avait parlé à Faustine, lui avait donné ce rendez-vous dans la combe, et ceci, non seulement effaçait toutes les inquiétudes, mais enfiévrant la jeune fille et faisait monter à ses lèvres les chansons, depuis tant de mois refoulées. Elle les fredonnait à mi-voix :

Au jardin de mon père
Vive l'amour!
Y avait un oranger
Vive! vive l'oranger.

— *Avez-vous mal dé testo
Ou bien lou mal d'amour?
— Je n'ai pas mal dé testo
Mais bien lou mal d'amour.*

Et puis elle en revenait à se figurer le jour... Elle irait de bon matin... Personne autre que Faustine ne connaissait le rendez-vous, le beau rendez-vous d'amour...

Elle partirait à l'aube... Ah! bien oui! On la chercherait! Qu'importe! Son cœur avait trop soif; elle voulait entendre Jacques :

« Tout comme avant, tout mon amour. »

Elle imaginait son visage et se prenait à pleurer de ne l'avoir point vu aujourd'hui et que ce cher grand bonheur fût retardé de tant d'heures.

Et voilà! A suivre la ronde des pensées que la joie ailait, elle avait dû s'étourdir et, comme l'enfant aussitôt la farandole, trébucher dans le sommeil, pas longtemps, mais, durant ces précieuses

minutes, l'aube traîtresse était venue, et elle avait senti son cœur bondir dans sa poitrine lorsqu'en rouvrant les yeux elle avait entendu, en bas, la voix âpre de sa mère...

Comment,... comment fuirait-elle?...

Il était déjà trois heures de la soirée, et Maryse n'avait pas pu.

Caroline jouait avec elle, inconsciemment, comme le chat avec la souris, l'affamant pour mieux la tromper,... car elle lui donnait de l'ouvrage et lui disait de ces mots qui lui faisaient espérer qu'elle allait pouvoir s'évader,... courir à la Rochambrée.

— Tantôt, s'écriait Caroline, tantôt, je pense, je ferai visite à la Vérine qui a perdu sa vieille mère.

Et Maryse se disait qu'il n'était point besoin qu'elle allât voir la Vérine.

Ou encore M^{me} Masclat calculait qu'on aurait fini le travail pour le moins avant trois heures.

Mais, tandis que Maryse pensait qu'il lui faudrait s'approprier, se faire bien vite plus belle, la mère jetait un regard au ciel où l'orage s'amoncelait.

C'était comme une conspiration ourdie autour de la pauvrete... Sûrement le père en était, qui avait, dès le matin, demandé à Maryse ce travail si pressé à son complet du dimanche.

La vieille Faustine, de sa place, voyait, à n'en pas douter, les rets de ce méchant filet où la petite se débattait... Deux fois elle avait ouvert sa pauvre bouche édentée, et puis elle avait attendu... Mais son œil qui, obstinément, se posait sur sa belle-fille, impatientait celle-ci :

— Qu'avez-vous, mère, à me regarder ainsi?

Ce qu'elle avait! La bonne vieille ne pensait pas que le moment fût venu de le dire; toutefois, elle demeurait dans le cantou, hérissée et l'œil au guet, comme la poule près de son poussin.

Et Maryse reprenait courage de sentir la vigilance de cet œil qui, pas à pas, compatissait à ses angoisses.

Et le moment vint enfin où la fille put s'enfuir... Après quatre heures, Caroline, relâchant sa surveillance, s'en alla visiter la Vérine.

Elle pensait qu'actuellement le danger était passé,... si toutefois il y avait un danger, car elle ignorait que Jacques eût parlé à la Faustine, et, si elle avait tant et tant harcelé sa pauvre fille, ce n'était pas qu'elle se méfiât tellement, mais en réaction aussi de la mauvaise humeur provoquée par la visite de la veille.

Alors qu'elle savait, maintenant, que François courtisait Maryse, de constater que Jacques Alciatte conservait encore de l'espoir l'avait rendue quasi furieuse.

Les précédentes visites que le garçon avait faites ne lui avaient donc pas suffi! On ne lui en avait donc pas assez dit, à ce garçon!

Et, cependant, Caroline pouvait se rendre la justice qu'elle avait été en tiers dans toutes les conversations, et même, la fois dernière où le garçon était venu, Benoist l'avait reconduit et lui avait nettement laissé entendre que jamais, au grand jamais, Maryse ne serait pour lui.

Heureusement, cette fois-ci, sa fille était à Cahors,... et elle avait eu le temps de faire la leçon à Féli... Il n'y avait que sa belle-mère, la Faustine, qui vous avait certains jours des idées de l'autre monde et à laquelle elle n'avait rien osé dire... C'est pourquoi elle s'en défiait.

En tout cas, elle avait été, pour son compte, assez peu hospitalière pour que Jacques renonçât à attendre le retour de la voiture, et, en même temps qu'elle le poussait à partir, lui faisant comprendre qu'il gênait, elle avait su, par lui-même, que sa

vieille folle de tante était toujours irascible et fâchée avec les Alciatte.

Le lendemain, lorsque quatre heures sonnèrent, Caroline se figura n'avoir plus rien à redouter.

Outre qu'elle ne voyait pas du tout où Jacques aurait passé la nuit, elle pensait qu'après vingt-quatre heures le garçon aurait rejoint son régiment, car il terminait actuellement son service militaire et était caserné loin, jusqu'à Toulouse.

En manière d'acquit, sur le seuil de l'oustal, elle se retourna et cria, désignant le ciel menaçant :

— Gare l'orage ! Ne t'éloigne pas, Maryse, et veille à Claude et à Marie...

Maryse ne répondit pas, mais ses grands yeux, de la table où elle terminait d'éplucher les légumes de la soupe, se levèrent, remplis de détresse.

— *Moun fil' !* chevrota la Faustine...

Et la tendre appellation ouvrit les écluses de ce cœur qui s'était trop longtemps contenu.

Pourquoi fallait-il encore que, dans ce pauvre moment d'espoir, se glissât ce lourd remords?... Ses parents ne consentaient point, et, cependant, pouvait-elle laisser Jacques aller sans cette certitude d'amour?...

Une larme s'écrasa sur la table,... puis des larmes submergèrent sa joie. Elle cacha sa tête en ses mains, honteuse de ce désespoir ; mais l'eau brûlante coulait au long de ses doigts joints.

Une main douce effleura son front.

— N'aie de crainte, ma fille, lui chuchota la Faustine... Va, la vieille connaît ton cœur, limpide comme l'étang des Cassagnes, où se mire la glycine... Va, ma fille, prends courage ! La vie ne finit pas ce soir ! Et il faut acheter son bonheur !

La vieille femme se tut, et Maryse, les yeux séchés, la regarda... Comme elle avait dit cela, la grand'mère !... Elle qui restait parfois des heures et

des heures sans dire mot... Avait-elle donc dû autrefois, elle aussi, acheter son bonheur?

— Va, reprit encore la vieille femme, éclairant de son regard le fond même de la conscience de Maryse... Va, ma fille... Tes parents vous ont accordés... Tout ce bien que l'on espère ne peut prévaloir contre ça... Pécaïre! Il faut le lui dire.

Alors Maryse, se sentant enfin libérée, s'apprêta pour Rochambrée.

Il fallait, pour y atteindre, contourner ce haut coteau où la vieille Rose Bazailles avait établi sa demeure... La Rochambrée était creusée à même les assises profondes du Costa Rita et de la colline voisine... C'était une sorte de couloir, encadré entre deux pentes. De gros rochers l'encombraient, venus d'on ne sait quel horizon, car les calcaires des collines avoisinantes s'effritaient sous le bâton.

Des mousses épaisses, une herbe tendre, emplissaient le fond de cette fosse presque toujours dans l'ombre... De petits arbres clairsemés : érables, acacias, chênes, cognassiers et pruniers sauvages, s'enracinaient dans les pentes, jusqu'à la zone pierreuse où des ajoncs, des bruyères, de grêles genévriers hérissaient, de-ci de-là, le sol couleur de poussière... Sur la droite, un petit bois de châtaigniers fermait l'entrée de la combe, contribuant par sa feuillée à y entretenir ces ténèbres qui y régnaient, pour ainsi dire, du lever du soleil à la nuit.

De la vigne cultivée sur les plateaux, on n'avait pas vue dans cette combe, et accès bien moins encore, car les pentes étaient à pic et le sol manquait sous les pas.

C'était vraiment un lieu désert...

Maryse s'y achemina par la route de Saint-Germain... Elle savait qu'elle trouverait, sur sa gauche, un sentier dans la prairie, qui la mènerait jusqu'au gué, où elle traverserait le ruisseau, et qu'après

avoir cheminé le long du pré, elle joindrait *lou coustalou* qui s'élevait à mi-côte, jusqu'à l'endroit favorable à la descente.

La jeune fille allait, vive et preste, respirant, sans y prendre garde, le parfum de l'aubépine, mêlé à l'odeur d'herbe humide qui montait de la prairie.

Au gué, elle posa hardiment son pied fin sur les pierres branlantes entre lesquelles l'eau filait, argentée comme l'anguille.

Après le gué, dans le sentier séparé du vallon fertile par un rideau d'arbrisseaux, la petite se prit à courir. C'était son cœur qui l'emportait...

D'autres craintes, maintenant, l'assaillaient... Serait-il là vraiment, Jacques? Là encore... Depuis l'aube!

Ne se serait-il pas lassé d'attendre, en cette sauvage solitude où seuls percent, de loin en loin, l'appel des laboureurs et le tintement des eskillos, ces clochettes pendues au col des brebis qui, hardies comme les chèvres, pâturent au haut des collines?

Alors que Maryse abordait la descente, à mi-chemin de la combe, une goutte de pluie mouilla sa main, accrochée au tronc d'un prunier.

Elle dégringola rapidement, et les cailloux qui roulaient réveillaient l'air, où sommeillait tant de silence.

Ses yeux noirs, dans sa peau couleur d'abricot, étaient plus profonds, plus brillants que ceux des filles de Meillac.

Ses cheveux sombres, nattés tout autour de sa tête, lui faisaient une mince couronne, car ils étaient si fins qu'ils fondaient, une fois tressés, tandis que, sur ses épaules, ils gonflaient, comme soulevés par un invisible zéphyr.

De sa tresse, tout alentour de sa tête, s'échappait la mousse légère des petits cheveux rebelles.

La course avait rosé sa peau qui, sans sa belle couleur ambrée, eût été proche de la pêche... C'était plutôt comme un brugnion, pêche et abricot tout ensemble, ou comme ces fruits tachés de rouge qu'un bel été a mûris...

D'oranges, d'orangers
Vive le laurier, vive!
D'oranges, d'orangers
Vive le laurier!

Sa voix grimpait comme l'alouette lorsqu'elle monte au soleil.

Et puis, soudain, elle se cassa...

C'est qu'un chant venu d'en bas avait répondu à son chant :

Je prends mon échelette, avec mon blanc panier.
J'en cueillis trois douzaines, les plus amadurées...

C'est Jacques Alciatte qui lui renvoie les couplets de sa chanson...

Quelques secondes plus tard, tous les deux se sont rejoints; ils ont couru l'un à l'autre, au travers des touffes revêches, des rochers et des troncs emmêlés. Maryse est près de lui, près de Jacques; accotée à sa poitrine, elle entend battre son cœur; il prend son visage en ses mains, et, dans ses yeux penchés sur elle, c'est son image qui se mire...

Le ciel, pourtant, s'est assombri. C'est l'heure où l'orage qui gronde a surpris François Cazalous à la vigne du Fageot... L'éclair lance son zigzag au travers de la combe, du faite d'un mont à l'autre mont... La pluie s'écrase sur les feuilles, lourde et lente, douce d'abord aux amoureux, et puis serrée et cinglante, comme une mégère en colère.

Que leur importe!... Une grotte s'ouvre là, toute proche : ils courront s'y réfugier.

Maryse sait que l'amour de Jacques, brûlant comme le soleil d'été, est limpide, tout comme l'étang dont Faustine parlait tout à l'heure, l'étang qui, avec la glycine, reflète le ciel découvert... Elle sait qu'il la veut pour femme, qu'il lui a voué toute sa vie et qu'il l'aime, en cette minute, non pas seulement jeune et fraîche, avec son parfum de printemps, mais toujours, en quelque sorte, alors même que la fleur aura donné son fruit et que la neige des années ombragera ses traits fanés... Il l'aime de toute sa jeune vigueur, mais encore de tout ce tendre respect qui fleurit au cœur de l'homme lorsqu'il n'a pas piétiné lui-même absurdement son cœur... Il l'aime... Sa main peut rester dans sa main et sa tête sur sa poitrine...

Lorsque le ciel se dégagea, ils sortirent de leur cachette. Dans l'herbe, les calices des fleurs, noyés d'eau, pleuraient encore, penchés à terre, mais déjà les feuilles se redressaient... Des gouttes limpides tremblaient au bord des corolles, que la tige attirait à elle et que la terre buvait... Ils heurtèrent, en passant, le tronc d'un jeune peuplier, et une pluie de gouttelettes froides s'abattit sur leurs épaules. Ils rirent tous deux, confiants l'un dans l'autre, pour toujours.

Les jeunes gens avaient pu enfin, longuement, complètement s'expliquer. Maryse savait que Jacques, jamais, n'avait renoncé à elle et qu'il lui avait écrit... La lettre n'était pas venue. Qu'importe! Cela, c'était le passé, et le présent leur souriait, car ils se sentaient maintenant, l'un et l'autre, sûrs d'eux-mêmes et de leur amour...

On pourrait les faire attendre, mais on ne pourrait empêcher que ce bel amour flamboyât; sa flamme vive brûlerait tous les obstacles dressés.

Cependant, il se faisait tard, et Jacques devait

reprendre à Cahors, ce soir même, un train pour Toulouse... Doucement, il écarta Maryse, mais Maryse ne pouvait s'arracher; quelque chose clouait sa joue à l'étoffe rude de la vareuse du soldat... Alors Jacques mit ses mains dans les mains de son amoureuse, leurs visages se joignirent, et c'est alors, à ce moment, qu'un cri rauque, un cri affreux, retentit, et si proche d'eux! Cela paraissait venir de ce bois de châtaigniers qui fermait la combe à l'ouest.

Interdits, ils demeurèrent quelques secondes, retenant leur souffle, attendant que se reproduisît ce cri inattendu, ce cri étrange et pénible comme le cri d'une bête traquée... Rien ne vint... Ils écoutaient, ne pouvant se rassurer...

Jacques, alors, ne voulut pas que Maryse retournât seule. Puisque lui devait rejoindre la route de Cahors, elle l'accompagnerait jusque-là, et ils se sépareraient seulement sur la grand'route... Maryse, là, ne craindrait plus rien...

Ils allèrent sans se retourner, Maryse encore frissonnante, mais oublieuse bientôt du cri qui l'avait effrayée; ils allèrent, heureux du répit, avant le dernier baiser...

Un homme dressa derrière eux sa silhouette... Il avait un couteau en main et une branche de châtaignier, cette branche qu'il était venu couper : un aiguillon pour ses bœufs!...

François s'adossa à un arbre, et, comme s'il ne pouvait plus suivre de son regard les deux silhouettes, comme si, au lieu de la nuit qui montait, un rais de soleil l'eût aveuglé, il ferma les yeux, se raidit, ... et ses deux mains se crispaient, à même sa chemise ouverte.

Lorsque François rouvrit les yeux, les amoureux étaient loin... Son couteau était à terre... Il se pencha, le ramassa, mais son œil demeura fixé sur

les traînées d'herbe foulée, les sentiers verts que l'amour avait tracés...

Rageusement, coléreusement, il les froissait à coups de bottes; il avait soif de détruire les traces de l'odieuse vision.

Son visage bouleversé avait un aspect bestial... Le menton pointait en avant, accentuant la carrure de sa mâchoire inférieure; ses gestes étaient désordonnés, et ses mains arrachaient follement, à poignée, feuilles et tiges à sa portée.

Tout à coup, dans les touffes d'herbe, quelque chose attira son regard. Il se jeta sur cette chose, il la saisit comme une proie, la fit miroiter dans sa main, et, le visage plus sombre, l'œil plus dur, la bouche contractée davantage, il remonta vers le village.

VII

C'est le surlendemain de ce jour, vers quatre heures, que la pastoure des Johannès, la Jeanneton, s'en revint, tout effarée, des pacages de Costa Rita.

Elle poussait droit devant elle les échines laineuses des brebis, au-dessus desquelles frétillait la queue de *Clairon*, son chien... Son bâton, armé d'une épingle, harcelait les malheureuses bêtes qui, habituées à pareille brutalité, s'entre-choquaient lourdement, dans leur hâte à lui échapper.

Elle, la fille, avait les yeux tout grands ouverts, mais non pas sur les campagnes paisibles : sur un spectacle de mort, gravé au fond de ses prunelles...

Et la nouvelle éclata d'un bout à l'autre du vil-

lage, rapide comme l'étincelle au long de la traînée de poudre :

— La Rose Bazailles s'est fait périr!

La pastoure contait que, passant devant la chaumière et voyant la porte entr'ouverte, elle avait eu la malicieuse pensée de faire une niche à la sorcière...

Elle avait fait signe à *Clairon* de se poster au devant de ses brebis et de les garder sous sa dent; elle s'était avancée doucement, tout doucement...

La Jeanneton avait une figure ronde où luisaient des yeux pas plus gros que des noisettes, mais brillants comme deux braises... Il fallait l'entendre conter l'épouvantable aventure... Tout le village était autour.

— Tout de même, disait la fille, je me promettais, à la porte, de donner deux bonnes claques dans mes mains... Je voulais la faire endêver, cette sorcière... Depuis que je l'avais vue, la semaine passée, qui me montrait ses deux poings et me criait des vilains mots, je regardais cette porte... Tout de même, je me dis : « Allons! cette fois, elle est ouverte... C'est le moment de lui rendre la monnaie de sa vilaine pièce!... »

« Je me laisse glisser lentement. *Clairon*, là-haut, ne bougeait pas... J'entendais les grillons dans l'herbe... J'arrive à la porte, je m'arrête, le temps de prendre courage, et je frappe fort : pan! pan! Une poule m'a répondu. Pourtant, je m'étais sauvée! Eh! elle pouvait me jeter une bassine d'eau dans les jambes!...

« Mais non, elle ne répond seulement pas, et j'ai beau me pencher à droite, à gauche, je ne reconnais nulle part sa vieille bouche édentée.

« C'est drôle, que je me dis. Elle qu'est toujours si mauvaise, elle fait du bruit comme une morte!

« Alors c'est cette idée de mort qui m'a fait y

retourner, car, enfin, elle pouvait bien être morte!

« Cette fois, je fais signe à *Clairon*, qui m'accompagne à la porte. Elle était toujours ouverte... Ça m'a fait froid. Je me retourne, et ça m'a fait plus drôle encore de voir les brebis, derrière moi, deux à deux, comme à l'enterrement. Je pousse la porte... *Clairon* aboie... Les moutons bêlent... Et moi, j'étais à genoux, cachant ma tête dans mes mains.

« Elle se balançait, la pôvre, à une poutre, à un crochet, je ne sais,... pendue! La langue lui sortait, et ses yeux ouverts me fixaient.

« Oh! j'ai couru,... j'ai couru comme une folle!... Et, de l'avoir vue pendue, ça ne m'empêchait pas de penser qu'elle courait derrière moi! »

De fait, la petite pastoure était encore toute tremblante... Elle dut refaire son récit devant ses patrons et devant M. le maire, et chaque fois elle y ajoutait quelque détail nouveau : les yeux du chat, qui brillaient au fond de l'âtre, à moins que ceux-ci ne fussent des charbons encore allumés; la chouette qui, la veille, dans la combe, chantait la mort... Elle avait eu comme un présage...

Enfin les hommes décidèrent de monter là-haut tout de suite, avant que la nuit tombât... Un d'entre eux emportait sa bicyclette, qu'il laisserait au creux de la ravine, dans le cas où il faudrait prévenir les gendarmes à Catus...

Ils montèrent à sept, pas moins : M. le maire et le garde champêtre, et les patrons de Jeanneton : les deux Johannès, le père et le fils; M. le curé, qu'on était allé prévenir, le bourrelier, le sacristain.

Johannès, le fils, avait sa « bécane ». Il la posa à l'entrée du *coustalou*, derrière une grosse touffe d'ajoncs dont les pousses étaient trop tendres pour trouer les pneus du « vélo ».

Des gamins les avaient accompagnés, qui montrèrent la garde autour de la bicyclette, attendant le retour des hommes... Ils les auraient bien suivis, mais Malou, le garde champêtre, leur avait, de sa grosse voix, intimé l'ordre de rester...

Dans le sentier, M. le curé était en tête, anxieux de ce qu'ils allaient trouver et priant pour la pauvre âme.

La Rose avait fait ses Pâques l'an passé. Depuis, M. le curé était monté deux fois là-haut; mais, tout le temps qu'il parlait à Rose Bazailles, elle demeurait tête baissée, marmottant des paroles inintelligibles... Elle avait très peur qu'il ne lui demandât de l'argent et ne semblait soulagée que lorsqu'il se levait pour partir... Pourtant, la salle était balayée, les quelques cuivres, reluisants, les bêtes: quelques poules, deux chevrettes, paraissaient soignées... Rose seule faisait triste figure avec ses vêtements en loques et sa pauvre vieille tête entourée du mouchoir mal assujetti qui laissait passer ses mèches grises...

Le bourrelier suivait de près. C'était un gros homme poussif, déshabitué de ces grimpettes; il soufflait comme un bœuf, trop absorbé par l'exercice pour s'intéresser de près à la discussion qui se poursuivait derrière lui.

Les Johannès et Malou, le garde champêtre, discutaient en effet vivement contre Verrade, le sacristain, qui prétendait que, si la Rose était pendue, il ne faudrait point la dépendre, devant que les gendarmes soient venus. C'est tout juste si, dans le cas où une chance de vie resterait, le bonhomme pouvait admettre que l'on secourût la malheureuse, sans souci de la maréchaussée... Au vrai, après le récit qu'avait fait la Jeanneton, tous pensaient qu'il était trop tard...

— Bast! conclut le bourrelier, qui écoutait d'une

oreille, pour moi, je m'en lave les mains, pourvu qu'il y ait un bon bout de corde!

La plaisanterie fut fort goûtée, et un gros rire secoua les hommes. M. le curé, à quelques pas, semblait n'avoir pas entendu.

A mesure que l'on approchait, on eût pu croire que l'impatience le prenait; à présent, il avançait à grands pas, sans souci de sa soutane que les ronces, de-ci de-là, accrochaient.

— Pas moins, c'est un cabri! grogna le boucher, qui avait, depuis longtemps, renoncé à maintenir les distances... Tout de même, c'est vrai qu'il est temps de courir la confesser!

Les rires recommencèrent. Le sacristain, lui, s'abstint... Il jugeait que ses fonctions l'obligeaient, cette fois-ci, à demeurer à l'écart...

Tous, d'ailleurs, se calmèrent à la vue des tuiles du toit qui surgit sur leur gauche, juste au-dessus de la haie qui enclavait le domaine de la vieille.

Ils pensaient au récit de la pastoure :

« ... La langue lui sortait de la bouche, et ses yeux ouverts me fixaient... »

Ces histoires-là, malgré tout, n'ont rien de très réjouissant.

M. le curé, lui, arrivait à la barrière. Il se retourna : la chaîne des autres, derrière lui, paraissait ralentir encore. Alors il poussa la barrière et entra dans le potager...

Une allée bordée de buis conduisait à la maisonnette... La porte, ainsi que l'avait dit Jeanneton, était encore à demi ouverte.

Le pasteur hésita; une fois encore, il se retourna.

La vue était reposante; tout proche, les pentes arides, coupées par les verdure des combes, dominaient la vallée paisible... Les hauts peupliers ébranchés, disséminés dans la prairie, poussaient d'un seul jet vers le ciel... De l'autre côté du ruisseau, le

sol, jusqu'à mi-coteau, était bigarré par les cultures morcelées; ce n'étaient partout que rectangles de terre labourée, carrés de maïs ou d'avoine, bandes de blé; des fleurs de raves, à l'extrémité des tiges, semblaient planer comme un nuage d'or. Mais le prêtre était insensible aujourd'hui à la beauté de la terre... Ce pauvre corps proche de lui, et dont l'âme avait été arrachée, absorbait toutes ses pensées...

Il se retournait avec l'idée de ne pas entrer là le premier; mais les hommes n'apparaissaient pas encore, restés plus bas, dans le chemin montueux... Il n'entendait même plus le bruit de leurs souliers ferrés, mordant à même les pierrailles.

Il eut un regard au ciel et, cette fois, décidé, pressé plutôt par son zèle, alla d'un trait jusqu'à la porte.

Il la poussa et, sur le seuil, tomba à genoux...

Ainsi que l'avait dit Jeanneton, une pauvre forme pendait, pas très haut, à deux pieds de terre tout au plus. La macabre silhouette, éclairée par la fenêtre qui ouvrait de l'autre côté, partageait la pièce en deux... C'était une vision de mort, plus terrible qu'un squelette aux os disjoints, car cette morte, avec ses vêtements fripés et les oscillations que lui imprimait la corde, paraissait être vivante.

De grosses mouches bleues bourdonnaient autour du cadavre; la vie grondait contre la mort.

M. le curé ne vit même pas, ébloui qu'étaient ses yeux par la précédente lumière, le menton qui retombait sur sa poitrine, marionnette au dernier théâtre, le théâtre de la mort; ni ces yeux que la Jeanneton avait affirmés grands ouverts et qui ne regardaient, pourtant, que le sol de terre battue.

La tête dans ses mains, bien moins, certes, pour écarter la désolante vision que pour recueillir son âme, le curé de Meillac priait...

Il appelait sur la malheureuse ces bénédictions

que toute prière obtient et qui ne dépendent point du temps,... ce temps où les siècles défilent, mais que Dieu voit d'un seul regard...

La Rose Bazailles, la pauvre femme! Il y avait longtemps que lui pensait qu'elle avait la tête perdue... Car enfin, est-ce normal, alors que l'on a du bien, une famille et tant de moyens de bonheur, de s'en aller se terrer au fond d'une pareille solitude et de se priver de tout, pour mieux jouir?...

Car n'est-ce pas le désir de jouir qui, dans le fond, guidait encore sa cervelle? Mais un désir dément et dont la poursuite, à elle seule, prouvait sa folie.

— Vous lui pardonnerez, Seigneur! car, bien moins que ceux-là qui vous crucifiaient au Calvaire, elle n'a pas su ce qu'elle faisait!

Ainsi priait le curé, et les hommes le rejoignirent avant qu'il eût épuisé l'ardeur de sa prière...

Ils demeurèrent bouche bée, muets maintenant devant le terrible spectacle du cadavre assailli de mouches. Ils avaient instinctivement retiré chapeaux et casquettes.

Les Johannès, le bourrelier, le sacristain, s'effacèrent pour laisser entrer le maire, suivi du garde champêtre... Ces derniers pénétrèrent sous le toit, le temps seulement de voir si un papier, quelque objet hétéroclite ne viendrait pas jeter une lumière différente sur le lugubre fantôme.

Ils ne virent rien... que l'escabeau renversé et sur lequel la malheureuse avait dû d'abord se hisser... A part le siège, l'humble pièce était en ordre.

Pas un objet ne traînait, et même le calet de cuivre, dont la Rose s'obstinait à se servir, était à l'habituel crochet avec sa mèche où l'huile suintait.

Les deux hommes ressortirent vite et, au dehors, aspirèrent un bon coup, comme s'ils voulaient

chasser les miasmes respirés près de la morte.

— Elle est comme l'a conté Jeanneton, dirent-ils aux camarades restés dehors, et ça ne date pas d'hier!...

— Allons, reprit le maire, en s'adressant au fils Johannès : faut descendre tout de suite à Catus... Sauve-t'y! Tâche de ramener les gendarmes; ils me retrouveront ici. Tu peux être là avant que la nuit soit venue... Ça serait mieux, car, pour moi, ça date au moins de deux jours, peut-être même davantage.

Le curé se relevait; il se rapprocha du groupe.

— Hein! Monsieur le curé, reprit le maire. N'est-ce pas votre avis aussi que la mort n'est pas d'aujourd'hui?

— Eh! je le croirais volontiers, acquiesça le prêtre.

— Pendant ce temps, dit le maire, nous allons la dépendre, la pauvre!

Les hommes, à présent que la décision était prise, s'entre-regardaient. Ils étaient venus comme ça, pour accompagner le maire, et voici qu'une lugubre besogne leur restait à accomplir. Ils paraissaient déconcertés, et cependant, obscurément, ils avaient dû penser que, là-haut, ils auraient quelque chose à faire.

Enfin, Johannès fils retira son pied du buis qu'il écrasait machinalement... Il tourna le dos à l'oustal et, le corps penché, les bras ballants, commença à redescendre.

Mais il n'avait pas atteint la barrière du petit jardin qu'une voix cria :

— Hé! Johannès!

Il se retourna.

Les hommes, qu'il venait de laisser mornes, hésitants, lui parurent tout changés, agités et effarés...

Ils causaient, faisaient des gestes... M, le curé

penchait la tête — le pasteur était très myope — vers la main grande ouverte que lui tendait le sacristain... Il y avait, à n'en pas douter, quelque chose d'intéressant dans cette main. D'autres têtes se penchaient aussi.

Le maire lui fit de grands signes... C'était lui qui l'avait appelé :

— Johannès!... Hé! Johannès!...

Le garçon revint sur ses pas...

— Tout de même! cria le *custo*, qui paraissait enchanté, tout de même, je viens de faire une trouvaille!...

Il leva son bras en l'air. Il y avait, entre le pouce et l'index, quelque chose que Johannès ne pouvait pas distinguer.

Mais, lorsqu'il fut à deux pas, le sacristain lui mit cette chose sous le nez :

— Connais-tu cela, Johannès?

— Ça, dit le gars sans hésiter, c'est le bouton d'une capote, une capote de soldat.

— Hein! dit le sacristain, ravi... Il s'y connaît, *lou couquin!*... C'est qu'il a servi, pas moins...

« Figure-toi, je m'approche de la pauvre vieille... Je me disais : « Tout de même, ... sait-on jamais? »

« Ce ne serait pas chrétien de la laisser sans une « petite prière. » Mais à peine j'avais fait mon

signe de croix que je vois briller ce bouton, juste sous son pauvre corps, ... à deux pas de l'*escabellou*.

C'est le Seigneur, bien sûr, qui me l'a mis sous le regard! »

Un silence suivit ce récit. La plupart semblaient consternés... Ils avaient la même pensée, mais répugnaient à l'exprimer.

Le maire, enfin, constata :

— Son neveu est venu ces jours-ci.

Il s'adressa au curé :

— Vous l'avez vu, Monsieur le curé?

Le pasteur acquiesça d'un geste, trop ému d'abord pour parler; mais, devant le silence accablant qui suivit sa propre réponse, il crut devoir protester :

— Ça ne peut pas être, ça ne peut pas!... J'en répondrais comme de moi-même...

— Parbleu! dit le bourrelier...

Les autres hochèrent la tête...

C'est alors que Johannès, sur un signe de M. le maire, fila décidément vers Catus...

Le maire resta à la porte avec Malou et Verrade.

Le sacristain se trouvait, à présent, trop important pour abandonner la place.

Les autres, moitié parce qu'ils doutaient, moitié parce que la présence du curé leur imposait cette retenue, redescendirent en silence.

Au village, les langues se délièrent...

VIII

Peu après les obsèques de Rose, Jacques Alciatté fut arrêté...

Les funérailles de la vieille fille avaient été retardées... Ne fallait-il pas attendre que le médecin légiste eût fait ses constatations?... Le permis d'inhumer ne pouvait être délivré qu'après ces formalités.

La malheureuse vieille fille fut enterrée au cimetière; pour elle, M. le curé célébra, à l'église, un service comme à l'ordinaire.

La chose ne faisait pas question, puisque, déjà,

tout faisait prévoir qu'un mandat d'amener allait atteindre Jacques Alciatte.

Evidemment, sans le bouton, le fameux bouton de capote, personne n'eût songé au crime, et même les conclusions déposées par le médecin légiste n'apportèrent pas grande lumière à l'instruction, car le docteur déclara que la mort était due bel et bien à la pendaison et que la position du cadavre et l'état du pauvre corps relevaient indifféremment du suicide ou de l'assassinat.

La vieille avait pu grimper toute seule sur l'escabeau, et la corde à demeure qui, au dire de tous les témoins, pendait à même la poutrelle avait dû lui faciliter l'opération... Une fois juchée à ce funèbre perchoir, rien de plus simple que de renverser d'un coup de pied — qui sait? peut-être pour couper court à toute sorte de tentation, ou encore, bien au contraire, en se débattant contre la mort, — de renverser, donc, l'escabeau.

Oui, mais il y avait le bouton, et il était inexplicable que le bouton fût venu seul... La vieille ne recevait personne, et son neveu était soldat.

Jacques Alciatte, à qui la mort profitait — car on n'avait jusqu'à présent découvert aucun papier déshéritant lui ou les siens, — Jacques Alciatte, au vu et au su de beaucoup, s'était montré dans le pays l'avant-veille de la découverte du cadavre...

Son arrestation s'imposait, surtout lorsque la commission rogatoire dépêchée à Toulouse eut constaté que le bouton trouvé à terre était sûrement au jeune homme et qu'il manquait encore à la capote du soldat. Jusqu'au fil qui, demeuré à la place du bouton, était exactement le même que ce centimètre de fil découvert, le jour de la venue des gendarmes, dans une des fentes du sol, à deux pas de la pendue.

Lui, le garçon, niait, sans doute; mais quand

a-t-on vu un criminel avouer, du premier coup, son forfait?

Et puis, pour tout dire, le garçon n'avait pas eu, dès le début, une attitude très nette... Interrogé sur l'emploi de son temps, il s'était presque contredit. Ce n'est que poussé par le juge qu'il avait fini par avouer avoir passé tout le jour dans la combe de Rochambrée... Et ceci était encore une piteuse explication... Il n'était guère vraisemblable que, sur ses quarante-huit heures de permission, le soldat en eût passé douze, ou même davantage, au fond d'une combe, car, à l'en croire, il aurait erré toute la nuit, n'ayant dormi que quelques heures dans un coin, dans une maison en ruine...

Personne ne pouvait témoigner de la véracité de ses dires,... car il avait, la veille au soir, quitté Meillac vers sept heures.

Il n'y avait que Faustine et Maryse Maçclat qui pussent dire quelque chose pour lui... Elles n'y avaient pas manqué,... et ça avait même fait un fameux grabuge à l'oustal...

Chacun savait que Benoist ne décolerait pas et qu'il en voulait davantage à sa vieille mère qu'à Maryse. Caroline était furieuse, bien qu'elle éprouvât, dans le fond, une certaine satisfaction à triompher de sa belle-mère.

Elle accablait son mari en même temps que la vieille :

— Hé! je le disais tous les jours : la pauvre femme n'a plus sa tête...

Leur colère conseillait mal les parents et contribuait à donner une importance exagérée à la démarche de Maryse.

Malheureusement, la Rochambrée, par *lou coustalou* de la combe, n'était pas si loin que ça de la maison de la vieille, sur le revers du Costa Rita,... si bien que la présence de Maryse à la fin de la

journée, même après le rendez-vous transmis par la Faustine, n'apaisait pas tous les soupçons...

Ces circonstances n'étaient pas toutes connues quand M. le curé inhuma la pauvre vieille.

Malgré cela, certains sourirent lorsque le prêtre, avant l'absoute, lut tout haut le certificat remis par le médecin, affirmant que Rose Bazailles ne pouvait être, depuis longtemps, tenue pour responsable de ses actes.

— Ce bon M. le curé, remarquèrent les paroissiens, entre le suicide et le crime, il en tient pour le suicide, et encore, il est persuadé que la pauvre Rose était folle... Il ne veut voir le mal nulle part!

— Il est trop bon tout de même! constatait, après le service, une dévote de la paroisse; parole qu'une vieille demoiselle, M^{lle} Victoire, de longue date déjà confite dans... le vinaigre, se hâta de mettre au point...

— Moi, je dis que c'est un scandale! Les Masclat étaient à l'église, et j'ai vu M. le curé parler à cette petite,... une petite sainte nitouche qui court après les garçons!... Dans ma jeunesse, on l'eût mise en quarantaine... Ah! les temps sont bien changés!

Jugement qui, malgré tout, parut à tous malveillant, car chacun savait que Maryse était une fille sage. La Faustine, d'ailleurs, ne se gênait pas pour dire que, si elle avait envoyé sa petite-fille dans la combe, c'est qu'elle la savait promise et que sa belle-fille, sans raison, avait mis Jacques Alciatte dehors.

On comprend que, dans ces conditions, non seulement la guerre fût déchainée à la métairie des Masclat, mais que le village tout entier en fût comme en révolution.

Alors que les Masclat ne soufflaient mot de l'accord qui, ils ne pouvaient plus le nier, avait jadis existé entre leur fille et Jacques, ils se voyaient

obligés, en quelque sorte, de reconnaître les faits, et ils ne pouvaient empêcher que l'on attribuât leur volonté de rupture à la raison qui l'avait, en effet, déterminée, à savoir le testament supposé de Rose Bazailles déshéritant sa famille.

Ce n'était pas très joli... Ce sont des choses que l'on fait, mais dans l'ombre, autant que possible... Et même, lorsque, d'aventure, quelque finaud est au courant ou paraît en savoir plus long qu'il ne conviendrait, on s'arrange pour le convaincre qu'il n'y a vu que du feu ou que l'on a eu de bonnes raisons...

« Maryse ! Mais c'était une gamine !... Penses-tu ! Sérieuse, une histoire pareille !... Hé ! tout de même, ... tu ne voudrais pas !... Ce garçon, on ne l'a même pas revu ! »

C'était surtout, toutefois, à l'intérieur de l'oustal que régnait un désaccord qui allait chaque jour s'aggravant, car la vieille Faustine faisait preuve, en l'occasion, d'un tempérament combatif que l'on n'eût pas soupçonné ! La bonne femme avait bec et ongles : pas un mot de sa belle-fille qui ne restât sans réponse ; pas une parole, inexacte ou malveillante, qu'elle ne remit au point...

Maryse, soutenue par sa grand'mère, regimbait, elle aussi, osait affirmer en face que, tout ça, c'étaient des bêtises, et que l'on s'apercevrait bien que Jacques n'était pas coupable...

Ce à quoi son père répondait que, coupable ou non, elle ferait aussi bien de ne pas prononcer ce nom, un nom maintenant déshonoré.

— Et, concluait Caroline, s'il veut se marier, le pâtre, il fera bien d'aller loin ! Personne, ici, n'en voudrait plus !...

Lorsque sa mère parlait ainsi, Maryse n'avait garde de répondre... Ce n'était pas le moment de dire qu'elle avait pour Jacques la même amitié et

confiance et qu'elle était prête, aujourd'hui, à l'épouser, tout comme hier...

François Cazelous n'avait pas, depuis le fatal événement, reparu sous le toit des Masclat, circonstance qui contribuait à augmenter le mécontentement de Benoist...

— Hé! ma pauvre fille, disait-il, le François lui-même te lâche!... Pécaïre! je le comprends! Après les avances qu'il t'a faites, t'en aller rôder dans les combes avec ce garnement!

Là, Benoist rompait aussi, car, outre qu'il avait peine à se contenir, il voyait briller, dans le regard de Maryse, quelque chose qui ne présageait rien de bon, et il pensait que mieux valait se contenter de lui avoir clos le bec par une parole bien sentie.

Il commençait à redouter cette langue, qui s'avérait bien affilée.

M. le curé, au milieu de son troupeau, allait d'une maison à l'autre, s'efforçant de tout apaiser; mais il arrivait que le pasteur, et quel que fût son désir de demeurer, tout au moins apparemment, impartial, trahit ses secrètes sympathies.

Celles-ci allaient toutes à Jacques... Il avait connu l'enfant tout petit, alors que sa tante le recevait. Lorsque celle-ci avait rompu brutalement avec lui, il lui avait conseillé de revenir de temps à autre, espérant qu'il n'y avait là qu'un caprice et que le temps arrangerait les choses; mais, lorsque après quelques visites il avait vu que cette toquée de vieille fille — ainsi qu'il l'appelait à part lui — se mettait dans des fureurs noires aussitôt qu'elle voyait son neveu, il avait fort bien compris que le jeune homme s'abstint.

Jamais, pourtant, il n'avait complètement cessé ses rapports avec Jacques Alciatte. Il l'estimait énergique et droit et ne pouvait imaginer que,

même sous l'empire de la passion, il en fût venu au crime...

Il regrettait seulement que Jacques ne lui eût pas fait part, non plus que Maryse d'ailleurs, de leur penchant mutuel. Peut-être, s'il avait su, eût-il pu les conseiller utilement.

Crime passionnel plus encore que crime d'intérêt : c'est ainsi que l'instruction tendait à présenter la chose. Jacques aurait tué pour s'assurer de l'héritage de sa tante, mais celui-ci lui serait apparu comme la condition nécessaire du mariage qu'il désirait...

Une circonstance, d'ailleurs, aggravait les charges qui, déjà, pesaient sur le pauvre garçon... On avait su que, récemment, il avait cherché à savoir, de l'homme d'affaires qui s'occupait des intérêts de sa tante, si celle-ci, réellement, avait fait un testament...

La réponse, on le savait, avait été négative... L'homme d'affaires ne savait rien. Qui sait si le jeune homme n'avait pas été quérir le papier de la vieille fille, là où il savait le trouver?...

Jacques, à cela, répondait que la démarche près de l'homme d'affaires, il l'avait faite pour contenter sa mère, qui se faisait du mauvais sang à propos de cet héritage... M^{me} Alciatte confirmait ses dires. Mais ce n'étaient là que des mots,... aucune preuve ne les étayait...

M. le curé, cependant, surtout au dehors du village, soutenait le pauvre garçon. Si, par une prudence louable et dans un souci légitime de ne rien dire ou ne rien faire qui attisât les discordes, il s'efforçait de prêcher l'esprit de paix et cette charité mutuelle qui devrait en toute circonstance, en temps de désaccord, surtout, dominer toutes les querelles; s'il conseillait aux familles et aux villageois divisés de s'abstenir, pour l'instant, d'entamer ces

sujets brûlants et d'attendre, paisiblement, toute lumière de l'avenir, il ne s'était pas fait faute de peser de toutes ses forces sur l'esprit des magistrats...

— Car enfin, déclarait-il, les antécédents d'Alciatte ne sont-ils pas plus probants qu'un méchant bouton de capote et un petit bout de fil?...

Toutefois, ainsi que le maire le lui avait, le premier jour, fait remarquer, il avait vu le garçon, lors de son passage à Meillac.

Au sortir de chez les Masclat, Jacques était venu au presbytère, au moment, malheureusement, où le curé partait en course pour un mas où l'appelaient son ministère... Il s'agissait d'un malade, et d'un malade en danger.

Jacques lui avait fait l'effet d'être assez préoccupé; mais est-ce que l'absence de Maryse et la mauvaise réception que lui avait faite Caroline ne justifiaient pas amplement cette préoccupation?... Sans compter que le jeune homme était déçu de le trouver prêt à partir. Par exemple, il ne comprenait pas encore comment Jacques ne lui avait pas demandé de passer la nuit chez lui, au presbytère!... Cela eût été si simple!

Quand le pasteur repassait dans sa tête les événements de ce soir-là, il se rendait compte que, pressé par son malade, il n'avait pas eu, peut-être, l'accueil aussi chaleureux qu'il eût fallu pour mettre à l'aise ce garçon, réservé dans le fond et demeuré fort timide, malgré sa virilité...

« C'est moi qui devais lui proposer... », se gourmandait le pauvre prêtre...

Sa déposition chez le juge fut donc aussi favorable que possible pour le prévenu; malheureusement, ainsi qu'on lui en fit la remarque, elle ne prouvait pas grand'chose...

Le curé n'était d'ailleurs pas le seul à protester

contre l'odieuse accusation; d'autres que lui se refusaient à admettre que Jacques Alciate eût commis une action semblable,... mais ils n'apportaient pas plus de preuves à l'appui de leur sentiment.

Meillac était donc divisé, et, dans le village, la famille Masclat surtout, puisqu'on en venait à dire que Faustine avait menacé de se retirer toute seule dans l'espèce de bicoque qu'elle possédait à l'autre bout du village; ce qui, étant donné son grand âge et cette possibilité qu'elle avait de vivre chez ses enfants, eût été un vrai scandale.

Les bonnes langues prétendaient pourtant qu'elle ne restait que pour Maryse qu'elle ne voulait pas laisser seule aux prises avec le mécontentement des siens...

Ceci, c'était ce qu'on voyait, tout au moins ce qui transpirait des jugements hâtifs, des rancœurs, des déceptions et des haines, des mauvais vouloirs, des violences du cœur et des langues qui s'épalaient ici ou là; ceci, c'était le visible, le prévisible tout au moins, l'habituelle rançon des rapports entre hommes qui ne sont que des hommes... Or, il se passait au village quelque chose de plus étrange et, pourtant, que l'on ignorait.

Chacun ignorait cette chose, sauf ceux qui en étaient, tout ensemble, les témoins et les acteurs; encore ceux-ci commençaient-ils simplement à s'apercevoir du drame qui se jouait, non pas près d'eux, mais en eux, et ce qui rendait poignante leur situation réciproque, c'est que François ignorait tout des vraies causes qui provoquaient chez Pier-rille cette humeur inattendue, et qu'elle n'en savait pas plus long sur les raisons, les vraies raisons de l'attitude de son frère...

Ce n'était pas la discorde qui régnait chez les Cazelous... C'était quelque chose de bien pire que les plus violentes discordes. Du fait seulement que

l'on sait qu'il y a discorde, on marche sur un terrain qui, pour n'être pas aisé, peut cependant être connu; tandis que là on s'avanceit, de part et d'autre, sur le sol aussi suspect, aussi périlleux, peut-être, que ces sables qui, sur les grèves, sous l'apparence d'une complète sécurité, cachent les plus traîtresses embûches...

Il est terrible de penser, difficile même d'admettre qu'un frère et une sœur, élevés l'un avec l'autre et sur les genoux d'une femme qui n'était qu'amour et vertu, puissent avoir l'un contre l'autre quelque sentiment de défiance...

Ils en paraissaient là, pourtant, et ce qui semblait le pire, c'est que François s'apercevait que Pierrille l'observait, et que Pierrille se rendait compte que François la regardait d'un œil tout autre qu'auparavant.

IX

Ils venaient, ainsi que ces derniers jours, de manger leur soupe en silence...

Dans la pièce flottait encore l'odeur des choux, mêlée à l'âcre parfum des fumées qui s'engouffraient par petites bouffées bleuâtres, venant du feu où brûlait un bois humide et, surtout, mal édifié...

Ni François ni Pierrille ne semblaient s'en apercevoir... Ils étaient assis côte à côte devant la table, plus immobiles, dans la pénombre, que les objets aux alentours... Rien de plus impressionnant que les vivants qui sont comme morts.

Ils se taisaient et n'entendaient pas le silence, pas plus qu'ils ne percevaient le battement de l'horloge. Le tic tac du balancier, les yeux glauques du chat noir, quelques braises sous la cendre et l'ombre, qui grandissait, paraissaient les seules choses vivantes... L'ombre avait gagné pas à pas, sournoisement,... se glissant, des coins les plus reculés, jusqu'à la table et, plus haut, jusqu'à leurs visages, difficiles à obscurcir, parce qu'ils faisaient face à la fenêtre,... à la fenêtre où la nuit sévère suivait, de son regard bleu, les progrès que faisait l'ombre...

L'Angélus tinta à l'église...

Pierrille bougea... Ses yeux, qui fixaient la nuit, s'abaissèrent sur le sol, qui n'était plus qu'un nuage obscur en lequel les choses se confondaient : le petit fourneau de fonte, le broc, l'escabeau, le buffet.

La cloche sonna, tout d'abord, à intervalles réguliers. Peu après, les coups s'affaiblirent;... deux, trois battements tintèrent, comme un cœur qui défaille, puis ils reprirent avec vigueur.

— Il se fait vieux, dit Pierrille : il a dû changer de bras.

Elle parlait de Verrade, le sacristain, chargé de sonner la cloche.

François ne répondit pas... Lui aussi, cependant, avait bougé. Il avait tourné la tête vers le mur, où s'encastrait la porte de bois ouvrant sur le corridor...

Pierrille n'insista pas, et même elle profita du mouvement que faisait son frère pour se retourner vers lui et le regarder avidement...

Telle qu'elle était placée, il ne pouvait voir son regard, ce regard naguère si limpide et où s'allumait quelque chose qui était vacillant et trouble... Il fallait qu'elle fût tout près pour fixer dans la nuit son profil que l'ombre cernait, et, dans son profil, cet œil, fixe tout à coup, comme en suspens...

— Ecoute..., dit-il.

Pierrille prêta l'oreille...

Le silence tomba de nouveau dans la pièce, où le tic tac impassible parut narguer leurs émois.

— Non, ce n'est rien, dit François. J'avais cru entendre marcher...

— La nuit est vite tombée, observa Pierrille, sans relever l'observation. Ne trouves-tu pas?... Il y a quelques minutes, c'était presque le jour encore... Elle est tombée brutalement.

— Allume, conseilla François...

Pierrille hésita encore... Elle finissait par ne vraiment plus savoir ce qu'elle pouvait préférer.

Elle souffrait à demeurer au fond de cette obscurité, livrée à cette affreuse tristesse qui montait bien plus sûrement dans son âme que, dans le jour, la nuit... Mais elle craignait davantage la lampe qui, en éclairant les visages, jetterait peut-être aujourd'hui cette lumière, qu'elle souhaitait et redoutait tout ensemble, au fond du cœur de François!

Pendant elle se leva...

Une allumette craqua et une petite lumière brilla dans le ciel noir de l'oustal... Pierrille, de sa main, la protégea et s'approcha de la lampe... C'était une lampe à pétrole, suspendue à un crochet, au-dessus de la grande table.

La fillette enleva le verre, posa l'allumette sur la mèche... Sa main fine, éclairée en transparence, était comme une coquille rose.

— Qu'il est tard! murmura-t-elle, regardant l'heure à l'horloge. Huit heures, déjà!

— Pardieu! tu n'en finis pas! s'écria François brusquement.

— Eh! tu pourrais bien m'aider!... répondit-elle.

Elle n'attendit pas, pourtant, que son frère se levât. Au fond, peut-être préférerait-elle qu'il demeurât, ainsi qu'il était tout de suite encore perdu dans

ce rêve qu'il poursuivait depuis des jours. Quel jour, déjà? Peu importe... Qu'avait-elle besoin d'être sûre que François était comme cela depuis que la Jeanne-ton avait trouvé, tout là-haut, cette pauvre Rose pendue; et depuis encore que Pierrille, le matin de ce jour-là, avait vu..., avait trouvé...

Bah! elle ne savait pas au juste ce qu'elle avait trouvé là. Mieux valait n'y pas penser.

Maintenant que la lampe éclairait crûment les visages, elle préférait que François demeurât à cette place et qu'elle expédiât seule l'ouvrage. Elle s'affairait...

L'eau de la bouillotte était tiède... Elle la versa dans la bassine, et, bientôt, dominant le tic tac du balancier, on n'entendit plus dans la salle que le clapotis de l'eau et le choc des assiettes posées ruisselantes sur l'évier.

— Je t'aide?... questionna François.

— Eh! je n'ai pas besoin de toi! répondit-elle de son ton tout à la fois brusque et chantant.

François n'insista pas...

Pourtant, il avait momentanément secoué cette étrange torpeur en laquelle il était, à tout instant, enseveli.

Il étendit ses longues jambes, bâilla un coup, regarda l'heure.

— C'est vrai qu'il est tard, dit-il.

Ses mains osseuses tâtèrent sa poche, y cherchant comme d'instinct la pipe en terre de bruyère que Pierrille lui avait offerte; et puis ses doigts, tout à coup, s'immobilisèrent, renoncèrent...

— Non, dit-il à haute voix, je ne fumerai pas ce soir.

Pierrille se retourna.

— Tu n'es pas malade? dit-elle, laissant paraître son souci...

François haussa les épaules :

— Cette question! Non, je ne suis pas malade... Depuis quand est-on malade parce qu'on ne fume pas la pipe et qu'on préfère aller au lit?...

« Est-ce que tu es malade, toi? Et pourtant, tu ne fumes pas! Pécaïre! il faut vraiment être femme pour raisonner comme cela!... »

Pierrille ne répondit pas. Elle commençait à être faite à cette sorte de pitié méprisante que François, maintenant, lui témoignait à tout bout de champ... Celle-ci n'avait-elle pas été, après sa propre découverte et la mort de Rose Bazailles, un des premiers indices du mal?

François se leva lourdement; il avança jusqu'à la fenêtre... Des étoiles scintillaient...

— La nuit sera froide, dit-il. Pourvu qu'il ne gèle pas!...

Une casserole, que Pierrille heurta, la dispensa de répondre.

Le garçon étira ses bras. L'ombre qui les prolongeait les jeta jusqu'au plafond... Sur le mur, ils dessinèrent de gigantesques tentacules...

— Ah! *Boun Diou!* sursauta Pierrille qui vit, devant elle, cette ombre... Tu m'as fait peur! gémit-elle... Oh! ces bras, François! Tes bras!

Elle avait sa tête dans ses mains, tremblante encore de je ne sais quelle vision...

Il lui dit seulement :

— Tu es folle!

Alors elle gagna le cantou et s'assit sur le petit banc. La vaisselle était en ordre. On ne voyait plus dans l'ombre que sa mince silhouette penchée.

— Tu ne montes pas? dit François.

— Non, non; je me chauffe un peu.

— A ton aise, grommela-t-il.

Il tourna le dos et sortit.

Dans le couloir, l'idée lui prit d'aller faire un tour dehors...

— Et puis, non ; autant monter ! Pierrille est toute drôle, d'ailleurs... Autant me coucher... Dormir !

Dormir ! Rien qu'à dire ce mot, François eut un ricanement...

Il répéta pourtant :

— Dormir !

Et, tout de suite après, pensa :

« J'irai voir le médecin... Il y a des drogues pour dormir ! »

Il monta les quelques marches qui conduisaient à sa chambre, la chambre de sa mère défunte. La lune, à présent levée, éclairait au travers des vitres...

François n'alluma pas la lampe. Dans son lit, il tourna le dos à la fenêtre et aux rayons, s'allongea le nez au mur...

Les yeux clos, il attendit le sommeil... Ses pensées, un court instant, s'embrouillèrent... Il se dit : « Je vais dormir... » Cela chassa le sommeil... Des idées en foule accouraient, emplissant sa tête enfiévrée.

Il voulut se forcer au calme, essayer de faire un choix parmi cette troupe tumultueuse, n'accueillir que des pensées qui, peut-être, le mèneraient encore au bord de l'abîme souhaité, cet abîme où la mémoire et la douleur s'évanouissent dans l'étreinte du sommeil...

Mais ces images paisibles : les bœufs attelés à la charrue et l'appel du laboureur, les routes monotones et blanches, le ciel au-dessus de lui, étendu dans la prairie, le ruisseau et son clapotis, les brebis même défilant une à une dans la sente,... se transformaient, à peine les évoquait-il, en quelque chose d'apeurant,... quelque chose qui, toujours, par un chemin ou par un autre, le conduisait au fond d'une combe, un soir, au coucher du soleil, un soleil rouge après l'orage ; des gouttelettes perlaient aux branches, et dans le val il revoyait ces deux êtres,

sentait cette morsure au cœur et croyait entendre encore ce cri qui lui avait échappé... Ou, certaines fois, s'il échappait à ce supplice, les douces images qu'il voulait évoquer le conduisaient jusqu'à l'innommable spectacle : cette forme, qu'une aube blafarde éclairait!...

Cette forme... C'était le lendemain, après ce soir dans la combe... Il avait, toutes les heures, revécu, non pas seulement sa déconvenue, mais l'âpre souffrance ressentie, cette souffrance qui, aujourd'hui, lui tordait encore le cœur!

Alors que l'accueil des Masclat l'inclinait à espérer, il avait fallu qu'il comprît, qu'il surprît lui-même la raison de la froideur de Maryse...

Jacques Alciatte... C'est Jacques Alciatte,... ce garçon qui n'était même pas de Meillac, qu'on ne voyait jamais au village;... ce garçon que lui, François, avait joliment oublié; eh bien! c'était lui, pourtant, qui lui volait le cœur de Maryse!

Depuis quand ça durait-il, cette histoire-là? Oh! mais, il allait s'informer! savoir!

Il y a des oiseaux comme ça qui, paraît-il, profitent du nid d'autrui... Maryse,... c'était son bien à lui, son amie depuis toujours, depuis qu'il était au monde... Lui, ce n'était qu'un étranger dont on ne savait seulement pas ce qu'il était devenu, ce qu'il pouvait bien penser... Pardieu! il trouvait Maryse à son gré... Il n'était pas difficile, et elle...

Comment avait-il pu, la veille, le laisser s'échapper?...

A force d'entendre ce grelot sonner dans sa tête affolée, François n'y avait plus tenu. Il s'était levé avant le jour. Son idée, c'était de surprendre le garçon alors qu'il était au lit... Sans doute qu'il s'était remis avec sa vieille folle de tante. C'est chez elle qu'il allait le voir, lui dire son fait, sou-

lager cette peine trop forte et qui criait dans ses membres... Quel bien il aurait éprouvé à pouvoir frapper, frapper...

Et sur le Costa Rita, dans la chaumière de la vieille, c'est ce spectacle qui l'attendait, ce cadavre hideux, car, déjà, ce n'était plus qu'un cadavre...

L'escabeau était à terre et l'oustal dans un ordre inconnu depuis longtemps... Un rectangle de papier blanc était, non pas sur la table, mais au seuil de la porte... Le vent allait l'emporter... François mit son pied sur cette feuille... Pourquoi? Quel instinct le poussait?...

C'était une feuille pliée en quatre; son soulier l'avait maculée.

François souleva l'un des feuillets : une écriture, là-dessous, tâtonnait, lourde et informe, difficile à déchiffrer. François Cazelous n'essaya pas. Ce devait être, pourtant, l'écriture de la vieille. Que disait-elle? Il le saurait, en tout cas... Il fallait bien qu'il sût maintenant tout ce qui touchait à ce garçon...

Il mit la feuille dans sa poche; mais ses doigts, au fond de cette poche, palpèrent un objet dur...

Qu'était-ce, cela? Un bouton. Ce bouton, ramassé la veille dans la Rochambrée, tombé, peut-être, alors que Jacques pressait Maryse, alors qu'ils étaient tous les deux poitrine contre poitrine... La rage monta de nouveau au cœur, au cerveau de François. Ses joues s'empourprèrent, et cet objet, infâme relique d'un être qu'il détestait, il le saisit et le jeta avec violence sur le sol de terre battue...

Le bouton alla heurter un pied de table et rebondit jusque sous l'*escabellou* où il demeura immobile, image puérile et muette des traquenards où tombent parfois les raisonnements des sages...

François, en rentrant à l'oustal, passa par la Rochambrée. Il n'avait pourtant nulle envie de re-

voir cette combe où il lui semblait qu'hier il avait enfoui son amour...

Non, il n'avait, pour son mal, aucune complaisance perverse, et s'il avait pu le fuir, s'il avait pu l'arracher, comme on arrache une mauvaise plante, il l'aurait jeté loin de lui, car il souffrait violemment et dans toutes les fibres de son être, et la haine et la jalousie avaient part à cette souffrance, tout autant et plus, peut-être, que l'amour...

Par quelle affreuse malédiction l'homme en arrive-t-il si souvent à confondre la haine et l'amour?...

Si donc François redescendit la Rochambrée, ce n'était pas pour y raviver sa douleur. Point n'était besoin de cela!

Non, c'était pour éviter toute rencontre... Cette Rose Bazailles pendue... Il ne voulait pas, lui-même, porter la nouvelle au village. On le saurait bien assez tôt.

Pour lui, il s'en moquait bien qu'elle fût pendue ou enterrée, morte ou vivante!... Quelle chose donc, aujourd'hui, comptait pour lui? Même pas Maryse... Jacques, seulement, et pour assouvir sa haine... Et ce Jacques lui échappait... Assurément, il n'avait pas passé la nuit chez la vieille, à Costa Rita... Il était reparti à Toulouse hier soir. Savait-il seulement la chose?...

Tout d'une traite, François Cazelous courut chez lui... Il ne vit personne en chemin. Dans sa chambre, lorsqu'il fut bien sûr que Pierrille ne monterait pas, il s'approcha de la fenêtre, déplia lentement le papier... Déjà les rosées des matins, des deux matins où ce papier, sur le seuil, avait tremblé sous le vent, l'avaient ramolli, détrempé... L'écriture qui le couvrait, à demi effacée par toute cette humidité, n'était pas aisée à lire...

François se pencha davantage. Ses mains frô-

lèrent, sur la fenêtre, les touffes légères des myosotis... Il se recula violemment...

Après? Eh bien! après, il l'avait fourré dans sa poche, ce papier!... Il y était encore maintenant...

François, qui ne pouvait pas dormir, se retourna d'une secousse.. Le lit grinça...

Ce papier... Il était joli, maintenant. Il venait de se souvenir qu'il l'avait roulé, tout le jour, entre ses doigts énervés, et que ce n'était déjà plus qu'une boule informe, mâchurée par sa main crispée.

C'est alors qu'une autre vision se superposa à la combe, à l'oustal du Costa Rita,... à l'écriture, au papier.

C'était Jacques, maintenant, qu'il voyait... Jacques engrillagé, encagé, sur ce lit de fer,... des barreaux à la fenêtre,... une cruche de terre dans un coin.

— Il y est bien; qu'il y reste! hurla le garçon à pleine voix...

Il se dressa sur son séant, surpris lui-même de sa violence.

Une voix criait à la porte :

— Tu rêves, François, tu rêves!

— Eh! bien sûr que je rêve! grommela-t-il.

Il eût donné gros pour rêver...

X

Pierrille, comme François, toute la nuit, avait ruminé sa peine. Sur le matin, cependant, la fillette s'était endormie, sommeil léger que l'Angélus avait secoué dès son premier tintement...

Alors Pierrille s'était levée. L'aube était pâle, légèrement rose. Pierrille la voyait de sa fenêtre; elle venait du fond du ciel, lointaine encore, sans empressement, sûre d'elle-même et du jour.

Pierrille ouvrit toute grande cette fenêtre. Au-dessous, le jardin était encore rempli d'ombre. On n'y pouvait pas distinguer les légumes des plates-bandes, pas même les têtes d'or des granelles, avec leurs collerettes vertes, haut perchées sur leurs pieds tors.

Pierrille, lorsqu'elle était petite, aimait beaucoup les regarder. Elles lui rappelaient, chaotiques et comme scintillantes, si drôlement penchées en tous sens, ces marionnettes qu'elle avait longtemps regardées, il y avait des années, une veille de Noël, dans Cahors.

Au-dessus du mur du jardin, les branches fleuries d'un cerisier voilaient de neige les maisons proches.

« Dommage qu'il ne soit point chez nous ! » pensa Pierrille.

Mais l'air était frais encore... La fillette frissonna; elle referma la fenêtre.

François dormait-il? Oui... Non... Le lit venait de gémir lourdement. Jamais le lit ne gémissait sur ce ton-là quand le frère était endormi.

L'horloge, en bas, sonna cinq heures. Non seulement on entendait distinctement son battement, mais le déclanchement du ressort, comme des coups sourds dans la cloison.

Pierrille écouta; ce bruit était familier, et ce n'était pas la nuit... La nuit! Quel malheur, pensa-t-elle, que la nuit renaisse chaque soir! Car enfin, avec le jour, elle se sentait ragaillardie, et même elle ne comprenait plus comment, hier, elle avait pu si péniblement se débattre contre l'affolante vision...

Un cauchemar, bien sûr! Un cauchemar!

Mais elle n'osa pas évoquer le souvenir de cette ombre! Ces grands bras qu'étirait François et

qu'elle s'était représentés entourant le cou de la Rose. Pourquoi? Autant ne pas chercher... Rosé Bazailles était morte... Pauvre femme!... Quel malheur qu'elle ne puisse pas, elle-même, venir dire ce qu'il en était!

Tout de même, à présent qu'il faisait jour, elle n'allait pas s'imaginer que François pût être cet homme, cet homme avec ces mains crispées sur le cou de cette malheureuse!

Comme pour se fortifier contre de méchantes idées, Pierrille s'agenouilla; mais son geste, tout d'abord, ne lui apporta que tristesse... François refusait maintenant de faire avec elle sa prière... Jamais avant, le soir surtout, il n'y manquait. Au lendemain même de la mort de sa mère, ils avaient continué cette habitude qu'elle-même leur avait donnée.

Bah! Il pouvait bien, après tout, avoir de bonnes raisons... Le travail pressait maintenant... Le soir, il dormait debout!... Ah! ouitche, dormir! Voici que le lit craquait... Il devait, pour le faire crier si fort, se retourner d'un seul coup, dans la rage de l'insomnie. Il dormait drôlement, François!

D'un effort de volonté, Pierrille parvint pourtant à réciter ses oraisons; son cœur n'y était pas encore... Cela rendait son mal plus lourd; mais enfin, qu'y pouvait-elle faire? Souffrir! Il n'y avait qu'à souffrir!

Souffrir, grand Dieu! Mais elle avait déjà souffert, et durement souffert, encore!... Et la mort de sa maman... Ce n'est pas souffrir, cela? Et ce jour, ce jour, surtout, où elle leur avait annoncé cette chose terrible,... car c'est terrible de savoir que cet être qui vous parle, ces yeux chéris, cette bouche, ce front et cette âme au fond de tout, vont sûrement, infailliblement disparaître, vous laisser seule... si longtemps...

Eh! oui, sa mère l'avait dit qu'elle resterait à côté d'eux...

Pierrille, comme révoltée, haussa violemment les épaules. Rester près d'eux! Est-ce donc rester, cela? Ne rien voir, ne rien entendre... Toujours ce silence, cette interminable absence. Et pourtant, s'avoua Pierrille, cette souffrance même, maintenant, était comme rien... Elle la portait, celle-là, accablée souvent, sans doute, mais dressée aussi parfois comme une flamme au fond d'elle-même, une flamme qui pouvait brûler, mais dont elle suivait l'élan... Mais, à présent, sa souffrance ne lui était que lassitude et, bien pire, une chute, un poids lourd qui l'entraînait jusqu'au fond d'un abîme fangeux... Pierrille pensa à ce chat qu'elle avait vu noyer un jour, une pierre suspendue au col...

— En être là! là!... En être à soupçonner François, son frère! l'enfant chéri, chéri de maman, tout comme elle!... Et craindre de lui cette chose! Un crime; pire, peut-être!...

Comme si les pensées du frère traversaient l'épaisseur du mur, Pierrille vit, à cette minute, la prison que François se représentait, et Jacques, solitaire et triste.

La fillette se leva.

— Je vais travailler, dit-elle : laver les carreaux de la cuisine, récurer les cuivres, tous les cuivres, repiquer les derniers semis. Cela vaudra mieux, je pense.

Elle s'habilla...

Elle était bien comme son frère, de cœur plus tendre, évidemment, comme avait été sa mère, mais violente et passionnée, dans ce fond que l'on ignorait.

... Elle allait et venait, se souciant peu, en fin de compte, du bruit qu'elle pouvait faire.

« D'abord, il est réveillé », se dit-elle en manière d'excuse.

Pourtant, avant de descendre, elle demeura au beau milieu de la pièce, les bras ballants.

Brusquement, elle se décida, alla jusqu'à l'étagère où était rangé son missel, ouvrit le livre. Celui-ci, sans atermoïement, livra ce qu'on lui demandait : le trésor de Pierrille, son cœur aux pages du missel!... C'était une photo jaunie, collée sur un mauvais carton, et qui représentait sa mère.

Pierrille n'avait que celle-là. Un amateur l'avait faite,... un jeune garçon qui, dans le temps, avait passé une partie de ses vacances chez le vieux curé d'alors...

Pierrille aurait bien voulu que François la fit encadrer, mais elle avait peur aussi que le jour ne l'abimât. Elle était déjà si pâle! Alors elle la tenait serrée constamment dans ce missel, à la page où, chaque dimanche, à la messe, elle lisait le *Memento* pour les défunts.

Pierrille posa le livre sur la table de sa chambre, accota l'image tout contre, et puis elle s'agenouilla.

— Oh! maman, maman! dit-elle.

Ses beaux yeux gris, ses yeux limpides s'emplirent de larmes subites, vite refoulées... Elle ne voulait pas pleurer : penser, seulement. Car, enfin, ce n'était peut-être pas vrai l'horrible idée qui s'agitait dans sa tête et qu'elle ne pouvait plus chasser...

Ce bouton, trouvé l'autre jour dans la poche du pantalon de François, ce bouton qu'elle avait été sur le point d'envoyer, en manière de jeu, d'un bout à l'autre de sa chambre,... pourquoi donc lui donnait-elle cette atroce signification?...

Sainte Marie! Si elle avait su, comme elle l'aurait expédié, ce stupide petit objet, au fond, au fin fond du puits! Mais pouvait-elle deviner?...

C'était juste le premier soir où François était

revenu avec cette tête à l'envers, cette figure de l'autre monde...

Elle ne se serait pas risquée à l'interroger, non, bien sûr ! Autant parler au sanglier tapi au fond de sa bauge... Mais, tandis qu'il allait et venait, tête baissée, comme fou, elle avait vû cette déchirure à sa poche.

— Donne-moi ta culotte tantôt, avait-elle dit ; il y a un accroc gros comme ça...

Et, tandis qu'il était au lit, sans souci de ses grognements, elle avait pris le pantalon, s'était sauvée dans le cantou le raccommoder sous la lampe... Mais, tandis qu'elle tournait et retournait le vêtement, car elle était plus habile à passer le coton de la reprise d'un seul côté, de droite à gauche, ce bouton avait roulé, et elle l'avait ramassé, l'avait remis à sa place.

C'était un bouton de soldat, il n'y avait pas de doute, et même qui portait encore un bout de fil noir enroulé.

Des boutons, on en trouve, pardieu ! on en ramasse un peu partout... Belle trouvaille, en vérité ! Pourquoi l'avait-elle ramassé, remis au fond de cette poche ? Après, elle n'y avait plus pensé... Et voilà ! C'était ce bouton, ce petit morceau de métal qui était cause de son tourment, et, de même, c'était cette vile petite chose qui accusait Jacques Alciatte... Comment pouvait-elle l'accuser, puisque c'est François qui l'avait, et pourquoi François l'avait-il?... Et comment, de la poche de François, avait-elle été portée chez cette malheureuse femme?... Accusait-il donc François, ce bouton, ainsi qu'il eût accusé Jacques ? Et si de l'avoir, en tout cas, innocentait Jacques Alciatte, pourquoi François se taisait-il?...

Pierrille n'avait pas été non plus sans apprendre que cette Maryse que son François courtisait était promise à Jacques Alciatte, et elle tremblait de de-

viner pourquoi François avait été chez la Rose... Commettre un crime, lui, François!... Car c'est là qu'elle en arrivait, à cette idée monstrueuse... Commettre un crime et tout faire pour qu'un autre fût accusé!

Ne se souvenait-elle pas combien François, ce matin-là, avait fui l'oustal de bonne heure; sa fureur étrange, la veille; son air défait, hébété, terrifié, presque, dans la journée...

Et, depuis, quelle attitude!... Pierrille en venait à redouter qu'au lieu de se terrer chez lui, ainsi qu'il faisait depuis ce jour, il n'allât chez l'un ou chez l'autre... Nerveux comme elle le voyait, sûrement il se trahirait...

Mais, elle, que devait-elle faire? Trahir son frère, elle, Pierrille? Non! Et cependant, se taire, n'était-ce pas accuser aussi, être complice de l'odieuse machination?

Pierrille, les mains jointes et les yeux fixés sur l'image, poursuivait sa douloureuse méditation. Parfois elle restait immobile, les lèvres à demi ouvertes; on eût dit qu'elle attendait une réponse.

Son mince visage trop blanc où se jouait l'ombre des cils revêtait une expression pathétique. L'angoisse et la peine s'y peignaient sans qu'aucune résolution en adoucît l'amertume... Vouloir quoi? Décider quoi? Il eût pourtant fallu savoir, avoir, dans ces ténèbres, tout au moins une petite lueur, et elle ne voyait plus rien. Tout lui paraissait impossible. Se taire... Parler... Parler à François ou à d'autres... Eh! savait-elle, pour parler? Et pouvait-elle risquer de laisser voir ce doute affreux?... Et pouvait-elle le celer?...

Il n'est pas de pires douleurs que les douleurs qui paralysent... L'homme qui agit, qui peut agir, souffre moins que l'homme qui pâtit... Son activité, si difficile même qu'elle soit, est cependant une di-

version et, pour le moins, un peu d'espoir. Pierrille n'avait, à son mal, ni diversion, ni espoir; elle ne pouvait que supporter, puisqu'elle ne voyait pas plus loin que l'aveugle muré dans sa nuit...

Après un dernier regard à la chère image muette, Pierrille se releva, la baisa et, dévotieusement, la replaça dans son missel.

Des larmes coulaient maintenant le long de ses joues amaigries, des sanglots soulevaient sa poitrine.

— Maman! dit-elle une fois encore.

Elle s'agenouilla de nouveau, mais, cette fois, près du lit, enfouit sa tête dans la couverture tiède encore. Obscurément, elle cherchait la chaleur et la douceur de ces genoux maternels, accueillants à ses chagrins.

— Maman! maman!

Ce n'était qu'une pauvre petite fille, toute seule, et qui pleurait seule...

Elle leva les bras, les tordit.

— Maman..., répéta-t-elle encore. Comment vivre, maintenant? Comment vivre?...

Elle ne comprenait plus pourquoi elle avait pu, tout à l'heure, préférer le jour à la nuit...

Un poing lourd contre sa porte la fit se redresser brusquement.

— Tu es réveillée, Pierrille?

— Oui, oui! cria la fillette.

Elle écouta François descendre, et puis aller et venir dans la cuisine. Il cassait du bois pour le feu... Tout à l'heure, il irait à l'écurie donner à manger aux bêtes.

Ce serait donc aujourd'hui encore comme les autres jours. Machinalement, la fillette rouvrit le livre qu'elle avait gardé dans la main. Elle ne pouvait se résigner à descendre. Était-ce donc un message qu'elle cherchait là, dans ce missel?

Il lui livra, cette fois, le nom de la fête la plus proche, une grande fête, la plus grande des fêtes chrétiennes, celle qui, dans le renouveau de la terre, chante le renouvellement de l'âme et la résurrection des corps; la gloire, après le tombeau...

Alors sa peine s'adoucit... Pierrille songea que François allait se confesser pour Pâques. On entrait dans la Semaine Sainte : ce serait pour cette semaine... Plus qu'une semaine à attendre... Après quoi, ce serait la paix reconquise; les jours heureux, les soirs paisibles, revenus; la fin de l'odieux cauchemar. Peu importe de quelle façon ce cauchemar pourrait finir. L'important était qu'il finît...

Pierrille n'imaginait pas qu'un jour de Pâques pût luire sans éclairer la blancheur de leurs âmes renouvelées, celle de François et la sienne. Eux aussi ressusciteraient à la grâce, à la joie, à l'affection.

La fillette alla à la porte.

— Pierrille, criait son frère en bas, tu n'en finis pas de descendre! Moi, je pars; j'ai du travail...

Pierrille sentit son cœur se serrer. C'était toujours la même voix dure... Elle descendit pourtant en hâte. François était sur le seuil.

— Il y a de la soupe, grommela-t-il.

Il avait allumé le feu, et la marmite chantait dans l'âtre.

Toutefois, Pierrille chancela, car elle pensa tout à coup qu'alors même que François se déciderait à tout dire, le malheur régnerait sur l'oustal, car enfin, il faudrait que quelqu'un fût là où était Jacques maintenant...

XI

Les yeux au sol, François suivait l'attelage. Il venait de labourer dans la prairie du Mazelé. Des orges, des rutabagas lui restaient encore à semer. La sécheresse qui se prolongeait empêchait que l'on travaillât à la vigne; mais, dès que la pluie viendrait, il faudrait monter là-haut; autrement, avec ce beau temps, les pampres s'allongeraient trop vite; il ne fallait pas attendre. Le jeune cultivateur se réjouissait d'en avoir fini au grand pré... Bonne matinée! Le travail n'avait pas chômé... *Carlucet* et *Larnagoi*, les deux beaux bœufs auvergnats, avaient mérité leur repos.

Tout à l'heure, ils auraient le droit de s'étendre à l'ombre de l'écurie, sur les litières fraîchement refaites. Ils rumineraient paisiblement les fourrages et aussi les rêves, ces rêves que le ciel changeant, les prairies vertes, les arbres, avaient inscrits depuis l'aube au fond des paisibles prunelles...

Lui, François, eh bien! lui, François, puisque le labour était fait, il travaillerait au jardin... La chaleur serait pénible... Le soleil, aujourd'hui, brûlait... Mais il fumerait tranquillement une ou deux pipes en attendant de pouvoir, sans trop de fatigue, finir de tailler les poiriers. Il préparerait aussi la terre pour les salades; il était temps... Puis il avait à réparer la palissade que ce stupide *Carlucet* avait défoncée, l'autre jour...

François leva les yeux vers le ciel... Cette séche-

resse durerait-elle? Il ne le pensait vraiment pas... Depuis l'orage qu'il avait essuyé le jour de la greffe de la vigne, il n'était pas tombé d'eau; mais la lune, hier, était pâle, avec un léger halo; le ciel, ce matin, plus rouge. Le temps, sans doute, allait changer.

François posa son regard sur les larges croupes boueuses. Elles se balançaient lentement, au rythme du pas pesant... Le jeune homme supputa l'âge du beau couple en robe brune; dans deux ans, il serait temps de s'en défaire, mais il rachèterait des pareils, des auvergnats comme ceux-ci, à la poitrine puissante, au poil foncé et luisant...

Deux ans! Tout irait bien, alors. Il serait enfin parvenu là où il voulait arriver. Deux ans de peine au cours desquels il ferait son service. Tant mieux: il verrait du pays; ça lui changerait les idées...

Inconsciemment, le jeune homme serra, dans sa main, l'aiguillon... Un peu de sueur perla à ses tempes. Quoi d'étonnant? il faisait chaud...

Mais, comme il voyait toutes proches les premières maisons de Meillac, il entonna un couplet... Il était joyeux, voyons! très joyeux!... Ne fallait-il pas qu'il eût l'air réellement joyeux?...

C'était bien assez que Pierrille fit cette mine d'enterrement. Pourquoi, grand Dieu?... La veille au soir, il l'avait interrogée, car il en avait assez de ce visage à l'envers... Elle l'avait regardé sans parler; ses grands yeux gris reflétaient une sorte de stupide terreur, et elle avait protesté :

— Je ne fais pas la tête : c'est toi...

— Moi!...

Il croyait entendre encore le ton de son ricusement...

— Moi!... Elle est bien bonne, celle-là! Moi!... Mais jamais je n'ai été aussi content!...

Et ce n'était pas faux tout à fait. Il y avait des moments où il riait presque, tout seul, en pensant

que Jacques Alciate était rayé de son chemin.

Pierrille avait secoué la tête, et François avait compris que celle-là n'était pas dupe... Tant pis, après tout, pour elle! Il avait bien le droit d'être triste, mais il fallait éviter de paraître triste aux autres, aux indifférents, aux curieux; autrement, qui sait ce qui pourrait mijoter au fond de leurs sottes cervelles?...

François, tout à coup, tressaillit... Une ombre noire se profilait sur la place... M. le curé, évidemment, qui retournait au presbytère.

Il jeta aux bœufs, devant lui, un regard qui les eût immobilisés s'ils avaient été sensibles à l'anxiété qu'il contenait; mais les lourdes bêtes avançaient à leur impassible cadence.

« Que je suis bête! pensa François. Il sera parti cent fois avant que nous soyons là! »

— Ohé... oh! dit-il, malgré lui, pour retenir l'attelage.

Dociles, *Carlucet* et *Larnagoi* s'arrêtèrent... François fit mine d'arranger je ne sais quoi à sa chaussure; mais il était là en pleine route... A tout moment, des hommes, des femmes pouvaient déboucher au tournant, des enfants revenir de l'école...

— Allons! oh! allons! dit-il sur un ton de voix modéré.

Et les croupes se soulevèrent.

Un moment, il envia le docile abrutissement des bêtes qu'il conduisait. S'il pouvait, lui, ne plus penser! quel repos! seulement quelques heures... Mais il s'agissait bien de cela! Il fallait bien qu'il pensât, puisque, toujours, tout ça tournait dans sa tête, et qu'il fallait encore veiller à ne rien laisser paraître...

Au détour du chemin, une angoisse lui mordit le cœur... M. le curé était là,... encore! Il parlait avec une des femmes qui tricotaient sur la place.

« Quel bavard! » pensa le gars, irrespectueux.

De l'œil, il mesurait la distance et, de la tête, calculait. Autant aller droit son chemin, avoir l'air pressé de rentrer... Le curé ne l'arrêterait pas; peut-être même pourrait-il gagner le sentier sans qu'il le vît.

— Allons!... Oh! allons!... dit-il, excitant, cette fois, les bœufs.

Carlucet et *Larnagoi* pressèrent l'allure, volontiers presque, comme s'ils pressentaient, eux aussi, la litière et le fourrage.

Mais les calculs de François Cazelous furent déjoués. Au moment où il doublait le curé, celui-ci prenait congé de la femme. Il se retourna juste à temps pour voir François au plus près, et, de son large pas cordial, il fut tout de suite à lui.

François, obligé de s'arrêter, devant cette main tendue, prit un air dégagé... Un faible sourire de coin déformait un peu sa bouche.

— Tiens! François, disait le curé, je suis content de te voir... Toujours laborieux, mon petit. C'est bien... c'est bien. Oui, justement, je voulais te dire un mot.

Le prêtre le regardait en parlant, et François était furieux parce qu'il se sentait rougir.

— Je ne t'ai pas vu hier, François. Est-ce que tu dois venir tantôt?

Cette fois, le gars rougit violemment, et le pasteur, à part lui, s'étonna de son émoi. Un silence tomba, durant lequel le prêtre entrevit, dans un éclair, qu'il venait de prononcer une parole inconsiderée... Mais aurait-il pu penser que ce rappel tout simple à la confession pascale pût affliger ce garçon?... François! un petit qu'il avait toujours suivi, dont il connaissait la conscience autant presque que la sienne propre; François, le fils de cette Martine à laquelle il ne pensait guère sans lui recommander la paroisse...

Voyons! ce n'était là qu'un accès de cette pudeur légitime que les meilleurs ont parfois au regard des choses de l'âme, ou encore la manifestation d'une timidité nouvelle; du respect humain, peut-être;... mais personne n'était en vue...

« Quel enfant! » pensa le prêtre, en souriant à l'afflux de sang qui avait si vite envahi le jeune visage tanné. Mais, comme il dévisageait plus attentivement le gars, il sentit son cœur à lui, son cœur d'apôtre, s'émouvoit...

En vérité, il y avait quelque chose, quelque chose qui mettait une barrière entre lui et François Caze-lous... Jamais il ne lui avait vu ce regard fuyant et dur.

— C'est que, Monsieur le curé, disait François brusquement, incapable qu'il était de se dominer assez pour parler naturellement, c'est que je compte bien, maintenant, profiter quand je vais à Cahors pour...

Il n'acheva pas... Le curé avait compris. A son tour, le digne prêtre rougit, non pas même qu'il fût contrarié de voir François, un de ses fils préférés, lui retirer sa confiance. Le pasteur respectait trop cette liberté que l'Église reconnaît aux âmes pour n'être pas, le premier, à encourager le garçon dans une démarche de l'opportunité de laquelle il était, à vrai dire, seul juge; mais il rougit, malgré lui, de l'embarras de François et, surtout, de deviner le mensonge sous les mots.

— Tu fais bien, François, reprit-il néanmoins; si cela t'arrange mieux, tu fais très bien, mon petit. Mais que ceci ne t'empêche pas de venir causer avec moi.

Il fut sur le point d'ajouter qu'il l'attendrait le soir même, lorsqu'un regard au jeune visage le prévint qu'une telle parole eût été inopportune. Il se contenta de dire :



— Tu sais que je serai toujours heureux de te recevoir.

— L'ouvrage..., commença François.

— Oui, je sais, interrompit le pasteur, coupant court au nouveau mensonge, je sais... Rappelle-toi seulement que tu peux venir quand tu voudras, quand toi-même le jugeras bon... Allons! à bientôt, mon ami!

Le prêtre serra la main molle et s'éloigna à grands pas. Chemin faisant, il se disait :

« Communiera-t-il à Pâques? »

Il voulut se rassurer, mais il se remémora le visage sombre de François.

« Pauvre petit! Pauvre enfant! » murmura en lui-même le prêtre.

Il s'achemina pensivement vers le presbytère, navré de n'avoir rien dit qui eût soulagé cette peine, projeté quelque lumière dans les ténèbres qu'il présentait.

« Pauvre petit! Pauvre enfant! » répétait-il comme malgré lui, absorbé par ce souci tout nouveau, cette inquiétude qui le touchait au plus intime de lui-même.

François, lui, poursuivait sa route, soulagé d'en avoir fini.

« Eh bien! c'est fini! pensa-t-il. Il ne viendra plus m'emb... Je suis libre, d'abord. Je suis libre... Je pense qu'il l'aura compris... »

Le garçon se réjouissait des paroles prononcées et il se félicitait, comme s'il eût, en vérité, remporté quelque victoire. Mais il ne voulait pas s'avouer que ce n'était qu'un moyen, un nouveau moyen de rejeter au plus loin, dans sa conscience, le vrai problème, le seul, celui qu'il ne voulait pas regarder.

Il trouva Pierrille au logis, plus joyeuse que les jours précédents, et il se réjouit encore de ce qu'elle eût fait son profit des paroles dites la veille... Pou-

vait-il se douter de l'émoi qui, dans ce cœur, au plus profond, allait sans cesse croissant?

Les jours s'étaient écoulés, depuis la découverte de la morte et l'arrestation de Jacques, tout ensemble lents et rapides : lents au cœur troublé de la fillette et précipités follement vers cette date qu'à présent elle redoutait presque à l'égal de François : la grande date religieuse du village, la fête de Pâques...

Elle, Pierrille, n'avait pas paru à l'église le Jeudi Saint, pour la communion des femmes, et telle était l'assiduité habituelle de la fillette que personne, pas même François, n'avait songé à s'étonner... Pierrille malade ce jour-là, la chose était bien possible, et comme le malaise, dès midi, était dissipé, il n'y avait pas eu lieu de s'appesantir sur ce petit événement... C'est à peine si M. le curé en avait pris connaissance. Pierrille, la plus pieuse de ses Enfants de Marie, n'inquiétait pas son cœur de prêtre, et comme il avait su d'une voisine le rétablissement de la jeune fille, aussi prompt que la maladie, il n'avait attaché à celle-ci aucune espèce d'importance.

Mais Pierrille, qui avait tant espéré que François, aux approches de Pâques, se libérerait de son fardeau, Pierrille se trouvait prise elle-même au piège qu'elle avait vu d'abord tendu sous les pas de son frère. Car, au moment d'aller trouver M. le curé, elle avait tout à coup pensé que c'étaient leurs deux vies, maintenant, que ce fardeau opprimait.

Si la découverte faite innocentait Jacques Alciatte, avait-elle le droit de la taire?... Elle voyait bien que non; mais comment dire ce qu'elle savait sans, du même coup, accuser?...

M. le curé, certainement, lui refuserait l'absolution, à moins qu'elle ne s'engageât à dire la vérité. Pouvait-elle, voulait-elle la dire?... Encore une fois, la savait-elle, la vérité? Et si elle s'était trompée?

Si elle refusait de promettre, elle ne serait guère plus avancée, et si elle consentait, ne faudrait-il pas tenir cette promesse?

Pierrille, au bord de cet abîme que son imagination ouvrait, reculait, saisie d'angoisse.

François! elle n'avait que François... Il était son père et sa mère, et de quelle inimitié ne paierait-il pas sa démarche? Et quelle suite aurait-elle, grand Dieu? Non, non, elle ne pouvait rien dire. Ne serait-ce pas rompre, d'ailleurs, le dernier lien qui attachait son frère chéri à sa conscience, à l'honneur?

Pierrille ne connaissait pas les vers de Victor Hugo; jamais personne n'avait évoqué devant elle l'île aux bords escarpés, défendue à qui a glissé au delà de ses rivages. Mais elle espérait encore que François trouverait en lui-même la force de s'arrêter sur l'abominable pente; elle pressentait, instinctivement, que le sursaut d'une conscience réveillée est plus puissant pour le bien que la crainte ne peut être.

Alors même que la peur eût sauvé momentanément son frère, ce n'est pas là qu'il puiserait les forces indispensables à la dure expiation... Quelle expiation? Celle du crime?... Non, non, Pierrille n'y voulait pas croire: François n'avait pas fait cet acte. Mais alors, qui avait mis ce bouton? Ce bouton! Quelle absurdité! C'était un autre bouton!... Un autre? Avec aussi ce fil noir?...

Pierrille ne savait plus... Une seule chose restait: souffrir, attendre aux pieds d'un portrait jauni ou aux pieds de son crucifix. Elle souffrait, elle attendait...

XII

Le jour de Pâques réunit les paroissiens à la messe matinale. C'était pourtant une grand'messe, mais le curé de Meillac desservait deux autres paroisses, et il ne s'agissait pas qu'un si grand jour l'une ou l'autre des deux communes voisines fût privée du saint office. Toutefois, l'église de Meillac étant la principale église, c'est à Meillac que devait se célébrer la plus imposante des trois cérémonies. On avait chanté la messe; les Enfants de Marie, dirigées par la bonne du curé, avaient même exécuté un nouveau *Credo*, que le curé avait soutenu en sourdine.

Il avait la voix très juste, une belle voix, d'ailleurs, ample et grave, mais qui ne résisterait pas longtemps à la libéralité avec laquelle, chaque jour, le pasteur la prodiguait. L'église n'avait pas d'harmonium, et la voix du prêtre, de ce fait, était le seul clavier susceptible de remettre en bon chemin les hésitants et d'affermir les trébuchants. Et Dieu sait si l'on hésitait et si l'on trébuchait souvent, d'une note à l'autre, à Meillac!...

Au moment de la communion, M. le curé avait adressé à ses ouailles quelques paroles simples et claires, à l'image de son âme, sans complication ni trouble.

Le ton dont elles étaient dites, pourtant, en trahissait l'ardeur, et une réelle anxiété eût pu se lire dans le regard qui se posait sur les brebis réunies au pied de l'autel.

— Venez à moi, disait le prêtre, répétant la parole divine, venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug... Mon joug est doux et mon fardeau léger.

Pourquoi ce thème, alors que la liturgie célébrait la renaissance de l'âme dans la joie des alléluias?...

Des phrases, pourtant, se présentaient à la mémoire du pasteur, qu'il rejetait volontairement : « Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu, vous m'avez connu à mon coucher et à mon lever... » « Mes frères, purifiez-vous du vieux levain; prenons part au banquet avec les azymes de la sincérité... »

Ces paroles, il les évitait, comme s'il les avait pressenties trop chargées de sens aujourd'hui, accablantes pour certains, et il évoquait simplement la promesse de Celui qui s'est livré pour assumer tous les fardeaux, même ceux, et ceux-là surtout, peut-être, qui naissent de l'homme, de son incurable misère. « Qu'ils tendent les bras vers Lui, pensait en lui-même le pasteur, et Lui-même les portera. » Et son regard, qui cherchait au sein de l'église la tête inclinée de François, repérait, au delà des murs vétustes, les pauvres brebis rebelles, les égarées, celles qui étaient momentanément perdues...

« Seigneur, donnez-moi d'en restreindre à chaque nouvelle Pâques le nombre! » priait le curé de Meillac.

Et, d'avance, dans un grand élan, il projetait les conquêtes futures, souscrivait à leurs conditions, en établissait le programme, ce programme qui tient tout entier dans les deux bois de la Croix.

Au moment de la communion, François resta à sa place, et Pierrille, la tête dans ses mains pour dissimuler sa rougeur, parut ne rien voir du mouvement qui portait, tout autour d'elle, filles et femmes à la Sainte Table. Le frère et la sœur

étaient trop troublés pour que les paroles du prêtre cheminassent dans leurs âmes... Un moment, ils avaient pourtant entrevu cette éclaircie, ce refuge; mais la confusion, l'inquiétude, avaient éteint cette lueur. Plus tard, la graine pourrait germer... Aujourd'hui, ils ne pensaient qu'à leur mal, ce mal que les circonstances les contraignaient, en quelque sorte, par leur anormale abstention, à révéler au grand jour; ce mal qui venait, pour François, de subitement s'aggraver, car il voyait Pierrille atteinte. De quel mal, elle? De quel mal?...

Lorsqu'il s'était aperçu qu'elle restait à sa place, elle aussi, seule, il avait ressenti un choc... Pierrille! Pourquoi? Et la crainte obscure d'être mêlé à cette chose redoublait sa propre souffrance.

Que finisse vivement ce supplice! Il eût, pour l'heure, donné des mois, que dis-je? des années de vie pour se retrouver à l'écart, loin des regards, loin des paroles... A l'avance, il se raidissait contre tout ce qui eût souligné le fait : un mot, un geste, ceux-ci fussent-ils l'expression de la plus certaine bienveillance.

François, sombre, fixait le dallage de l'église, comme s'il eût pu découvrir quelque intérêt aux fentes imprévues des pierres, tandis que sa sœur, obstinément effondrée, s'efforçait de se convaincre qu'elle faisait à présent figure de communicante, absorbée et recueillie dans l'action de grâces.

Leur foi, pourtant, était trop vive pour qu'ils eussent, l'un ou l'autre, songé à se présenter devant la table du banquet...

... Les habitants avaient coutume de bavarder, au sortir de la messe, sur la place de l'église. Tous les dimanches, c'était l'heure du grand salon villageois, l'heure des bonjours, des effusions, des cancans. Mais c'était, à chaque Pâques, une heure, pour tout dire, unique, où les visages détendus, après l'effort

du recueillement, ne reflétaient plus que la joie puisée aux sources jaillissantes; l'heure où les hommes communiaient les uns aux autres, mettant à jour, pour la plupart, une âme neuve, momentanément revêtue d'une Charité plus authentique.

Les conversations, comme de juste, roulèrent tout de suite sur la pente tracée par les événements... Les Johannès, qui, la veille, avaient été à Cahors, prétendaient avoir appris le transfert de Jacques Alciatte dans la prison de la ville... Le maire, consulté, hochait la tête, ne voulant pas laisser entendre qu'il ignorait encore la chose.

— Un bouton! criait le bourrelier de sa voix rude, saisissant cette occasion d'exposer son propre point de vue, et un bouton de soldat! C'est une fichue preuve, tout de même!... Ce garçon ne pouvait-il l'avoir perdu quelque autre jour chez cette folle?... Pour moi, rien ne m'ôtera de la tête que c'est elle-même qui a voulu se faire périr...

Il parlait haut et fort, refusant d'écouter ceux qui lui rappelaient le bouton manquant à la capote du soldat et le fil à ce bouton.

François Cazelous, dès le sortir de l'église, s'était trouvé enfermé dans un cercle de bavards... Il n'osait en sortir, heureux presque de se rendre compte que toute l'attention, pour cette fois, était portée sur autrui, et que lui-même, son propre cas, ce cas qu'il s'était figuré repéré par cent paires d'yeux, était, pour l'instant, oublié.

Mais, peu à peu, les groupes de femmes se rapprochaient, et il vit tout à coup Pierrille, pâle et droite, entre M^{me} Malou, la femme du garde champêtre, et Caroline Masclat... Une seconde, il s'était réjoui, car il pensait que celles-là n'étaient pas de ces dévotes dont il eût craint instinctivement une intempestive remontrance... Pourquoi donc cette malheureuse Pierrille avait-elle ce visage de cire?...

Les trois femmes, sorties par la petite porte de côté, s'étaient arrêtées un moment; mais, à présent, elles s'avançaient vers le porche. Les yeux de M^{me} Masclat semblaient chercher dans la foule masculine, et François se rendit compte que c'était lui qu'on cherchait.

Il se mordit les lèvres, se reprochant de n'avoir pas fui tout à l'heure, alors qu'il en était temps... Il se retourna, espérant inconsciemment découvrir quelque issue, un moyen de se dérober; mais il se trouva nez à nez avec le père Masclat qui le prit familièrement par le bras...

— Tout de même, disait le bonhomme, penses-tu, François, une histoire pareille, à Meillac!... Et Maryse, la pauvre petite, qui se croyait engagée parce qu'autrefois ce bandit lui débitait ses fariboles! Elle n'avait pas dix-huit ans!...

Le cultivateur parlait à mi-voix, évidemment pour François seul. L'accent était convaincu, sincèrement convaincu. Ne croyait-il pas facilement à tout ce qu'il désirait?...

François en ressentit même sur le moment une joie. Après tout, ce que le bonhomme disait là était une chose vraie, peut-être. Mais cette joie fut de courte durée, car, derrière le visage pâli de Pier-rille, il vit surgir, tout à coup, la blême figure de Maryse.

Pour celle-là, il ne pouvait pas s'y tromper : elle était blessée encore. Pourquoi, aussi, restait-elle là, avec son visage défait, au milieu de tous ces gens qui piétinaient sur son cœur?...

Pris d'une sorte de pitié, François la considérait, quand il surprit le regard dur de Caroline clouant sa fille à ses côtés. Et, en même temps, la femme disait :

— Hé! dites donc, vous connaissez la nouvelle?... Les gendarmes ont relevé des traces de souliers,

là-haut, les souliers de l'assassin... Allons! nous serons tous d'accord, cette fois, et le pays délivré de cette vilaine engeance!

Sans pudeur, elle abordait le monde en face, voulant ignorer le rôle joué par sa fille durant le drame. C'était encore, pensait-elle, la manière la meilleure de clore le bec des bavards.

M^{me} Malou avait sans doute quelque chose à ajouter, mais la loquacité de sa voisine lui fermait, à chaque fois, la bouche.

— Comme on est trompé, tout de même! continuait la cultivatrice... Ce garçon ne m'avait jamais plu; mais qui aurait pu penser qu'il finirait comme cela : un assassin!...

— Allons donc! grogna le burrelier, opposant son front de taureau à la malignité de la femme. Un assassin, ce gars-là? Quelle blague, quelle fichue blague!

— Et les souliers, donc, une blague? glapit Caroline Masclat.

— Les souliers, hé! les souliers..., mais, l'autre jour, nous sommes montés à six, là-haut! A six! qu'est-ce que je dis?... A huit, à dix, peut-être, avec la maréchaussée! Des souliers! Il est bientôt temps!...

Pierrille, qui l'écoutait, se sentit soudain soulagée : puisqu'on ne pouvait reconnaître les traces des souliers de Jacques, elle avait tout lieu d'espérer qu'on n'identifierait pas davantage les souliers de François. Mais que tout cela était pénible! Quand donc finirait, maintenant, le cauchemar de ces derniers jours?...

Elle cherchait instinctivement, tout comme François, à fuir ce brouhaha, ce tumulte, dont la joie s'accordait si peu à ses propres sentiments.

Maryse, qui venait derrière elle, l'arracha à ses réflexions.

— Bonjour, Pierrille, dit-elle.

Elle gardait son visage défait et son sourire contraint.

— Bonjour, François, ajouta-t-elle en se tournant vers le jeune Cazelous.

Celui-ci, sans affectation, parut ne pas voir la main qui se tendait timidement.

« Il fait bien », pensait Pierrille.

« Il me méprise », s'imaginait Maryse Masclat.

— Alors, ça va? demanda Pierrille.

— Ça va, répondit Maryse.

— Ce sera, je crois, du beau temps, affirma François Cazelous qui, sous l'œil aigu de Caroline, sentait la nécessité de se mêler aux propos.

— Heu! heu! dit Féli, qui venait d'arriver près du groupe, moi, je crois que le temps va changer.

— Pour sûr, pas avant demain, reprit François, inspectant le ciel.

— Un peu d'eau ne ferait pas de mal, observa le père Masclat. As-tu labouré, toi, François? Moi, je n'ai pas pu...

— Moi non plus, avoua le gars; la terre, là-haut, est trop sèche.

— Il serait temps, pourtant, grand temps, prononça le paysan sentencieusement : la vigne pousse tous les jours...

Un mouvement se produisit... C'était M. le curé qui regagnait le presbytère. Il allait entre les groupes, s'arrêtant pour dire un mot, rien qu'un mot, car il était l'heure de prendre sa moto pour Fontenec.

— Vous pressez pas, Monsieur le curé, s'écria le fils Johannès, nous ferons la tournée ensemble... J'ai ma bagnole : je vais vous conduire.

Le curé remercia, heureux soudain de l'aubaine. Une bonne surprise pour lui. C'était rare que Johannès eût la voiture dont un de ses frères se servait,

Etienne, qui avait mis sur pied une petite entreprise pour la réfection des routes.

Le prêtre fut près des Masclat avant que François ni Pierrille, qui, pourtant, l'avaient vu venir, aient pu prendre congé du groupe. Il approchait, un bon sourire sur les lèvres. Pensait-il donc déjà à cette heure de repos qu'allait lui permettre de prendre la voiture de Johannès? Était-ce la perspective de la promenade sans fatigue qui élargissait son sourire et mettait au fond de ses yeux cette lumière joyeuse?

Il tendit la main aux Masclat, au bourrelier, à François, à Pierrille, à tous... Un moment, il les entretint de l'église et de la joie qu'il avait eue à voir la nombreuse assistance. Le pasteur s'adressait indifféremment aux Masclat et aux jeunes Cazelous, si bien que ceux qui auraient remarqué l'abstention du frère et de la sœur n'auraient plus su que penser.

Et cependant, ni François ni Pierrille ne pouvaient douter que le prêtre ne sût à quoi s'en tenir. Ils lui savaient d'autant plus gré d'une attitude qui laissait les choses en leur place, en leur vraie place : leur propre conscience, tout d'abord.

Peu après, le curé de Meillac remontait seul au presbytère. Johannès devait, dans une demi-heure, venir le prendre au passage. Il gravissait donc la pente qui conduisait à sa demeure, une pente douce, entre les prés tout d'abord, accotée un peu plus haut aux murailles verdoyantes.

Lorsqu'il eut dépassé les dernières maisons du village, le sourire du prêtre s'effaça. Il allait maintenant les sourcils durement froncés et la lumière de son regard fixée sur l'image intérieure que sa pensée faisait surgir. François, Pierrille! Tous les deux!... Les pauvres petits! Qu'y avait-il?...

Le pasteur se gourmandait, craignant d'avoir négligé ces brebis de son troupeau; mais, plus il s'exa-

minait, et moins il comprenait... Car ce ne pouvait être sa phrase d'hier matin qui avait retourné François. Non! déjà, à cette heure-là, sa décision était prise. La preuve est qu'il avait menti... Et, en tout cas, quelle influence son attitude aurait-elle eue sur Pierrille?... Et Pierrille aussi s'abstenait...

Oubliant qu'il avait le temps, le prêtre allongeait ses pas. Il ne pensait plus qu'à ce problème douloureux qui se posait pour ces deux-là qu'il appelait ses enfants...

Au dedans de lui, il priait la Vierge et le Christ, et tous les saints, et Martine. Mais, comme une toute-puissante Présence était trop proche de lui, encore, pour que toute sa joie s'effaçât, fût-ce même au contact du mal, son visage, peu à peu, se détendit, et ses yeux, ses lèvres, tous ses traits reflétèrent de nouveau la sérénité de son cœur.

XIII

— Eh bien! Maryse, tu te décides? questionna Caroline durement.

Maryse Masclat tressaillit. Elle regarda autour d'elle comme si elle espérait trouver un point d'appui à sa détresse; mais la Faustine, depuis deux jours, ne quittait plus le cantou... Était-ce l'âge qui l'engourdissait, ou avait-elle renoncé à mettre sa chétive personne entre la pauvre Maryse et cette lourde cognée que père et mère brandissaient?...

Féli sifflotait dans son coin, absorbé par une page d'annonces agricoles. Les deux gosses se chamaillaient. Le père, solennel dans son costume des di-

manches, considérait avec une satisfaction enfantine les deux flacons, encadrés des biscuits secs, que Caroline venait de poser sur la table : de l'eau-de-vie, de la meilleure, et une bouteille de cassis pour les palais moins résistants...

Benoist avait craint, un moment, que cette stupide histoire de Jacques Alciate et de Maryse ne le privât de cette réjouissance traditionnelle de l'après-midi de Pâques.

Les Vêpres chantées, les amis se réunissaient pour bavarder et siroter quelques verres de ratafia... Benoist, lui, eût cru devoir s'en priver pour cette année, mais Caroline ne faisait point tant de manières ! L'histoire de Maryse !... Quelle histoire ? eût-elle dit volontiers à ceux qui eussent eu l'inconvenance de faire quelque allusion... Quelle histoire ?...

A coup sûr, son assurance finirait par persuader au village tout entier qu'il n'avait jamais été question de Maryse à propos de Jacques Alciate...

Benoist, donc, regardait alternativement l'horloge et les bouteilles sur la table ; son visage reflétait une certaine satisfaction, un peu d'énervement aussi, car il devinait imminente la dispute entre la mère et la fille.

— J'y vais, dit brusquement Maryse.

— C'est tout de même pas malheureux ! riposta sa mère aigrement.

La fille traversa la salle pour arriver à l'escalier qui conduisait à sa chambre.

— Ne sois point deux heures ! cria le père.

— Laisse-la s'attifer, dit la mère, clignant un œil entendu.

Maryse, bientôt, reparut. Elle ne s'était pas attardée. Tout compte fait, puisqu'il fallait y aller, elle préférait partir tout de suite, avant l'arrivée des amis.

Il paraît que, le matin, François et Pierrille étaient partis si brusquement que Caroline avait oublié de leur dire qu'on comptait sur eux le soir. On ne les avait point revus à Vêpres... C'eût même été un petit scandale si les Masclat n'avaient été, pour ces deux paroissiens-là, toute indulgence et bienveillance, car l'un et l'autre, volontiers, se targuaient de juger autrui...

Ce n'était point, cependant, que Benoist Masclat fût assidu aux offices. On ne le voyait guère à l'église qu'aux fêtes carillonnées; mais, pour ce qui était de celles-ci — confession et communion mises à part, — il remplissait tout son devoir, ce qu'il jugeait tel, tout au moins, et se montrait fort offusqué qu'on manquât les Vêpres ces jours-là.

Maryse, aussitôt rentrée, était montée enlever son chapeau, craignant justement que sa mère ne l'envoyât chez les Cazelous. Elle aimait bien Pierrille, pourtant, mais elle n'avait aucune envie de se retrouver en face de François Cazelous. En dépit du grand amour que François avait affiché pour elle, quelque chose l'avertissait que le garçon était hostile, hostile en tout cas à Jacques, et n'était-elle pas, sur ce point, plus sensible que jamais?...

Pourquoi sa mère n'expédiait-elle pas Féli? Elle ne le savait que trop... Mais cela, précisément, lui déplaisait. Quand donc comprendraient-ils enfin que rien ne la ferait changer?

Jacques! Sa pensée ne la quittait point. Qu'il avait dû souffrir, le pauvre! Lui si droit, si dédaigneux des combinaisons de gros sous, accusé de cette vilénie!... On disait que c'était pour elle!...

Ils ne savaient pas, ces gens-là, ce que c'était que s'aimer, s'aimer comme tous les deux s'aimaient, en se gardant l'un à l'autre et l'un pour l'autre, l'âme chaque jour plus limpide.

Maryse, qui venait de franchir le seuil de la de-

meure, s'arrêta... Les larmes brouillaient sa vue... Elle demeura quelques secondes indécise, cherchant surtout à assurer son regard.

Sur la plate-bande du jardinet en bordure de la cour, des multitudes d'ermillets ouvraient leurs dentelures roses et blanches, et les boutons des rosiers crevaient leur corset de verdure au-dessus des pivôines pourpres, épanouies comme des matrones.

« Allons, allons ! » pensa Maryse.

Et elle allait, refoulant les pleurs importuns, la joue rosie par l'effort. Trouverait-elle les Cazelous ? Le temps était beau tout de même ! Peut-être bien qu'ils seraient en promenade...

La jeune fille passa par la sente qui contournait la maison, si bien qu'elle parvint à la porte avant que François et sa sœur l'eussent vue arriver. Autrement, ils auraient fui ; mais ils n'en eurent pas le temps. Elle put même les surprendre livrés à eux-mêmes, à leur embarras et à cette affreuse obsession qui ne pouvait plus les quitter.

Pierrille avait été aux Vêpres, mais, repartie avant la fin, personne ne l'avait arrêtée. Au retour, elle avait voulu tenir compagnie à François, qu'elle avait retrouvé dans la salle, feuilletant vaguement un ancien livre de prix... Elle s'était assise près de lui... François avait levé les yeux, gêné et hanté tout ensemble par le souci du matin...

Pierrille n'avait pas fait ses Pâques ; mais devait-il, ... et surtout, hélas ! pouvait-il, lui, maintenant, lui en parler ?...

Il se taisait, et Pierrille, à ses côtés, cherchait, elle aussi, sa route, la route sûre vers laquelle son être clamait et qui la ramènerait enfin à ce paradis de paix, à ce paradis perdu, tout près d'elle dans le temps et si loin, cependant, si loin qu'elle ne pouvait l'imaginer...

La fillette sursauta en apercevant Maryse dont la

silhouette se découpa, tout à coup, dans le plein jour du dehors... François rougit violemment... Il se dressa... Ses lèvres tremblèrent : il resta muet...

Pierrille avança une chaise.

— Bonjour, dit Maryse doucement. Non, dit-elle, au geste de la fillette, je ne reste pas, Pierrille. Je viens plutôt vous chercher... C'est de la part de maman... On ne vous a point vus après Vêpres.

— Je suis partie tout de suite, s'empressa d'expliquer Pierrille, laissant François volontairement dans l'ombre.

— C'est pour passer un moment avec nous, continuait Maryse. On a des amis, tantôt : les Johannès, Marie Cassagnes, les Malou... On goûtera l'eau-de-vie de l'année — il y a du cassis pour les dames, — et puis, surtout, ajouta-t-elle, ça fera plaisir à tout le monde.

Elle parlait posément, simplement, se forçant pourtant à sourire, à cause de cette image qui venait à toute heure du jour se placer devant ses yeux : la vue de Jacques enfermé.

Elle s'arrêta, attendant une réponse.

Pierrille, elle, était tentée. Echapper, ne serait-ce que quelques heures, à l'atmosphère irrespirable qui remplissait leur demeure ! Voir d'autres gens, entendre d'autres paroles, oublier un peu, oublier !... Son visage parlait pour elle...

— Tu viendras, toi ! dit Maryse. Et vous, François ? C'est oui, n'est-ce pas ?

Elle s'était adressée à lui avec un peu d'hésitation, craignant, tout ensemble, d'être froide ou empressée. Lui, sans mot dire, la dévisageait sombrement, tellement que, sans la présence de Pierrille, la jeune fille eût pris peur.

Elle s'efforça d'insister, sans cependant marquer son trouble :

— Eh bien! François? Dites-moi! Vous êtes bien lent à répondre!..

Le garçon se taisait toujours, et Pierrille, soudain angoissée, les regardait l'un et l'autre. Devait-elle intervenir?

— Hein! si c'était Jacques? explosa tout à coup François le visage chargé de haine.

— François! protesta Pierrille.

Maryse blêmit, mais elle tint tête :

— Je ne vous veux pas de mal, François. Pourquoi me parlez-vous ainsi?

La réponse faillit jaillir, mais le garçon la retint, suffoqué, conscient tout à coup de l'affreuse contradiction entre l'amour qu'il affirmait et la haine qui le bouleversait

— Alors, vous venez, François? questionna Maryse, s'efforçant au calme.

— Non, non et non! répondit celui-ci brutalement. Que Pierrille aille avec vous si ça peut lui faire plaisir Je n'y vois pas d'inconvénient, au contraire! Je serai enchanté! Je serai seul, enfin seul!..

Pierrille éclata en sanglots. C'était au tour de Maryse de ne rien comprendre au drame qui se jouait devant elle

— Viens toujours, dit-elle à Pierrille. François, peut-être, nous rejoindra.

La fillette hésitait encore, mais Maryse l'entraînait.

— Va! Va donc! cria François.

Alors elle se décida...

« Ça ne doit pas être drôle tous les jours! » pensait Maryse.

Dehors, elle interrogea Pierrille. Compatissante, elle oubliait sa propre peine.

— Il est souvent comme ça, François?

— Souvent, avoua Pierrille. Ah! pourquoi ne l'aimes-tu pas? gémit-elle naïvement

Maryse sourit tristement :

— Pourquoi, pourquoi? Sait-on jamais? Si, pourtant, je sais..., reprit-elle, faisant l'effort de s'exprimer. Je sais...

Elle posa sa main brune sur l'épaule de Pierrille.

— Je sais... C'est depuis toujours que j'aime Jacques, depuis toujours. Penses-tu, Pierrille... Un amour dont on ne voit pas le commencement et qui n'aura jamais de fin...

Pierrille, timidement, la regarda. La lumière brillait dans son regard, ce regard qui défiait la mort!

— Nos deux cœurs sont faits pareils, reprit Maryse tout bas, pareils, bien que lui soit plus fort... Il est fort, tu sais, Pierrille. Je suis bien sûre que, pour l'instant, il se moque des gendarmes et des juges et de toute cette odieuse histoire. Il a raison de s'en moquer, n'est-ce pas, puisqu'il est innocent?

Dans la joie, si rarement goûtée, d'exprimer son jeune amour, la jeune fille s'exaltait, oubliant la précédente scène et surtout l'accusation qui pesait sur Jacques Alciatte. Elle s'interrompit tout à coup, effrayée de ce que Pierrille allait dire. Que pouvait-elle penser, Pierrille?

Elle pleurait doucement, cherchait la main de son amie.

— Pauvre Maryse! Pauvre! Ça s'arrangera, tout ça, tu sais!

— N'est-ce pas! Tu es sûre, comme moi, qu'ils reconnaîtront leur erreur?

Mais, tandis que Maryse pensait aux justiciers anonymes qui accusaient Jacques Alciatte, Pierrille ne voyait que François et cette preuve qu'elle avait, sans doute, de l'innocence de Jacques.

Oui, cela finirait un jour! Il fallait que cela finit... Il le fallait coûte que coûte... Jacques, sûrement, était innocent. Il arriverait bien un jour où cette

certitude éclaterait, un jour où elle, Pierrille, aurait la force de dire ces pensées qui l'étouffaient, ces paroles qui ne voulaient pas jaillir, mais qu'elle obligerait à jaillir. Elle retrouverait, ce jour-là, un peu de paix. Elle!... Oui, mais François...

— Pauvre Maryse! répéta Pierrille tout bas.

Maryse la regarda. Elle ne pouvait pas savoir d'où lui venait cette douceur d'être comprise... Elle la goûtait et remerciait.

Lorsque les jeunes filles entrèrent, les voisins étaient là déjà; Benoist remplissait les verres, Caroline parlait haut et fort...

Féli entretenait le fils Johannès d'un produit que celui-ci avait expérimenté pour aider au défrichage d'un carré de potager, envahi de ronces vigoureuses. Il venait d'en relever le nom dans son journal agricole.

Maryse, transformée par la compassion de Pierrille, n'avait pas cette figure de victime que Caroline redoutait. Pierrille était, bien plus qu'elle, intimidée. Cette nécessité de paraître alors que ce drame continuait d'absorber toute sa pensée lui fut tout de suite un vrai supplice. Lorsqu'elle passa près de Féli, celui-ci s'interrompit, surpris de la découvrir si accorte sous son chapeau printanier.

Bien qu'ils fussent très voisins, ils ne se rencontraient pas souvent. Pierrille n'était qu'une enfant au regard de Maryse.

— François va venir? questionna M^{me} Masclat, plus brusquement qu'elle n'eût voulu.

Devant le geste évasif de la fillette, elle se garda d'insister. Déjà elle s'estimait heureuse que Pierrille fût venue.

« Il faut de la patience », pensait-elle, en jetant sur sa fille un regard chargé de reproches.

François, après le départ des jeunes filles, conti-

va de tourner les pages du livre ouvert devant lui, mais il n'en lisait pas un mot, et il se lassa tout de suite de ce geste machinal.

Alors, il remonta dans sa chambre. La fenêtre grande ouverte laissait voir un pan de ciel, sur lequel les fleurs des myosotis découpaient leur fresque légère.

François s'approcha, se pencha...

Déjà les branches du cerisier n'avaient plus leur éclat de neige; des étoiles minuscules jonchaient la terre, près des lilas; les panaches restés au rameau s'effeuillaient, jaunis en leur extrémité.

« Déjà fini! » pensa François, se rappelant cette minute radieuse où le jardin n'était que promesse.

— Fini pour moi! déclara-t-il. Comment vivre, après cela? ajouta-t-il, répétant sans le savoir la parole de Pierrille.

Il quitta la fenêtre et, longtemps, arpenta la chambre. Maryse et Jacques continuaient d'occuper, tour à tour, sa pensée... Pierrille, parfois, s'y mêlait, mais il en revenait toujours soit à Maryse, soit à Jacques, à son amour ou à sa haine, et celle-ci, de plus en plus, s'apparentait à celui-là, si bien qu'il ne savait plus lire dans son âme ténébreuse.

Parfois il se rapprochait de la fenêtre et, plongeant encore son regard au-dessus des myosotis, il considérait la pompe et l'arrosoir à côté, sa bêche que, la veille, il avait omis de rentrer, et les plates-bandes du potager fleurant la terre fraîchement remuée, ce ciel si calme, dans le silence du soir...

Là-bas, derrière le toit de tuiles, c'était la cour des Masclat. Le ciel, là aussi, était bleu; un grand silence montait, en cette fin de journée, de la terre jusqu'au ciel, ... un silence qu'il eût été bon d'écouter le cœur paisible, ... au lieu de tant d'affreuses clameurs...

— Fini pour moi! répéta-t-il.

Et il pensa à ce temps où tout commençait, aux jours où il aimait Maryse — car, à présent, qui pouvait-il prétendre aimer? — à d'autres temps plus lointains où il ne pensait pas à Maryse et que, pourtant, tant de joie et tant d'amour chantaient en lui... Sa mère, Pierrille, l'avenir, son avenir que sa mère lui avait mis sous les yeux et dans les mains, ainsi qu'on y met un trésor...

Un trésor... Qu'en avait-il fait?...

François Cazelous, comme malgré lui, s'agenouilla devant la fenêtre où fleurissaient les myosotis et il essuya ses yeux du revers de sa manche.

XIV

— M. le curé? Tu peux l'attendre, Pierrille : il sera là tout à l'heure. Pense donc! depuis deux heures qu'il est parti!...

La bonne femme poussa un soupir... Elle trouvait le pasteur trop zélé. Toujours à courir, celui-là, toujours d'une paroisse à une autre. Il se tuerait, à ce métier-là... Et pour ce que ça lui rapportait!...

Elle soupira, derechef, en se rappelant la mine pincée de M^{lle} Victoire, tout à l'heure, au presbytère. De quel ton elle avait dit : « Toujours parti, alors! »

C'était un peu vrai, tout de même, mais ce n'était pourtant point sa faute si le prêtre avait tant de travail qu'il n'y pouvait suffire... Joli métier, avec cela!... Il maigrissait tous les jours!...

Partie dans ses réflexions, Lise ne pensait plus à

Pierrille, demeurée embarrassée sur le seuil de la cuisine.

La vieille femme avait repris son couteau. Elle épluchait des oignons; leurs pelures transparentes s'amoncelaient à côté de l'assiette creuse où les bulbes s'échafaudaient.

Pierrille avait mis sa robe neuve et son chapeau du jour de Pâques, ce chapeau que Féli avait remarqué et dont les bords projetaient une ombre sur ses grands yeux pâles et son front. Elle bougea; son pied heurta une dalle. Lise sursauta :

— Tiens! c'est vrai, tu es là, petite? Entre donc! Mais entre donc! C'est pourtant bien toi Pierrille? Ma fine! je n'y vois plus clair.

Elle dévisageait la fillette, son regard papillotant à cause du grand jour du dehors.

— Figure-toi, j'ai eu peur tout à coup d'avoir parlé à quelqu'une de nos mijaurées... C'est ton chapeau, ton beau chapeau... Tiens! dit-elle brusquement, ça n'est pas beau, la « vieillerie » : tout vous quitte! Vos yeux vous quittent!

« Là! assieds-toi... Comment vas-tu, toi et ton frère? Il y a longtemps qu'on ne t'a vue... Et lui, donc! Pourquoi donc qu'on ne le voit plus aux réunions du curé?... Il ne dit rien, M. le curé, il est trop bon, tu sais, Pierrille; mais, tout de même, ça lui fait peine... Il en parle... Pas plus tard qu'hier, il me disait : « Ces petits Cazelous me causent du « souci tout de même. » Reste, ma fille. Il va être content de te voir. »

Lise tutoyait tous les enfants du village... Suppléante du curé, certains jours, pour le catéchisme, tous étaient passés par ses mains, et elle les considérait un peu comme ses enfants, très fière quand, dans le village, la marmaille courait après elle, criant des « Bonjour, grand'mère! » qui ravissaient son cœur de vieille fille.

— Ce pauvre curé, penses-tu, reprit-elle, voyant Pierrille confuse, penses-tu s'il a du tintouin? C'est effrayant! Je me demande comment il y tient... Un jour ici, un autre là... Et le dimanche, où il dit ses trois messes et mange un morceau de pain sec juste sur le coup de midi, avant de refaire ses deux lieues pour revenir à Meillac!...

« Et encore, en ce moment, c'est du beau temps! Mais l'hiver, y penses-tu, Pierrille, quand il gèle ou quand il neige!... Figure-toi, une fois, cet hiver, j'ai bien cru qu'il avait les pieds gelés — il a eu peur, lui aussi, j'en répons! — C'était à la fin de janvier, tu sais, quand il a fait si froid, un soir... »

Le trépignement d'un moteur interrompit le récit.

— Tiens! le voilà! dit la servante, laissant son couteau en l'air et tendant sa face ridée vers la porte restée ouverte.

Pierrille s'était levée.

— Heureusement encore qu'il a cette machine-là! remarqua la vieille femme. Ce n'est pourtant pas que je l'aime; mais, toujours à bicyclette, le pauvre fatiguait trop.

— Tiens! c'est toi, Pierrille, c'est toi? dit le prêtre, dont la soutane se dressait au seuil du logis. Tu m'attendais, mon enfant? Entre donc!... Je suis à toi...

Le curé, par-dessus ses lunettes, plongeait un regard aigu sur Pierrille décontenancée. Elle ne le regardait pas, les yeux à terre et les joues roses d'émotion.

Mais le ton enjoué du prêtre démentait ce profond regard :

— Entre donc; je suis content de te voir... J'ai des nouvelles à te dire.

Momentanément rassurée, Pierrille osa lever les yeux.

Le curé l'avait précédée dans la pièce, une pièce

carrelée aux murs tapissés d'un papier aux bouquets désuets... Une table ronde en occupait le milieu: un bureau rectangulaire, chargé de papiers et de livres, était près de la fenêtre avec, derrière, un rayonnage de bois blanc accoté au mur et qui contenait tous les livres du curé de Meillac, tous ceux qu'il pouvait acheter ou récolter pour les prêter au village, modeste bibliothèque, mais vivante, non pas morne, sur des rayons jamais touchés.

Tout en parlant, le pasteur rangeait des revues sur la table, des papiers.

Mais, lorsque Pierrille fut entrée et qu'elle eut refermé la porte, lorsqu'elle fut solidement assise dans le fauteuil de paille, à côté de son bureau, le curé, posant tout à coup ses deux mains sur le rebord de la table, releva son front, et son regard se posa, direct, sur la fillette, très grave et pourtant paternel :

— Ma petite, qu'est-ce qui se passe?

Il demeurait immobile, attendant une réponse, apitoyé et inquisiteur tout ensemble... Ne fallait-il pas en finir, profiter de ce qu'elle était là pour conduire droit au but cette brebis vagabonde?

Mais elle, toute murée dans sa peine, baissait de plus en plus la tête, opposant son front têtue à la sollicitude du prêtre.

— Regarde-moi, voyons, Pierrille. Ma petite fille, qu'y a-t-il? Toi, Pierrille, ne pas faire tes Pâques?

Pierrille ne répondait pas.

— Ta mère..., commença le prêtre.

Pierrille ne le laissa pas achever :

— Monsieur le curé, je ne peux pas...

— Tu ne peux pas te confier à moi?

— Si, si; pas aujourd'hui : après.

— Après quoi, Pierrille? Quand cela?

— Après le pèlerinage.

— Tu es donc venue pour cela?

— Oui, Monsieur le curé, pour m'inscrire.

Le bon prêtre soupira et regarda la frêle silhouette pliée en deux. Tout éperdue qu'elle était, elle ne faisait cependant pas figure de grande coupable...

Elle releva son front courbé, et le prêtre put lire enfin au fond de ses yeux limpides.

— Je ne vois pas très bien, pécaïre! reprit-il avec un sourire, ce que tu gagnes à attendre. Tu y perdras bien, plutôt. Chacun, ici, vit au grand jour. Tu le sais, Pierrille, tu le sais... Ni toi ni moi n'y pouvons rien... Et toi, une Enfant de Marie...

Un soupir, à son insu, monta du fond du cœur du prêtre, et une ride barra son front; mais, soucieux surtout de l'âme dont il avait charge, il s'empessa de rassurer :

— Bien sûr, pour faire ton devoir, tu as encore du temps : jusqu'au Bon-Pasteur, tu le sais; et François aussi, François...

Une rougeur si vive empourpra le visage de la fillette que le curé demeura, un bref instant, en suspens.

« C'est de là d'où vient le mal », pensa-t-il, certain maintenant d'avoir mis le doigt sur la plaie.

— Alors, reprit-il simplement, tu viens à Rocamadour?...

— Oui, répondit Pierrille, tout bas.

— Tu sais la date? Le 22. C'est bon; voilà ton nom sur la liste... Rendez-vous devant l'église à six heures le matin. On sera de retour pour midi.

Pierrille se levait, balbutiant :

— Merci, Monsieur le curé.

Le prêtre était debout aussi. Il hésitait. Allait-il la laisser partir comme cela, sans lui rappeler sa promesse? Voici qu'elle lui paraissait si frêle pourtant, soudain grandie, portant sa croix, elle aussi, et comme la portait le Sauveur, non pas pour elle,

pour François surtout, pour François... Il pensa à Martine... Non, il n'était pas possible que la bénédiction de celle-ci fit défaut à cette enfant. Elle écarterait le mal. Mais la souffrance?...

Et elle avait souffert, Pierrille, cela se voyait maintenant : ses pommettes saillaient dans son visage creusé, et ses yeux étaient cernés.

Des reproches, pécaïre! des reproches... C'est l'encourager qu'il fallait!

— Pierrille, dit le curé, ému, j'ai confiance, tu sais, petite, et je compte sur toi pour François, et ta maman, Là-Haut, y compte. Toi-même, ma fille, appuie-toi sur tes deux mamans de Là-Haut. Prie-les toutes deux au sanctuaire. Elles t'assisteront, tu verras.

« Tiens, te souviens-tu comme Martine, à quelques jours de sa mort, disait qu'elle resterait près de vous et reviendrait plutôt sur terre pour vous arracher au mal?... C'est vrai, tu sais : les morts qui ont vécu comme a vécu ta sainte mère sont plus vivants, petite, tu sais, et plus puissants que les vivants. »

Pierrille hocha la tête. Cette promesse de sa mère, ah! oui, qu'elle se la rappelait!... N'en avait-elle pas vécu tous ces jours, tous ces derniers jours, alors qu'elle s'agenouillait, chaque soir, devant l'image jaunie? Mais que ce silence était lourd!

Des larmes affluèrent à ses paupières. Ce que n'avait pu faire l'inquiétude de l'apôtre, sa confiance l'obtenait : attendrir enfin cette terre, toute durcie de souffrance.

Pierrille pensa que les paroles du pasteur étaient déjà l'écho lointain des paroles maternelles : « J'ai confiance, je compte sur toi. »

Une larme glissa sur sa joue... Le prêtre feignit de ne rien voir.

— Merci, Monsieur le curé, merci, prononça Pier-
rille.

Et, incapable d'en dire plus long, elle alla droit à la porte, non pas la porte de la cuisine — elle ne voulait pas affronter les curiosités de Lise, — celle de la salle où elle était et qui accédait directement sur le dehors.

Le curé suivit des yeux l'ombre menue se détachant sur le fond pierreux des collines; un pli de terrain la déroba... Alors il revint aux papiers restés épars sur sa table. Le journal reçu le matin était placé à sa gauche, avec sa bande intacte; il étendit la main vers lui, les traits soudain détendus; mais, avant de consentir à ce moment de délasserment, le prêtre consulta l'heure. Cinq heures, déjà! Il n'avait pas le temps. Une femme était malade là-haut, au mas de Vaucelles, de l'autre côté du Fageot. C'était loin, et il ne pouvait pas remettre; s'il attendait davantage, il ne serait pas à l'église à l'heure des confessions. La semaine de Pâques et toute la semaine qui suivait : la semaine de Quasimodo, il attendait à l'église. C'était son heure, d'ailleurs. Toute l'année il était là, soignant l'autel ou priant, à l'heure de la tombée du jour; mais, en ce temps, aucun prétexte n'aurait pu l'en éloigner. Et puis cette femme malade n'était pas, bien loin de là, une paroissienne modèle. Non, il ne pouvait pas remettre.

Le curé cessa aussitôt de tripoter cette bande qui se déchirait sous ses doigts. Il replaça le journal bien en vue : il le retrouverait là; ce soir, peut-être aurait-il un moment! Il prit sous son bras son bréviaire et sortit par la cuisine.

Lise leva les bras au ciel :

— Seigneur Dieu, c'est-il possible! Encore vous, Monsieur le curé, encore en route!

Le prêtre sourit.

— Où as-tu vu, ma bonne Lise, que le pasteur reste au bercail à attendre ses brebis? Le Saint Livre ne nous dit-il pas qu'il part pour les chercher?...

— M^{lle} Victoire est venue, prévint Lise, dont l'œil s'emplit de malice au souvenir de la déconvenue de la vieille fille. Elle n'était pas trop contente!

— Bah! j'y passerai un de ces jours! réfléchit le prêtre. Et puis, conclut-il, chassant un dernier scrupule, le pasteur laisse les brebis dans la montagne pour chercher la brebis perdue...

Quelques secondes plus tard, le curé était en route. Il allait à pied, cette fois-ci, et, malgré la fatigue accumulée, regardait avec intérêt les terres en bordure du chemin, où prospéraient les blés et les maïs, les féveroles, les seigles; les prés, verts malgré la sécheresse, au fond de l'étroite vallée; les coteaux déjà moins nus sous la feuillure des arbrisseaux. Dans le ciel, des nuages blancs s'estompaient, légers comme une fumée.

Il fallait, pour aborder le Fageot, traverser de bout en bout le village.

Sur la place, deux vieilles causaient, appuyées sur un bambou. Elles suivirent le prêtre des yeux, puis reprirent leur conversation, se déplaçant pour profiter d'un dernier rayon de soleil. Mais les propos de celles-ci étaient bénévoles et sereins.

Le curé entra dans l'église. Si sombre et fraîche, à cause des étroites verrières et de l'épaisseur des murs, elle lui parut le symbole de cette nuit des sens en laquelle le mystique doit descendre pour trouver l'ultime lumière. La lampe du tabernacle brillait. Le prêtre, à deux genoux, adora l'inconcevable attente de Dieu. Qu'étaient ses fatigues, ses déboires et ses anxiétés auprès de l'infinie patience!

Il se releva fortifié.

Dans la dernière maison du village, M^{lle} Victoire Herpin, qui tricotait à sa fenêtre, aperçut de loin le prêtre.

— Tiens! le voilà encore dehors! dit-elle à M^{me} Ascar, sa voisine, venue lui tenir compagnie.

Elle le regardait passer, son regard malin s'attachait. Lorsqu'il ne fut plus en vue, elle se retourna et, haussant ses épaules pointues :

— Il n'a pas de bon sens! proféra-t-elle aigrement. N'aurait-il pas dû penser que, puisque je m'étais dérangée, c'est que j'avais à lui parler? Il eût pu entrer en passant. Va te faire lanlaire! Il n'y pense même pas! Je parie qu'il court au Fageot chez cette Mélie, une rien du tout!

La vieille fille, quelques instants, parut s'absorber dans le calcul de ses mailles, mais elle pensait à autre chose, car, redressant tout à coup son nez chaussé de lunettes, elle proféra sentencieusement :

— Je suis inquiète, madame Ascar, très inquiète.

Et comme l'autre, une bonne grosse ménagère, demeurait coite, tout effarée du ton tragique :

— Il tournera mal, celui-là! Je le crains fort, madame Ascar, et ce sera un bien grand malheur!

Les lèvres de M^{lle} Victoire se plissèrent. Elle hocha deux à trois fois sa petite tête de perruche et recommença, raide et digne, après cette parole magistrale, le calcul de ses mailles.

Hé! il y avait bien pensé, le curé, à s'arrêter, mais l'heure pressait... Au retour, il serait trop tard : la vieille fille se formaliserait d'une visite si tardive. Mais le pasteur ne dit pas : « La peste soit des vieilles dévotes! » Non; se reprochant, au contraire, tout ce qui se hérissait malgré lui, en lui, à l'approche de la commère, il se promit de l'aller voir le lendemain... Un soupir lui échappa. C'était une rude pénitence!...

XV

Pierrille s'était donc, en fin de compte, décidée à aller demander au sanctuaire de la Vierge Noire la force de parler à François.

Elle ne pouvait ni ne voulait faire part de son affreux soupçon avant que François eût pu s'en expliquer avec elle.

Elle gardait, au fond du cœur, l'espoir que cette explication réduirait définitivement à néant la terrible accusation.

Partagée entre cet espoir et son affreuse inquiétude, elle avait quitté, malgré tout, le presbytère de Meillac relativement réconfortée.

Les bonnes paroles du curé, la confiance qu'il lui avait témoignée, jointes à cette vue que, cependant, il avait eue très certainement sur son âme douloureuse, lui avaient été un baume, plus encore le souvenir de sa mère et le rappel si convaincu d'une tendre sollicitude qui ne pouvait lui faire défaut.

Elle-même ne cherchait-elle pas à s'affirmer, à chaque minute, que le secours allait venir, un secours qui les libérerait tous les deux, elle et François? Mais, pensait-elle, il y fallait un miracle. Comment espérer un miracle? Et, par ailleurs, elle savait bien, elle savait trop que la situation présente ne pouvait s'éterniser; il fallait que François parlât. C'est cela qu'il importait d'obtenir. Plus tard, si François se taisait, ce serait elle... Mais tout son être se refusait à envisager cet instant.

Il y avait douze jours, maintenant, que Jacques

était emprisonné. Pauvre garçon! Douze jours d'angoisse! Pourtant, à évoquer cette angoisse, Pierrille n'était plus, parfois, qu'à demi apitoyée. Jacques n'était-il pas innocent? Souffrir seulement, ce n'était rien, rien à côté du remords et des ténèbres devant elle.

Elle voulait encore raisonner. Pourquoi François s'en serait-il pris à cette malheureuse vieille femme? Quel profit donc aurait-il eu à cette monstrueuse action? Et pourtant elle savait bien qu'il ne s'agissait pas de profit, à moins que la haine ne fût profit.

Et cette haine n'allait-elle pas se retourner contre lui-même, lui ménager quel avenir?...

« Qu'il soit perdu en ce monde, sanglotait la jeune fille, mais sauvé enfin dans l'autre! Maman lui pardonnera... Dieu ne peut-Il tout pardonner? »

Et sa foi la soutenait : « Qui veut sauver sa vie la perd; la gagne qui consent à la perdre. » Et c'était pour lui arracher ce consentement que Pierrille avait décidé d'aller à Rocamadour.

La pluie, qui, depuis plusieurs jours, s'avérait de plus en plus imminente, commença à tomber dans la nuit, à la veille du pèlerinage. Lorsque Pierrille s'éveilla, après un court et douloureux sommeil, la brume ouatait la campagne.

Elle ne quitta pas les pèlerins jusqu'à l'arrivée au sanctuaire, où, se déchirant soudain, elle découvrit l'immense roc de Rocamadour, sa face de tours et de remparts, et ses murailles à pic que dominant son groupe d'églises, son monastère, son beffroi.

Ce fut rapide comme un lever de rideau sur une scène de théâtre, et reconfortant aussi, car les voyageurs du « car » virent le soleil, dans la trouée, darder ses rayons lumineux sur les murs ruisselants d'eau qui étincelèrent comme un miroir; et non seulement les pierres, mais les giroflées, les figuiers, les pariétaires accrochés aux flancs du rocher; les

arbres de Judée, étendant leurs rameaux violets, avaient un éclat mouillé que la lumière intensifiait, tandis qu'à l'opposé du roc les parois du causse demeuraient couleur de cendre et sauvages, pelées, désolées, striées de ressauts rocheux.

En face, la cité féodale s'éteignait comme un défi, comme une miraculeuse promesse, jusqu'aux créneaux, découpés à même un ciel subitement bleu.

La crypte, lorsque Pierrille entra, était éclairée, comme toujours, des vives lumières des cierges, et non seulement sous la roche, noire de suie, mais dans le chœur et autour de la Vierge miraculeuse, les cierges en faisceaux brûlaient, comme autant de gerbes ardentes.

Pierrille, de toute son âme, se recueillit, suppliant ses deux mamans, ainsi que le lui avait dit le prêtre, de venir la secourir. Elle fermait à demi les yeux, et les ex-voto qui tapissaient les murailles, souvenirs des bienfaits obtenus, lui semblaient comme des degrés où sa confiance, désespérément, s'accrochait. La promesse que lui avait rappelée M. le curé de Meillac hantait de nouveau sa mémoire : « Je reviendrais plutôt sur terre pour vous arracher au mal. » Était-elle donc si loin, cette mère, que cette promesse fût vaine et oublié aussi le signe qu'elle avait dit qu'elle enverrait, un signe qui les éclairerait ? Et n'affirmait-elle pas, pourtant, dans sa superbe confiance, que les fils d'une mère chrétienne n'étaient jamais orphelins ?

« Maman, ... maman ! » pleurait Pierrille, se souvenant, sous le coup de l'émotion, des dernières paroles sorties de cette bouche vénérée.

La fillette quitta le sanctuaire plus vaillante, plus clairvoyante.

« Il n'est de mal que le péché », répétait-elle ardemment. Elle était, cette phrase, comme la branche tendue au-dessus de l'abîme ; elle y tenait comme le

noyé. « Il n'est de mal que le péché. » Puisque se taire était pécher, il faudrait que François parlât. Autrement, elle consulterait, obéirait, quoi qu'il dût lui en coûter. Auparavant, elle aurait affaire à François, elle lui dirait qu'elle savait tout...

Son cœur, quand elle y pensait, s'arrêtait dans sa poitrine.

« Tant pis. Il n'est de mal que le péché... »

Cependant, sur le chemin du retour, Pierrille décida de s'accorder jusqu'au surlendemain pour parler. Demain serait le dernier délai. Après-demain, face à face avec François, elle livrerait son secret.

Elle eut la surprise, le soir, de retrouver celui-ci différent, non pas joyeux, certes, mais moins sombre, perdu toujours dans un rêve, un rêve grave, anxieux même, mais où il entraît peut-être moins d'amertume et de révolte.

A plusieurs reprises, elle sentit son regard sur elle et plus proche d'elle. Elle voulut se figurer qu'il y avait, dans ce regard, un peu de cette affection fraternelle dont, après tant de jours déjà, elle perdait jusqu'au souvenir. Mais, lorsqu'en réponse à ce regard elle leva les yeux vers François, celui-ci détourna la tête.

Il lui parut toutefois que ce geste ne comportait plus de dédain ni de colère; de l'embarras, de la tristesse, quelque chose pourtant d'apaisé et qui contrastait si fort avec ses odieux soupçons qu'elle en ressentit une douceur, l'espoir secret que l'affreuse histoire n'était pas celle qu'elle redoutait. Toutefois, la pauvre enfant ne voyait pas comment cette chose pouvait lui être épargnée. Aussi vécut-elle les dernières heures dans l'appréhension douloureuse de ce qui allait se passer.

Comment aborderait-elle François? Comment dirait-elle qu'elle savait? Comment, surtout, expliquerait-elle ce qu'elle avait soupçonné?

« Que Dieu Lui-même me vienne en aide ! » soupirait Pierrille à toute heure.

Au lendemain de son retour, elle eut la surprise encore de voir François se faire beau après le repas de midi.

Les bœufs étaient à l'écurie. Le jeune cultivateur, le matin, avait labouré la vigne, où la pluie des jours précédents avait amolli la terre — car l'éclaircie de Rocamadour n'avait duré qu'un court instant. Le travail était rude encore; l'attelage avait besoin de repos.

Après donc qu'il eut donné à manger aux bêtes, François s'était retiré dans sa chambre; il en était ressorti approprié, presque pimpant. Son visage, pourtant, restait grave.

— Où vas-tu, François? avait questionné la fillette.

— En visite,... faire une visite, avait répondu évasivement le jeune homme.

Pierrille n'avait pas insisté, mais son cœur battait follement à la pensée que, peut-être, il se rendait au presbytère.

Comment savoir?... Et, si ce n'était pas chez le curé de Meillac, où, alors, se rendait-il? Chez les Masclat? Le malheureux!

Pierrille avait bien remarqué que Benoist et Caroline ne demandaient qu'à l'attirer; mais Maryse..., après surtout cette véhémence sortie qu'il avait faite contre Jacques!

Non, ce n'était pas possible qu'il allât chez les Masclat... L'idée, pourtant, tourmentait la fillette. Ne se disait-elle pas aussi que, si François n'était pas chez les Masclat, ce serait un espoir de plus pour qu'il fût au presbytère?

Pierrille ne put s'arracher à ces obsédantes questions; ses nerfs la dominaient tellement qu'elle n'y tint plus, et, sans même chercher un prétexte pour

aller chez les Masclat, elle ouvrit la petite barrière qui menait droit à leur route et se rendit à la métairie. Elle dirait n'importe quoi pour expliquer sa présence, mais elle saurait à quoi s'en tenir...

Lorsqu'elle passa entre les deux mahonias qui bordaient l'entrée de la ferme, *Pluton*, le chien de garde, aboya; mais il s'apaisa aussi vite. La frêle silhouette de la fillette n'avait rien de bien inquiétant, et puis, dans son obscure cervelle, il retrouvait son image — une image familière. Le nez, donc, entre ses pattes, il se contenta d'observer, d'un œil mi-sympathique, mi-défiant, les faits et gestes de Pierrille.

Celle-ci entra résolument dans la vaste salle d'en bas. Elle était sombre et déserte; le feu était éteint dans l'âtre.

Aussi la bonne Faustine n'était-elle pas dans le cantou; derrière la maison, sans doute, dans le jardin potager, inondé à pareille heure par un soleil réjouissant.

Et Pierrille, tout à coup, n'osa pénétrer jusque-là... Elle y trouverait certainement, avec Faustine, Caroline, Maryse peut-être... Que dirait-elle? Que pourrait-elle demander? Mais, au moment où la fillette songeait à faire retraite, Féli entra dans la pièce.

Il eut un visage surpris. Il ne lui tendit pas la main, vu qu'il portait avec soin, d'une main, un lourd arrosoir, et de l'autre, sous le bras, une sorte de paquet informe.

— C'est vous, Pierrille? Vous venez voir Maryse?

— Oui..., non..., balbutia la fillette, ne sachant trop quoi répondre.

Mais Féli, tout occupé à la considérer, n'aperçut pas cet embarras. Tout en la devisageant, il reprit :

— C'est dommage... Maryse, justement, est aux champs.

— De quel côté? questionna Pierrille, instantanément soulagée.

— Oh! loin, très loin : jusqu'au plateau des Dartigue...

— Oui, c'est trop loin, dit Pierrille. Je la verrai une autre fois.

— Bon! Écoutez, je lui dirai que vous êtes venue ici.

— Non, ne dites rien! s'écria spontanément la fillette.

— Eh! pourquoi pas? Ça lui fera plaisir, à Maryse... La vie n'est pas si drôle pour elle.

— Je sais, je sais, dit Pierrille, qui, cette fois, rougit violemment. C'est parce que je ne sais pas du tout quand je pourrai revenir.

Féli allait protester, mais il se tut, craignant que son empressement ne créât quelque difficulté, à cause de François Cazalous.

— Mais, dit Pierrille, profitant de son silence, il ne faut pas que Maryse s'inquiète. Jacques, sûrement, sera relâché...

— Vous croyez? s'écria Féli, hochant la tête.

— J'en suis sûre, s'écria violemment Pierrille, puisqu'il est innocent!

Féli la regarda, surpris. Il avait posé à terre son arrosoir et conservait sous le bras l'espèce de paquet enveloppé dans un papier de journal.

— Asseyez-vous donc, dit-il, désignant le banc à côté.

Pierrille s'assit, et lui aussi. Il mit près de lui le paquet dont le papier se détacha. C'était un bidon de fer-blanc.

Pierrille, tout à coup intimidée, le regarda par contenance.

— C'est pour tuer l'herbe, dit Féli.

— ...

— Oui, une sorte d'herbicide pour détruire les

plantes inutiles. C'est excessivement pratique. Je viens de faire un essai. Vous pourrez le dire à François.

Pierrille ne répondit pas. Elle pensait à toute autre chose qu'à ce que Féli racontait. A François d'abord. Où donc était-il allé? Et puis à Féli aussi. Il était aimable avec elle. Jamais elle n'avait remarqué combien son regard était doux, sous ses sourcils broussailleux.

Lui aussi la trouvait gentille, aussi gentille dans sa robe simple qu'au jour de Pâques, dans sa belle robe et avec son chapeau de fête. Quel dommage que François et Maryse ne puissent pas s'accorder! Il l'aurait vue plus souvent.

Mais Féli savait maintenant que Maryse resterait toujours la promise de Jacques Alciatte, et lui-même se disait bien qu'un jour ou l'autre l'absurde accusation tomberait.

Durant ces jours où sa sœur était malheureuse, Féli s'était rapproché d'elle. Il s'exprimait difficilement, mais il ne manquait pas de cœur. Et puis il s'était rendu compte qu'il valait mieux, pour Maryse même, ne pas prendre parti pour elle, tout au moins devant ses parents.

En tête à tête, cependant, Maryse avait bien compris que Féli était pour elle. Cela lui avait fait du bien. Lui et sa grand'mère Faustine, tous les deux la soutenaient. C'était un rude réconfort. Elle y puisait du courage et un espoir plus affermi, car elle se disait bien aussi qu'un jour la vérité éclaterait, la vérité qui innocenterait Jacques Alciatte.

Pierrille fit le geste de se lever...

Alors Féli, tout à coup, ne songea plus qu'à une chose : obtenir qu'elle restât un peu. Qu'elle était donc plaisante avec ses yeux gris, toujours un peu effarouchés, son front lisse, ses cheveux légers... et cette taille si menue!

— Quel âge avez-vous, Pierrille?

— Quinze ans aux noix, dit la fillette.

— Quinze ans!

Féli comptait dans sa tête. Dans deux ans il aurait fait son service; elle aurait presque dix-sept ans. Mais il abandonna ses calculs parce que Pierrille, décidément, le quittait.

— Au revoir, Féli.

— Au revoir, Pierrille. Mais, j'y pense : je vous disais que ce produit était tout à fait épatant...

Les yeux de Féli étaient tombés sur le bidon, et n'importe quel prétexte lui était bon pour prolonger le tête-à-tête.

— Oui, oui, dit Pierrille, distraite.

Elle était pressée, à présent, de se retrouver chez elle. Elle n'aurait pas voulu que François rentrât durant son absence.

Mais Féli, comme elle tout à l'heure, ne suivait que sa pensée.

— J'y pense, dit-il, Pierrille! Il m'en reste au fond du bidon, et je n'en ai plus besoin... François pourrait essayer... Je vais vous accompagner... Je lui dirai d'essayer.

— Il n'est pas là, dit Pierrille.

— Ça ne fait rien! Je vais toujours le lui porter... C'est facile à employer : un demi-litre pour un arrosoir d'eau. Son arrosoir contient bien une vingtaine de litres?

« Qu'est-ce qui lui prend? » pensa Pierrille, mi-agacée, mi-amusée, car elle avait enfin compris que Féli avait plaisir à rester à ses côtés.

Elle ne pouvait l'empêcher de faire le chemin auprès d'elle, mais, tandis qu'il lui parlait, c'est à peine si elle répondait, préoccupée de la façon dont elle expliquerait à François sa visite chez les Masclat.

A l'entrée du petit jardin, Féli attendit, espérant

que Pierrille l'engagerait à aller plus loin. Elle n'en avait nulle envie. Alors, il fit mine de partir. Elle lui cria, amusée :

— Vous remportez le bidon?

C'était vrai! Il n'y pensait plus. Il revint sur ses pas et le lui remit en riant.

Pierrille riait aussi, et Féli partit tout heureux.

François n'était pas rentré. Pierrille s'assit, pour l'attendre, près de la fenêtre de la salle. Elle avait pris son ouvrage : un chandail qu'elle tricotait pour l'hiver. Elle tricotait vite et bien, heureusement, car, autrement, comment serait-elle venue à bout des longues aiguilles chargées de laine, alors qu'elle avait constamment les yeux ailleurs, guettant François?

Il ne revenait toujours pas... Qu'était-il donc allé faire? Qu'allait-il lui dire en rentrant?

Serait-ce encore de la peine?... Quelque chose en elle espérait qu'il y aurait une éclaircie dans cette peine, une éclaircie comme ce soleil qui avait troué les nuages, au chevet de Rocamadour.

Elle avait machinalement déposé dans un angle de la pièce le bidon confié par Féli. Un rais de soleil s'en vint frapper les parois de métal.

Elle sourit en pensant au prétexte singulier inventé par Féli Masclat pour l'accompagner chez elle, et puis, tout à coup, devint grave. Les plus humbles objets ont leur rôle dans nos vies, un grand rôle, puisque celui-ci est à la hauteur des fins que notre esprit leur assigne. Pierrille eût été bien en peine d'expliquer *cette* chose-là, et pourtant son regard restait accroché au vulgaire objet que Féli avait porté...

Elle se leva, poussa le bidon dans le coin, de l'autre côté de l'évier. Là, il était invisible... Elle murmura : « Oh! un signe! » Puis se tut...

François entra...

XVI

Cette fois-ci, il avait un air tout différent,... nettement autre : apaisé, presque souriant...

Il alla droit à Pierrille.

— Bonjour ! dit-il.

Et, se penchant brusquement, il l'attira, l'embrassa.

Le geste avait été si rapide et inattendu qu'elle se défendit, tout d'abord rieuse et un peu effrayée... Mais, lorsqu'il la laissa aller, elle cria, presque malgré elle :

— Oh ! François ! François, qu'y a-t-il ?

— Hé ! dit-il, ce qu'il y a...

Il s'arrêta tout à coup...

Ce qu'il y avait?... Le savait-il, en effet, et, si c'était ce qu'il pensait, tout au moins ce que le curé pensait, ce n'était pas, en vérité, très aisé à éclaircir...

Il était pourtant, lui aussi, décidé à en finir...

Tout à l'heure, au presbytère, il avait, de bout en bout, raconté la pénible histoire... Le curé de Meillac l'écoutait attentivement, et, lui qui avait cru si terrible, si difficile de sortir de ce mauvais pas, il avait été tout surpris que le curé trouvât, tout de suite, d'aussi heureuses solutions.

— Tout de même, lui avait dit le pasteur, tu ne peux pas en rester là ; pour que le bon Dieu te pardonne, il faut réparer, mon petit... Penses-tu, ce pauvre Jacques sous les verrous, alors que tu as dans la main de quoi lui faire ouvrir toutes grandes

les portes de sa prison!... Allons donc, tu ne voudrais pas!

Et comme François se taisait, épouvanté de cette réparation à laquelle cependant il avait, par avance, consenti, le curé avait repris :

— Ton cas, petit, n'est pas pendable; tu as mal agi, c'est certain; mais ta pauvre chère maman a travaillé pour toi, Là-Haut... La preuve, c'est que te voilà. Et puis, vois-tu, il ne faut pas te faire, non plus, plus noir que tu n'as été... La jeunesse, la passion, quand cela monte à la tête, cela brouille la cervelle. A présent que tu vois clair, nous allons mettre tout ça d'aplomb... Quelle est ton idée, à toi?...

— Aller trouver les gendarmes, balbutia François tout bas...

— Penses-tu! dit l'abbé en riant... Et pour quoi faire, les gendarmes? Ils n'ont rien à voir avec toi... Tiens! donne-moi plutôt ton papier!

François lui avait passé, alors, cette feuille informe, ramassée au petit matin sur le seuil de Rose Bazailles; cette feuille que le garçon, dans sa rage, avait nerveusement triturée.

Dieu merci, elle était lisible encore, et de là devait venir le salut, car ce papier, sans conteste, était de la main de Rose. La pauvre femme y signifiait que, lasse de vivre, elle allait se donner la mort... Elle disait qu'elle voulait se pendre et qu'elle pensait bien qu'au matin quelque pastoure découvrirait son cadavre et la ferait mettre en terre sainte, vu qu'elle déclarait mourir en paix avec Dieu et les saints...

— Hein! s'écria le curé, en lisant ce curieux écrit, hein! ai-je eu raison de demander au médecin un certificat comme quoi la malheureuse était folle? Je m'en étais toujours douté.

« Tiens! ce papier-là me suffit... C'est moi qui le donnerai là-bas... De toi, il ne sera pas question.

« Ne peut-on l'avoir trouvé ces jours-ci sous le châtaignier,... sous une pierre, que sais-je?... Pendant quinze jours, il n'a pas plu! »

— Et le bouton de la capote?... Ce bouton lancé par moi au travers de la pièce?...

— Peuh! Ce bouton...! Quelle importance y attacher après une pareille lecture? Ne t'en fais pas pour cette stupidité : elle ne tiendra pas le coup devant le papier de la pauvre, d'autant plus que, dans son écrit, il n'est pas question d'héritage.

Le curé se tut un moment, réfléchissant; puis, tout à coup :

— Non, le bouton, à présent, ne pèsera pas lourd, je l'affirme, dans la balance de dame Justice... Je sais de source sûre que, déjà, ce vil objet était plutôt encombrant, car, plus l'instruction allait, et plus il semblait évident que Jacques était hors de cause. Quand un garçon a, comme lui, tout un passé d'honnêteté et de travail, il ne suffit tout de même pas d'une si futile coïncidence pour le déclarer criminel!...

« Il pouvait tout de même bien, le pauvre, avoir égaré ce bouton ailleurs que chez sa vieille tante!... Celui-là peut venir du dehors ou avoir été perdu par le soldat avant le crime; au début de son service, il était allé la voir.

« Enfin, François, s'il le fallait, je compterais sur ton témoignage. »

Et comme le garçon opinait :

— Personne d'autre que toi et moi et le magistrat qui t'appellerait ne serait au courant de la chose... Ce serait simple comme bonjour.

— Mais Jacques? objecta François.

— Pas même Jacques... Encore une fois, sois tranquille... Dans mon idée, ce papier-là suffira,... dès lors que tu me le confies et que tu t'en remets à moi...

François, une demi-heure plus tard, quittait enfin le presbytère, tout envahi par une paix dont il n'avait plus le souvenir...

Était-il possible que l'orage qui le bouleversait ces jours-ci se fût tout à coup assoupi?... Bien plus : était-il possible que son avenir, en un clin d'œil, lui parût comme illuminé? N'était-ce pas quelque chose d'étrange, alors qu'il savait pourtant que Maryse ne l'aimait pas?

C'était au soir du jour de Pâques, alors qu'il avait perçu combien peu, en vérité, il comptait pour la jeune fille. Ce soir-là, seul avec lui-même, il s'était interrogé. L'aimait-il, lui, l'aimait-il?... Il ne sentait que de la haine... De la haine pour Jacques, sans doute... De la haine pour Maryse? Non! bien sûr... Tout ce sang brûlant, ce n'était pas de la haine,... et pourtant, pouvait-il dire qu'il l'aimait?

Il avait réfléchi longtemps, à cette fenêtre, à deux pas des myosotis,... et quel affreux bouleversement il lisait au fond de son âme, au regard de cette paix dont il avait le souvenir!... Le souvenir? La vision, plutôt,... une vision que le jardinet sous la fenêtre, ses instruments de travail délaissés depuis la veille, la coupe de ce ciel limpide, au-dessus des champs voisins, ce silence qui enveloppait les feuillages immobiles et les labours abandonnés, évoquaient irrésistiblement.

Cette paix, cet accord profond établi au plus intime de lui-même et dont sa jeunesse ardente ne percevait que de loin en loin l'écho, il s'était juré, alors, de tout faire pour la recouvrer,... et, le front penché sur les fleurs du souvenir, il l'avait promis à sa mère...

Alors qu'il prenait congé, le curé l'avait arrêté :
— Dis-moi, François, dis-moi franchement quel chemin t'a conduit ici?

Et comme le jeune cultivateur regardait le

prêtre sans comprendre, celui-ci s'était expliqué :

— Oui, dis-moi quelle route tu as prise, ou plutôt quelle main t'a mené?

— Maman, répondit François, qui pensait aux myosotis.

— Sans doute, répondit le prêtre; mais quelle main matérielle, visible, s'est tendue dans ta détresse?... Qui, crois-tu, a pleuré sur toi, prié pour toi, souffert pour toi?

Et c'est alors que la pensée de Pierrille s'était imposée de nouveau à l'esprit de François Caze-lous... Ce n'était pas la première fois.

— Pierrille, dit-il, est toute chose...

— Oui, dit le prêtre, tu as trouvé; elle est toute chose, et c'est pour toi. Rassure-la, François, ce soir.

Et c'est pourquoi, à l'oustal, François avait, tout aussitôt, embrassé sa petite sœur.

— Ce qu'il y a..., reprit le jeune homme.

Il hésitait... Que savait Pierrille, en effet? Celle-ci lui vint en aide :

— Tu es content, aujourd'hui?

— Très, affirma gravement François.

Il approchait une chaise.

— C'est cela, lui dit Pierrille, viens t'installer près de moi... Raconte-moi les nouvelles.

Cette requête éclaira François.

Que savait Pierrille? Peu importe! A quoi bon remuer cette fange? Le mieux n'était-il pas encore de lui dire ce qui allait venir?

— Jacques Alciate, certainement, va sortir de prison, dit-il d'un ton mesuré.

« Un papier a été trouvé, et ce papier établit que la pauvre Rose s'est pendue. »

— Rose... pendue..., répéta Pierrille.

Elle perdit souffle... La nouvelle était trop inat-

tendue et, pour macabre qu'elle fût, trop réjouissante, malgré tout... Une telle nouvelle, après tout ce que Pierrille avait pu penser de son frère, après ce qu'elle avait redouté!

Sa tête tomba sur le fauteuil et elle ferma les yeux, résolue à dérober l'étrange bonheur dont ses larmes témoignaient. Mais, comme ses joues blanchissaient, François, affolé, courut au broc, sous l'évier; son pied, dans sa précipitation, heurta le bidon de Féli,... ce pauvre et vulgaire objet auquel Pierrille, tout à l'heure, accrochait je ne sais quel misérable espoir. Il roula et rebondit jusqu'au milieu de la pièce, mais François n'en avait cure.

Il baignait abondamment d'eau les tempes de sa petite sœur, cherchant déjà du regard le buffet, où il savait qu'elle enfermait le vinaigre. Mais il n'en fut pas besoin. Pierrille, déjà, rouvrait les yeux.

— Suis-je bête! dit-elle en souriant.

Elle n'eût voulu pour rien au monde dire à François les causes de son malaise, le saisissement qui l'avait prise à la pensée que son frère était innocent...

— Je m'étais déjà sentie un peu fatiguée, tantôt.

Et comme François la regardait, inquiet encore, elle le rassura de son mieux :

— Ce n'est rien, je te l'affirme, rien du tout... C'est tout à fait passé maintenant... Distrais-moi, raconte-moi... Ne disais-tu pas que la pauvre Rose Bazailles s'était...

— ... Pendue, acheva François.

Malgré elle, bien malgré elle, Pierrille eut un visage ravi qui acheva de déconcerter son frère. Elle le sentit et, bien vite, détourna les yeux...

— Alors, reprit François, devinant qu'elle attendait la suite de son récit, Jacques va être libéré... C'est cela, la grande nouvelle...

Pierrille se taisait, trop émue, et cependant une

question était sur ses lèvres, une question qu'en fin de compte elle ne pouvait pas retenir :

— Et... tu es content, François?

Ce fut la seule allusion faite aux mauvais jours passés. Elle résumait toutes ses angoisses.

Et Pierrille n'avait-elle pas mérité une réponse sincère?

— Pierrille, oui, je m'en réjouis, prononça François gravement...

Tout ce que Pierrille souhaitait était contenu dans ces mots. Une joie intense l'envahit... Une telle joie qu'elle dut brusquement baisser la tête, afin de cacher les larmes qui affluaient, de nouveau, au bord de ses paupières... Mais elle était forte, à présent, et les larmes sont vite taries que le bonheur fait couler...

François devina pourtant quelle émotion l'étreignait... Lui aussi voulut lui laisser le temps de se dominer. Il se leva, arpenta à grands pas la pièce. Il donnait maintenant mille détails, brodant joyeusement son récit, au gré de sa fantaisie; n'était-il pas tout à fait sûr que Pierrille n'y serait pas prise?...

— Oui, disait-il, c'est chez M. le curé que j'ai appris toutes ces nouvelles; figure-toi qu'on a trouvé près de la maison de Rose, dans la grotte, ou peut-être sous les châtaigniers, un papier écrit de sa main et dans lequel elle explique sa volonté de mourir. Le vent l'aura poussé là.

Pierrille sourit à ce cauchemar que cette feuille légère emportait.

— D'ailleurs, continuait François, il n'est pas question, dans ce mot, de frustrer Jacques de l'héritage... Cette pauvre Rose Bazailles n'avait pas mis, évidemment, ses menaces à exécution...

— Alors, les Alciatte héritent?

— Ils héritent, confirma François...

Son visage, une seconde, se rembrunit... L'image de Maryse et de Jacques, que rien n'allait plus séparer, venait de lui apparaître...

Pierrille, déjà, se reprochait sa maladresse, lorsque ses regards tombèrent sur l'objet hétéroclite que François, dans son maladroit empressement, avait renversé d'un coup de pied...

— François! prévint-elle brusquement, car le jeune homme, les yeux ailleurs, allait infailliblement l'envoyer rouler je ne sais où...

— Quoi? Qu'y a-t-il? Qu'est-ce que c'est? dit-il, surpris.

Il se pencha.

— Qui est-ce qui a porté ça ici?

— Moi, dit Pierrille.

Elle s'expliqua :

— C'est Féli qui te l'envoie.

— Féli!

— Oui; il en a usé ces jours-ci. Il dit que c'est merveilleux... Il te conseille d'essayer...

Pierrille rougit violemment. C'est qu'une image s'imposait à son esprit : celle des fleurs innocentes sacrifiées délibérément...

Elle les voyait, les myosotis, les fleurs vivantes, l'humble et gracieux legs de la morte, desséchées, fanées, flétries... N'avait-elle pas, tout à l'heure, décidé de les immoler et de faire servir à ses fins le corrosif de Féli?...

Les détruire! en faire ce signe que la mourante avait promis... signe matériel et puéril, mais transfiguré, exhaussé, sauveur peut-être, grâce au cœur qui l'eût vivifié...

François, arrêté près d'elle, la regardait sans mot dire.

Et elle était rouge, à présent, jusqu'à la racine des cheveux, car, ce signe qu'elle avait cherché, ce massacre des fleurs candides lui semblait un enfan-

tillage, et c'était la confusion qui empourprait son visage.

Pourquoi donc, aussi, François la regardait-il avec cette attention, oui, pourquoi donc?... Il ne pouvait pas deviner, et, cependant, ce regard la pénétrait comme une flèche.

Et c'était vrai que, perspicace, François sentait quelque chose d'inattendu, d'étranger même, peut-être, lié à ce grand émoi...

Il hésitait.

— Féli...? prononça-t-il enfin.

Pierrille, tout entière à sa préoccupation, ne releva pas l'interrogation de François... Elle cherchait une diversion, il la lui fallait à tout prix.

Celle-ci, encore malgré elle, et pourtant bien naturellement, s'enchaîna à son idée.

— François, te souviens-tu, dit-elle, de ce que maman nous disait, de ce signe qu'elle demanderait, ce signe pour nous éclairer?

François sourit... Il se rapprocha de sa sœur...

— Eh bien! dit-il, petite sœur, maman a tenu sa promesse.

Et comme Pierrille, à son tour, le dévisageait, surprise :

— Le signe de maman, dit-il, c'est toi, Pierrille, c'est ton cœur fraternel... Je suis sûr, tu entends, que c'est lui qui m'a guidé; ta souffrance, Pierrille, comme le soc, est entrée avant dans mon cœur, une terre rocailleuse, Pierrille!

Il se tut, et Pierrille encore écoutait, elle écoutait ces paroles qui, cette fois définitivement, changeaient sa souffrance en joie.

Discrète, elle détourna la tête... François s'était assis sur le banc, sous l'horloge. Elle, à la fenêtre, regardait le jardinet,... ses allées bien ratissées, ses plates-bandes bordées de buis.

Pierrille songea à ces terribles soirées où ils

demeuraient silencieux, étrangers l'un à l'autre.

L'horloge, ainsi que ces soirs-là, emplissait seule le silence,... mais le tic tac du balancier marquait un rythme nouveau, la cadence de la paix, de la sécurité conquises.

Quel serait leur avenir? Mystère! Féli, peut-être, pour Pierrille... Et pour François?...

Il faut labourer profond pour retourner les terres arides, mais il arrive que la semence y rende alors cent pour un...

Une seule chose demeurerait certaine : l'ombre protectrice de la mère s'étendait sur les enfants...

Et tous deux, à la même minute, pensaient à cette parole de Martine, écho de la parole divine :

« Je ne vous laisserai point orphelins. »

XVII

Le lendemain, M. le curé se réveilla l'âme en fête... François Cazelous, son cher François, rejetant son pesant fardeau de mensonge, avait enfin repris la route, la bonne route de salut, et Pierrille était libérée.

« Pauvre petiote! » pensait le prêtre, qui pouvait se rendre compte des dures alternatives par lesquelles, ces jours derniers, la fillette avait passé.

Malgré que le curé, la veille, se fût couché à une heure tardive, la joie d'avoir reconquis le cœur de ses deux enfants le tira, dès l'aube, du sommeil...

Après la messe, il annonça dans le village qu'il pourrait bien se faire qu'il fût toute la journée

absent et ne rentrât que dans la nuit. Cette nouvelle, d'une importance relative, arriva, au saut du lit, aux oreilles de M^{lle} Victoire. C'est M^{me} Ascar, sa voisine, qui la lui porta, toute chaude, en venant lui emprunter sa bassine à confitures...

Chacun savait que la vieille fille, comme la fourmi de la fable, n'était pas volontiers prêteuse.

M^{me} Ascar, qui prétendait faire, pour sa nombreuse marmaille, des confitures de rhubarbe, s'empara de l'information comme d'une arme propre à lui faire adjuger, sans hésitation, toutes les peyrolles, cruches et bassines qui tapissaient, de leur resplendissant éclat, les murs de la cuisine...

La vieille fille occupait une vaste pièce au-dessus de la dite cuisine.

Ainsi qu'elle le faisait toujours, M^{me} Ascar se saisit d'une racine noueuse, préposée à cet usage, et frappa le sol de trois coups destinés à révéler une insolite présence...

Une sorte de confus grognement répondit du premier étage, et, peu après, M^{lle} Victoire parut...

Elle avait passé à la hâte une robe de chambre à grands ramages, et sa petite tête encadrée de bandeaux noirs, son front étroit, son nez légèrement recourbé et sa bouche mince, son menton pointu, ses petits yeux ronds et perçants, joints à cette multicolore parure, évoquaient, irrésistiblement, l'image d'un oiseau exotique...

— Qu'est-ce que c'est, ma bonne amie? dit-elle, aussitôt qu'elle eut reconnu M^{me} Ascar...

— Figurez-vous, commença la bonne apôtre, que je viens d'apprendre que M. le curé s'en va...

— Pour toujours? haleta M^{lle} Victoire qui, dans l'éclair de sa prompte imagination, se vit instantanément, durant l'absence du curé, promue à ce rôle éminent qu'elle avait, de longue date, ambitionné dans la paroisse.

— Non, non, se hâta d'assurer M^{me} Ascar; mais il part pour je ne sais où et ne revient que dans la nuit.

— Dans la nuit! répéta M^{lle} Victoire,... qui se laissa choir sur une chaise...

Un silence descendit, enveloppant de mystère l'inimaginable nouvelle.

— Savez-vous, madame Ascar, reprit M^{lle} Victoire, pesant ses mots, que c'est déjà la seconde fois de l'année?...

« ... Oui, il y a juste trois mois, il est revenu à la nuit. »

— Mais n'était-ce pas pour sa retraite? observa M^{me} Ascar.

— Sans doute; mais, entre nous, ma chère, une fois que l'on en est là, tout peut devenir un prétexte...

Après ces paroles sentencieuses, la vieille fille branla, à plusieurs reprises, son chef ratatiné...

— Réellement, madame Ascar, reprit-elle peu après, si je suis la seule à voir clair, je crois bien — et quelque peine qu'il m'en revienne — que je devrai prévenir... Mais je ne veux pas briser les vitres : je préfère attendre encore...

— C'est cela, approuva M^{me} Ascar, conciliante, et qui trouvait que sa voisine prenait la chose trop à cœur.

— Dans la nuit! répéta M^{lle} Victoire, sur un ton mélodramatique. Après le jour, la nuit; la coupe commence à être pleine!

— Ma chère amie, commença M^{me} Ascar, avec la circonspection que commandaient les circonstances, si c'était un effet de votre bonté de me prêter votre bassine?... Je voudrais faire mes confitures et...

— Tout ce que vous voudrez, ma bonne, répondit M^{lle} Victoire.

« Dans la nuit!... » dit-elle encore, levant les yeux vers les poutrelles.

C'est alors que sa voisine, interprétant ce regard différemment, se hâta de grimper sur un escabeau et de décrocher la bassine.

— Bien le bonjour et grand merci, mam'zelle Victoire!

Mais celle-ci ne répondit pas... Elle ne s'aperçut même pas qu'on lui adressait la parole... N'était-elle pas tout absorbée par le sentiment, aigu, fielleux et ravi tout ensemble, de ses lourdes responsabilités?...

Le pasteur avait, en effet, décidé d'aller lui-même, s'il le fallait, à Toulouse, pour obtenir la prompte libération de Jacques... Car cette fête qui bruissait en lui, telle, après l'orage, une brise chargée d'odeurs revivifiantes, cette fête lui venait non seulement de François et de Pierrille, mais de Jacques aussi, de Maryse.

Celle-ci, il l'aperçut, alors qu'il se dirigeait vers le vieux pont de pierre sous lequel le Mazelé coule, nuit et jour, son bras frais... C'est là qu'arrêtait l'autobus qui devait mener le prêtre à Cahors.

La jeune fille allait de son pas alerte, regardant tout droit devant elle, car elle ne craignait rien tant que d'être accostée par les gens, obligée de leur parler, et ceci accentuait encore ce port de tête un peu haut qui était bien à l'image de son obstinée volonté d'être fidèle et d'attendre, dût-elle attendre toujours.

Elle ne vit pas le curé qui s'apprêtait à lui sourire, mais celui-ci n'attendait pas que Maryse lui répondît. Son sourire creusa pour lui, et pour lui seul, ses joues rases.

— Tête de mule! prononça-t-il, répétant le mot de Benoist.

Seulement, dans cette bouche souriante, cette parole avait un tout autre accent...

Le pasteur riait en lui-même de voir Maryse toute raidie, et, bien plus encore, il riait de savoir

que toute cette raideur, bientôt, ce soir, demain, peut-être, allait joliment s'incliner sous le souffle de tant de bonheur...

Le bon prêtre pressa le pas...

A Cahors, il multiplia les démarches... Des dépêches circonstanciées furent adressées à Toulouse.

Bref, il obtint gain de cause, et sans trop de peine, encore, car, ainsi qu'il le pressentait, chaque jour qui passait effritait l'édifice fragile qui accusait Jacques Alciatte.

Les bons antécédents de l'accusé, la modération de son ton, sa conduite, ses réponses précises, avaient fait une excellente impression, ... et le fameux bouton de capote était réellement de peu de poids en face de ces considérations; toutefois, le fait que la famille Alciatte héritait aggravait, dans la pensée du juge d'instruction, les présomptions qui pesaient sur le jeune homme, car enfin, raisonnait le juge, s'il hérite, c'est peut-être bien qu'il a été chercher lui-même le testament de sa tante...

Aussi, lorsque le curé de Meillac apporta le papier même dans lequel la malheureuse vieille annonçait ses intentions de suicide, lorsque les experts commis affirmèrent que l'on devait tenir celui-ci pour authentique, lorsqu'il fut reconnu que du papier en tout point semblable avait été, dès le début de l'instruction, trouvé au domicile de Rose et mis de côté comme susceptible d'éclairer, plus tard, la justice, le magistrat consentit à faire le nécessaire pour libérer Jacques Alciatte... Et, enfin, le moment vint où le curé eut la latitude de porter lui-même à Jacques cette bienheureuse nouvelle...

Ce n'était pas la première fois que le prêtre visitait le jeune homme, aussi Jacques ne fut-il pas autrement surpris de le voir...

Ce fut plutôt le pasteur qui ne fut pas, à vrai dire, médiocrement étonné de trouver ce prisonnier

aussi joyeux que le merle qui l'éveillait chaque matin de ses trilles assourdissants, car, en effet, quand il entra, Jacques chantait à pleine voix :

Au jardin de mon père,
Vive l'amour!
Y avait un oranger,
Vive! vive l'oranger!

— C'est beau, l'amour! dit le prêtre.

— Oui, Monsieur le curé, c'est beau, reconnut Jacques. C'est cela qui vous donne du cœur.

Il avait rougi légèrement, mais il alla néanmoins jusqu'au bout de sa pensée :

— Elle a été l'amour même, Monsieur le curé, Maryse, ma fiancée, ma femme, et si brave, pour tout dire... Comment ne serais-je pas heureux?

— Ça, c'est vrai! approuva le prêtre.

— Quand je serai libéré...

— Tu l'es! interrompit le curé.

Et il n'eut pas à conter l'histoire de ce papier égaré puis retrouvé, car Jacques n'écoutait rien.

Fiévreusement, il se préparait, sans s'inquiéter de cette raison qui faisait qu'il pouvait partir. En hâte, il rassemblait ses effets. Il riait tout haut, parlait tout seul, saisi d'une joie si expansive qu'elle seule donnait à mesurer toute l'énergie joyeuse de sa chanson, tout à l'heure.

Toutes les formalités accomplies, Jacques entraîna son curé, ou celui-ci entraîna Jacques, jusque chez M^{me} Alciatte.

Le bonheur qu'éprouva celle-ci à voir son fils libéré se doubla de la perspective d'hériter, décidément, de la pauvre Rose Bazailles.

Jacques, jusqu'alors, n'avait pas eu le temps encore de prendre connaissance de ce détail.

— C'est un enfant! soupira M^{me} Alciatte en apprenant, du curé, l'ignorance où était Jacques.

Mais pouvait-elle soupirer, la bonne femme, assourdie qu'elle était des rires de Jacques, entouré de ses frères et sœurs?...

— C'est pas tout ça, s'écria Jacques, une fois calmées les premières effusions : j'accompagne M. le curé!

— Où cela? s'écria sa mère, tandis que les petits, déconfits, ouvraient des yeux comme des lanternes.

— Mais à Meillac, maman!... Tout de même, il ferait beau voir que je n'embrasse pas Maryse aujourd'hui, donc! Car, ce papier, ce papier..., c'est très joli, ce papier! Mais si Maryse, dès le premier jour, n'avait pas témoigné pour moi...

— Bah! dit la mère, un brin jalouse, puisqu'on aurait trouvé le papier!

— Ouais! Mais moi, moi, maman! tu crois que je n'aurais pas languï?... Son amour, mais c'était ma vie!...

— Une rude chose que d'être maman! dit le curé, qui observait M^{me} Alciatte... On n'en a jamais fini! Celle-ci détourna la tête.

— Va si tu veux, dit-elle...

Le jeune homme n'attendait pas la permission. Voyant le curé s'apprêter, il avait ajusté sa veste et il cherchait son chapeau... Et il embrassa sa mère sans se rendre compte de cette ombre qu'il avait jetée sur sa joie, parce qu'elle n'était qu'une pauvre femme au cœur encore partagé.

A mesure qu'ils se rapprochaient de Meillac, la joie de Jacques s'exaltait :

— J'irai la voir, Monsieur le curé, j'irai la voir, dussent-ils me mettre à la porte!

— Ils t'y mettront! dit le prêtre.

— Bah! faudra voir! dit le garçon, tâtant, sous sa veste, ses biceps.

— C'est cela : un pugilat! approuva ironiquement le curé.

Mais toutes les réserves de celui-ci n'empêchaient pas Jacques Alciatte de jacasser comme une pie ou de chanter comme ce merle auquel M. le curé avait pensé tout à l'heure.

— Tu n'as pourtant pas bu, tantôt! s'étonnait M. le curé.

— Que si, j'ai bu, Monsieur le curé! s'écriait le garçon, malin.

— Où donc ça? Je ne t'ai point vu.

— Ah! voilà...! répondait Jacques, qui ne voulait pas dire le secret de cette joie d'amour qui lui montait à la tête.

— Tu sais, crut devoir prévenir le prêtre, aux approches de Meillac, beaucoup, dans le village, sont pour toi.

— Ah! tant mieux! dit le garçon, qui s'en souciait comme d'une guigne!

— Les Cazelous... François Cazelous!

Un vague souci se refléta sur le visage du garçon.

— Celui-là, je le retiens! grommela-t-il... Il faisait la cour à Maryse...

— Tous les mêmes! gronda le curé, levant ses maigres épaules... Ecoute, Jacques, tu m'entends?... Fais-lui bonne mine, à François...

— Oui, oui, dit Jacques, agacé.

« Têtes de mules! » reedit le prêtre en lui-même, pensant cette fois à tout ce troupeau humain enfermé dans ses égoïsmes.

Ils arrivaient à Meillac,... et le pasteur oublia toutes ses préoccupations aux côtés de ce garçon rayonnant, plastronnant, même, et qui, de ce pas bondissant, s'en allait vers le bonheur.

— Après tout, il l'a bien gagné! murmura le prêtre, indulgent...

Dans le village, les figures s'ébaudirent à la vue des deux arrivants.

La femme Malou, la première rencontrée, écarquilla sa large face dans un sourire de circonstance et s'épuisa en courbettes... Mais, à peine l'eurent-ils dépassée qu'elle courut aussi vite que pouvaient le lui permettre ses grosses et courtes petites jambes, afin de prévenir « son homme ».

Le garde champêtre — un grand sec — rejoignit le curé et Jacques, alors qu'ils venaient de se heurter aux deux Johannès, au tournant du chevet de l'église...

Un rassemblement se forma à l'ombre de l'ormeau de la place...

La joie communicative des braves gens, accourus à la nouvelle, leurs bruyantes félicitations, les poignées de main des hommes, les « Seigneur Jésus ! » des femmes, les branlements de tête des vieilles, fidèles au rendez-vous de la place, les bouches et les yeux béants des gamins, au premier rang, les gros rires du bourrelier, qui triomphait sans vergogne et assommaient du plat de sa main les bras et les épaules de Jacques, tout ce remue-ménage de plaisir, de curiosité, de surprise, les réticences même des bonnes gens se demandant si la libération du gars allait augmenter ou non le grabuge chez les Masciat, tout cela ne pouvait pas, tel un orage qui aurait secoué Meillac, ne pas venir, en un rien de temps, aux oreilles des villageois...

Maryse, pourtant, sut la chose avant Caroline et Féli, occupés au potager; avant Faustine, qu'une légère indisposition retenait ce jour-là au lit; avant son père, encore aux champs... Et rien ne put l'empêcher, prompte et décidée qu'elle était, de s'échapper vers l'église.

Une fois là, elle aviserait, car enfin il y a de ces choses qu'il faut voir pour les pouvoir croire!

Mais, tandis qu'elle s'avançait, toute prudente et intimidée, frôlant les murs et, cependant, se dres-

sant sur la pointe de ses souliers pour voir au-dessus de ces têtes, plus loin que ce cercle bruyant qui lui cachait son bonheur, voici que quelqu'un cria :

— Ohé! Jacques! Voilà Maryse!

Et alors, comme par enchantement, le cercle fermé s'ouvrit.

Était-ce au pasteur d'empêcher que Jacques tendit à Maryse ses deux mains et qu'il l'approchât de lui, comme le pêcheur la barque à l'anneau du port?...

Pouvait-il empêcher cela?...

La nouvelle, cependant, qui courait de groupe en groupe et de demeure en demeure, telle la flamme du feu follet, s'en vint toucher les Cazalous et, dans le même temps, les Masclat...

Pierrille, après un regard vers François qui approuva, se glissa, preste comme l'orvet, jusqu'à la place, juste à temps pour voir sur les deux visages de Maryse et de Jacques Alciatte cette extase d'un même bonheur dont le souvenir jamais plus ne s'effacerait.

Le père Masclat dit à sa femme :

— Tout de même, il hérite, le gars! et l'héritage, à ce qu'il paraît, ça n'est point rien,... ah! mais non!

— Qu'en sais-tu? grogna Caroline. Oui, qu'en sais-tu?... Ah! les hommes...! Et puis, il hérite, oui-da : c'est sa mère qui hérite! rectifia-t-elle maussadement.

Ce qui ne l'empêcha point de déclarer, peu après, au sacristain, qui leur portait la nouvelle :

— Tout de même, ce garçon-là, quelque chose me disait qu'il n'était pas si noir que ça... Rappelez-vous, Verrade, rappelez-vous : nous étions les seuls, dans le temps, qui lui faisions bon visage... A-t-il

joué souvent ici, dans ces étés où il venait chez sa vieille folle de tante?

« Tiens, Féli, cours aux nouvelles et ramène-le donc, ce garçon! Dis-lui qu'il vienne trinquer un coup. »

— Votre fille..., hasarda le sacristain.

— Hé! ma fille,... on verra plus tard... Vous comprenez, ça n'est pas à nous, les parents, de presser ces choses-là... Avec la jeunesse d'aujourd'hui, faut être prudent, pas moins! Mais, dit-elle, clignant de l'œil à l'adresse de son mari, tout éberlué, ça n'est pas une raison tout de même pour ne pas lui faire fête, au gars!

La vieille Faustine, avisée par un des petits, secouait son mal pour assister à cette chose-là, et, malgré qu'elle fût tout endolorie, mille petites rides joyeuses craquelaient sa peau parcheminée.

François Cazelous, lui, quand Pierrille l'eut laissé seul, monta droit dans sa chambre,... s'approcha de la fenêtre. C'était le soir, mais un beau soir, rose au couchant, bleu à la nuit, d'un bleu très doux, pareil à ce bleu qui courait tout au long des myosotis.

François se pencha au dehors. Au delà du toit des Masclat et de la cour — ce toit, cette cour qu'il avait tant de fois et si longuement considérés, — on découvrait le clocher, le haut seulement, que pointait une première étoile.

Sous la fenêtre, ainsi que toujours, le minuscule jardinet,... le beau rosier tout fleuri, les légumes bien alignés, les instruments de travail,... la paix, le labeur, toute sa vie...

Serait-ce vraiment toute sa vie?...

Une rumeur monta du village, de la place de l'église, sans doute. François se pencha brusque-

ment. Ses traits nets se découpèrent dans le vide, sur les verdure et les grisailles.

Le tourment des dernières semaines avait amaigri son visage et modelé son profil... Il écouta; mais la rumeur s'était tue, et seuls montaient, à présent, les bruits légers qui naissent dans le silence... *Larnagoi*, dans l'étable, beugla, puis tout se tut de nouveau; une grenouille exhalait, à intervalles réguliers, sa courte plainte monotone...

François regardait toujours, au delà des toits, je ne sais quoi; il continuait d'écouter. Rien ne venait plus du village; et, tandis qu'il était là, penché à cette fenêtre ouverte, ses yeux, tout à coup, se posèrent sur la flèche du clocher, cette flèche toute droite, plantée au cœur du village, et dont la pointe était au ciel.

C'était bien la première fois qu'une telle douceur jaillissait de l'accord réalisé entre lui-même et cet avenir dont sa mère l'entretenait; cet avenir : cette semence dans ses mains et dont la fleur serait Là-Haut, par delà l'étoile du soir.

« Ce serait beau si ça durait! » pensa-t-il. Mais, lui, François Cazelous, lui, si faible, pouvait-il vraiment prétendre qu'un tel accord subsisterait qui, peu à peu, transformerait son âme et son cœur chancelants?

Dans un éclair, François entrevit la réponse, si simple et pourtant si rude aux vœux des pauvres hommes...

Mais une grâce, aujourd'hui, soulevait l'âme de François, et, tandis que de ses mains, fiévreuses encore, il froissait les fraîches corolles, il prononçait spontanément ce « oui » dont la sincérité suffit à bouleverser et à transfigurer les vies.

Bien des soirs après ce soir-là — il y avait déjà beau temps que Maryse était mariée et que Pierrille avait mis sa main dans la main de Féli Masclat, — François Cazelous alla frapper chez le curé de Meillac.

Le pasteur l'écouta avec cette gravité souriante qui était le fond de lui-même.

Et comme le garçon terminait :

— Monsieur le curé, je ne comprends pas, je ne peux pas... Croyez-vous que ce soit possible?

— Tout est possible à Dieu, François, répondit-il simplement; mais, s'Il te choisissait, toi, François, dirais-tu oui?

Le garçon baissa la tête; toutefois, ce n'était pas une défaite : ne se souvenait-il pas du soir où il avait dit ce « oui », premier pas sur la route ardue et qui devait le mener si loin?

Lorsqu'il releva les yeux, le pasteur n'eut pas besoin d'entendre sur ses lèvres la réponse. Elle était sur le visage de François, plus resplendissante et plus claire que le soleil en son midi.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans);
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans):
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

